

ŒUVRES TRÈS COMPLÈTES DE SAINTE THÉRÈSE

Précédées du portrait de la Sainte par TH. Blanchard. Formant ainsi un tout bien complet de la plus célèbre École ascétique d'Espagne.

TRADUITES PAR ARNAUD D'ANDILLY, Melle DE MAUPEOU, DOM LA TASTE, L'ABBÈ CHANUT, VILLEFORE, CHAPPE-DE-LIGNY, F. FÉLICOT, J. A. EMERI, M. L'ABBÉ CENAT DE L'HERM,

Et plusieurs autres traducteurs vivants;

PUBLIÉES PAR M. L'ABBÉ MIGNE, ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ, ou des COURS COMPLETS sur CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

Table des matières

TOME PREMIER,

LA VIE DE SAINTE THÉRÈSE PAR VILLEFORE & PAR ELLE-MÊME, LA BULLE DE SA CANONISATION PAR GRÉGOIRE XV

PRÉFACE DE LA VIE DE SAINTE THÉRÈSE
Par M. DE VILLEFORE

Il paraîtra peut-être assez inutile de donner au public une nouvelle Vie de sainte Thérèse, après qu'elle-même a pris soin d'en écrire une qui, depuis plusieurs années, est si purement traduite en notre langue. J'en ai jugé de la même manière quand on m'a proposé d'entreprendre celle-ci ; mais, depuis que j'ai lu les différents auteurs espagnols, j'ai changé de sentiment.

Il suffirait, pour autoriser la composition d'un autre ouvrage, de dire que celui de cette Sainte n'est pas complet, car elle ne dit pas un mot des quatorze dernières années qu'elle a vécu ; et il est certain que, dans cet espace de temps, il lui est arrivé bien des choses capables d'exciter la curiosité des fidèles.

Comme donc ni la traduction de M. Arnaud d'Andilly, ni celle de M. l'abbé Chanut ne nous apprennent rien de ces quatorze années, puisqu'ils ne sont que les simples interprètes de la Sainte, on ignore encore à cet égard tout ce qu'ils n'ont pu nous dire.

Il est vrai que le Livre de ses fondations est un supplément où l'on trouve plusieurs incidents remarquables qui ne sont pas dans sa vie ; mais cela ne va pas encore jusqu'à la fin, et n'a point l'air d'une narration méthodique.

Nous avons en vieux français une Vie de sainte Thérèse écrite en espagnol par le père Ribera, jésuite. J'avoue que c'est une histoire entière et conduite depuis sa naissance jusqu'à sa mort ; mais, sans parler de la composition, qui est très-peu conforme au goût d'aujourd'hui, le style de la traduction en est devenu si barbare, qu'il est malaisé de n'en pas souhaiter une autre. Cela n'empêche pourtant pas qu'on n'y rencontre des endroits assez curieux, et l'on s'en peut servir comme d'un ancien mémoire ; car ce père est un des premiers auteurs et des mieux instruits sur ce qui regarde cette Sainte.

Outre ces raisons qui semblent assez essentielles pour faire désirer une nouvelle histoire, on peut encore ajouter que la manière dont sainte Thérèse écrit la sienne embarrasse beaucoup la narration. Souvent elle s'arrête à des réflexions étrangères qui mettent trop de distance entre les événements, dont la liaison est si longtemps interrompue qu'on a peine à les rapprocher. Les digressions longues et réitérées rendent le récit languissant, et sont cause que l'on prend beaucoup moins de part à des faits qui ne se réunissent pas assez, et qui, faute d'être rapportés de suite, échappent à notre souvenir.

Sainte Thérèse fut obligée d'écrire de cette sorte, parce qu'il était plus question de donner à connaître les dispositions de son âme que le cours des actions de sa vie. Ses confesseurs, pour qui elle écrivait, exigeaient d'elle un détail fort étendu sur la nature, des grâces et des inspirations qu'elle recevait ; et le soin qu'elle prend de les satisfaire avec exactitude la jette quelquefois tellement à l'écart, qu'elle ne sait pas elle-même comment reprendre le fil de son discours.

Tout cela suppose une relation assez peu suivie. Mais, d'ailleurs, combien faut-il s'imaginer qu'elle a supprimé de circonstances qui donnaient trop de lustre à ses actions ? Combien de faits ne pouvaient tourner qu'à son avantage ? On est surpris d'en découvrir un si grand nombre dans les auteurs contemporains, dont quelques-uns l'ont pratiquée longtemps, et nous apprennent des particularités qu'il y aurait de l'injustice à taire et à retenir enveloppées sous les voiles du silence. Il faut donc revenir toujours aux historiens espagnols.

L'abrégé latin du père Jean de Jésus-Maria, l'un des premiers Carmes réformés, m'a été très-utile pour mon dessein ; il est composé avec beaucoup d'ordre et d'agrément, et j'en ai tiré de grands secours.

Mais les mémoires les plus amples et les plus sûrs sont les Annales des Carmes déchaussés et la Vie[1] que l'évêque de Terrassonne écrivit très-peu d'années après la mort de la Sainte, qu'il avait fort connue, et qu'il conduisit même pendant quelque temps.

1 Messire Jacques d'Yépez, religieux hiéronymite, et depuis évêque de Terrassonne.

Le premier de ces ouvrages, qui est l'histoire générale de l'ordre, rapporte avec soin tout ce qu'on peut dire de plus certain de sainte Thérèse. Mais il est écrit avec tous les assaisonnements du langage espagnol, c'est-à-dire, avec des allégories continuelles, des métaphores peu judicieuses, des louanges insipides ; et la vérité, pour ainsi parler, gémit sous ces ornements bizarres et mal assortis, en sorte qu'il la faut aller chercher sous ces amas de figures entassées pour la remettre en état de paraître au jour avec sa beauté simple et naturelle.

L'évêque de Terrassonne est tombé dans les mêmes inconvénients des écrivains de son pays, Il ne laisse point aux lecteurs le plaisir de sentir naître leur admiration. On dirait qu'il se défie de leur jugement, tant il a soin de le prévenir, car à chaque événement il ajoute de magnifiques éloges, comme si la sainteté ne brillait pas assez au seul éclat des vertus.

Cependant il faut demeurer d'accord que ces deux livres renferment bien de beaux traits capables d'enrichir une histoire. J'ai tâché d'en composer celle-ci, où l'on trouvera du moins rassemblés dans une même suite tous les faits qui donnent à connaître sainte Thérèse sous son véritable caractère, sans rien omettre des circonstances qui l'ont rendue dans l'Église un des plus grands exemples de ces derniers temps.

Au reste, ce n'est point ici la vie d'une religieuse retirée dans une cellule où rien ne la soustrait à la paisible contemplation des vérités éternelles. Elle eût été bien contente d'y passer tranquillement ses jours ; et les grâces extraordinaires qu'elle y recevait dans la ferveur de ses oraisons ne lui donnaient pas beaucoup d'envie de chercher à se répandre parmi le monde. Mais la Providence divine la destinait à beaucoup de travaux extérieurs qui devaient contribuer à la gloire de Jésus-Christ et à la sanctification des âmes.

On ne doit pas s'étonner de voir une femme faible, et appelée à un état de vie solitaire, exposée néanmoins à tant d'occasions de se dissiper et à tant de courses et de voyages. Personne ne convenait mieux que cette Sainte aux desseins de Dieu pour travailler à l'étendue de son royaume. Les grandes connaissances qu'il lui avait données sur les biens de la vie future et sur la beauté de la justice firent naître dans son cœur ce zèle ardent qui la dévorait pour le salut du prochain ; les dons sublimes dont elle fut favorisée la tinrent toujours au-dessus des tentations qui s'élèvent au milieu du commerce du monde, quand on est obligé de s'y rencontrer. Ce sont ceux que Dieu destine à sanctifier et à convertir les autres qui doivent être auparavant les plus retirés dans la solitude, où l'on se munit des armes nécessaires pour combattra en sûreté contre les puissances des ténèbres ; et le ministère apostolique serait la vocation la plus périlleuse de toutes, si pour en remplir les fonctions Dieu choisissait des sujets que les lumières les plus vives de sa grâce et les expériences fréquentes de sa miséricorde n'auraient pas assez affermis contre les dangers et la corruption du siècle.

C'est sur de tels fondements que sainte Thérèse a été soutenue durant tous les travaux pénibles qui lui ont fait passer les dernières années de sa vie dans de si fatigantes agitations. Cela n'était pas assurément de son choix ; elle s'en est expliquée souvent ; mais les volontés divines ont toujours prévalu dans son cœur ; et, quand il a fallu les accomplir, elle s'est toujours mise au-dessus de ses propres penchants et des jugements des hommes, qui n'ont pas manqué d'attaquer sa conduite, parce qu'ils n'en reconnaissaient pas les principes.

Ainsi, pour la justifier dans ses démarches, et pour faire en sorte qu'on puisse juger d'abord de la vocation de cette Sainte que Dieu avait choisie pour être le sanctuaire de ses grâces les plus distinguées et l'instrument de tant d'œuvres éclatantes, il ne sera pas hors de propos de donner une idée générale du caractère de ses vertus : on en sera plus susceptible de leur impression par les sentiments avantageux dont on aura pu se laisser prévenir.

La plupart de ceux qui donnent la vie de quelque saint ont coutume de mettre à la fin de leur ouvrage un supplément où ils font l'éloge de chaque vertu séparément. J'avoue que je ne puis me soumettre à cette méthode, et j'ai toujours pensé qu'après avoir conduit le récit des actions d'une personne jusqu'à sa mort, le lecteur ne s'intéressait plus guère à ce qu'on lui eu rapportait au-delà, et qu'il est peu sensible à des traits de sainteté détachés des circonstances qui en font le prix et le mérite.[2] Ainsi, au lieu de mettre le panégyrique après l'histoire, j'ai cru le pouvoir placer auparavant ; d'autant plus que ce qu'on rapporte ici n'aurait pu s'appliquer à des faits particuliers, ni se bien arranger dans le cours de la narration.

Je ne serais pas entré dans ce détail, si l'on pouvait se dispenser de répondre aux, préventions de quelques gens, qui, faute d'être assez instruits du caractère de sainte Thérèse, ont osé dire qu'elle s'était trop témérairement engagée dans des entreprises étrangères à sa vocation et à son état.

Comme donc elle n'était pas seulement appelée aux simples exercices de la vie religieuse, mais à des travaux apostoliques, nous essaierons de faire voir qu'il y eut dans ses vertus une force et une fermeté convenables aux emplois que Dieu lui avait destinés.

Sa foi ne fut pas seulement inébranlable et sans atteinte, et ne se réduisit pas à des dispositions passives qui la tenaient soumise aux vérités révélées ; pleine de reconnaissance et d'admiration pour un don si précieux, délicate sur la docilité due à toutes ses parties, armée d'un courage à toute épreuve pour les soutenir, fidèle aux plus légères pratiques de la religion, sensible au moindre souvenir de ses augustes mystères, qu'elle croyait d'autant plus fortement qu'elle les comprenait moins ; mais elle était encore embrasée par le zèle d'en étendre la créance chez les nations les plus barbares. Ce fut l'objet qu'elle se proposa dans les divers établissements de ses couvents, pour engager les solitaires qu'elle rassemblait à demander à Dieu, par leurs oraisons et leurs pénitences, les lumières de la foi sur les peuples qui n'en étaient pas encore éclairés.

2 M. l'abbé Chanut, qui a traduit la Vie de la Sainte, fait un détail de ses

vertus dans son Épître dédicatoire aux carmélites de ce royaume.

Cette vertu n'était pas seulement vive et agissante dans ses écrits. Jamais la doctrine d'aucun théologien ne fut exposée à un examen plus rigoureux que les ouvrages de cette Sainte. Bien loin d'éviter le jugement des gens habiles, dès qu'elle apprenait que quelque docteur célèbre ne jugeait pas d'elle avantageusement elle l'allait trouver aussitôt pour s'éclaircir avec lui. Comme elle ne souhaitait rien tant que d'éviter les illusions, elle croyait ne pouvoir trouver de meilleurs conseils qu'auprès de ceux que de faux bruits avaient mal-prévenus pour elle ; car elle regardait leurs sentiments comme les plus sincères et les plus dégagés de la flatterie. Tout ce qu'il y avait alors d'hommes savants dans l'ordre de Saint-Dominique, dans la compagnie de Jésus, dans l'ordre de Saint-François ; les plus illustres par leurs lumières et par leurs vertus, prononcèrent en sa faveur sur la nature de ses dispositions intérieures ; et plusieurs d'entre eux, qui d'abord l'attaquaient dans sa doctrine, en devinrent par la suite les plus zélés défenseurs. Elle s'adressa toujours pour être éclaircie aux personnes les plus capables ; son génie sublime ne s'accommodait de rien de médiocre en pareille matière, et tant de témoignages importants sont des preuves de la pureté et de la vivacité de sa foi.

Nous ne prétendons pas exprimer quelle fut la violence de son amour pour Jésus-Christ ; tout ce qu'on en publierait n'approcherait point de ce qu'on en voit dans ses livres. Si les actions sont des preuves de l'amour, on aura quelque idée du sien par le prodigieux nombre de ses difficiles entreprises ; par sa fermeté dans les traverses et dans les obstacles ; par son courage et par sa joie dans les souffrances, par sa patience dans les maladies. Elle mourait, pour ainsi dire, de langueur d'être obligée de vivre au milieu des nuages de son exil où la présence de l'époux céleste lui était cachée ; elle s'en plaignait tendrement à lui, et désirait ardemment la mort. Nul instant de ses journées n'était sans action, et ne ralentissait l'activité de ses mouvements. Elle n'eut pas comme les autres des heures marquées pour penser aux vérités divines, elle les y employait toutes, et jl n'y avait pas plus de vide dans son temps que dans son cœur. Quelquefois elle était tellement dévorée par ses désirs devoir Dieu, qu'on eût dit qu'elle allait expirer. Alors elle se retirait dans les lieux les plus écartés du monastère ; et quand on l'y découvrait, on la trouvait toute abîmée dans les transports de son amour. Le commerce inévitable de la conversation, le boire, le manger, les négociations, les voyages, rien n'était capable de la distraire un moment. Quand le cœur est tout à Dieu, et que nul objet ne le divise, il n'a pas besoin de la solitude et du repos pour se soutenir. Ainsi c'est à des âmes remplies

de ces sentiments qu'il appartient de paraître au milieu du monde, sans crainte que rien ne les y affaiblisse.

Une autre disposition bien nécessaire pour se livrer sans dégoût à tous les exercices d'une vie apostolique, c'est la charité du prochain. Aussi celle de sainte Thérèse fut-elle digne des desseins que le Seigneur avait sur elle. Ce fut cette vertu qui la fit tant de fois sortir de son monastère pour aller efficacement travailler, au salut des âmes qu'elle voyait périr. Elle en était si vivement enflammée, qu'elle enviait leurs talents aux prédicateurs, aux théologiens, aux docteurs, et elle eût voulu être capable de remplir les fonctions de tous les Apôtres pour gagner tous les hommes à Jésus-Christ.

Ses prières ferventes ont souvent attiré la conversion des pécheurs, et délivré les âmes détenues dans les lieux où la justice divine les purifie. Elle visitait les malades avec une affection sans égale, et partageait entre eux tout ce qu'on lui donnait pour son propre soulagement. Elle témoignait une douceur prévenante à tous ceux qu'elle savait ne la pas aimer, et leur parlait avec des termes et des démonstrations de bonté qui souvent ont désarmé leur haine.

Mais un des principaux motifs de ses fondations et de tant de peines qu'elle endura, fut l'envie de faire honorer Jésus-Christ au Saint-Sacrement, et d'élever, disait-elle, autant de sanctuaires qu'elle pourrait, où le Sauveur fût adoré sous les voiles eucharistiques. On sait avec quelles dispositions elle prenait cette divine nourriture, et les effets qu'elle produisit dans son âme.

Quelle confiance en Dieu n'exigent point les travaux apostoliques ! combien la sienne fut-elle parfaite, et que de preuves ne nous en fournira point son histoire ! il est bien nouveau de voir une femme seule, toujours infirme, toujours traversée et comme enchaînée, exposée à tant d'outrages, à la raillerie, à l'indigence, qui néanmoins est assez résolue pour ne jamais désespérer du succès de ses desseins malgré de continuels obstacles. Elle n'entreprit que des choses presque impossibles, et dans les divers établissements de ses monastères, surtout de ceux d'Avila, de Médine et de Sévillc, à peine avait-elle le premier argent pour commencer des ouvrages qui demandaient des sommes considérables; mais sans s'amuser à réfléchir sur les moyens d'en trouver, elle s'assura toujours que tout lui viendrait des trésors de Jésus-Christ. Nulle adversité ne fut capable de l'abattre ; elle ne craignit jamais que le péché ; et sans rien avoir pour appuyer son espérance, elle espéra néanmoins toujours. Dans le temps que ; les magistrats d'une ville, les docteurs les plus vénérables, ses amis, ses parents, s'opposaient à ses desseins ; dans le temps que le démon redoublait

sa rage contre elle ; que Dieu, pour éprouver sa constance, se cachait aux yeux de sa foi, elle eut toujours confiance que tout ce qu'elle avait entrepris réussirait.

De quel courage n'eut-elle pas besoin en une infinité d'occasions, et quels témoignages n'en donna-t-elle pas ! L'éclat de cette vertu consistant à ne point s'arrêter à rien de médiocre, et à chercher en chaque chose ce qu'il y a de grand, personne ne peut lui disputer d'avoir excellé en ce genre.

Jamais elle n'eut que dévastes projets, et n'imagina rien de faible ni de borné. Dés les plus tendres années de l'enfance on vit en elle cette disposition. Lorsque les-difficultés venaient l'accabler, et quand le faux zèle de ses ennemis fut près de renverser tous ses premiers établissements, loin de s'abandonner aux pleurs et aux regrets, et de donner des marques de faiblesse, elle fut la première à consoler les autres et à les encourager. Durant les périls et les fatigues de ses voyages elle les ranimait et les réjouissait même quelquefois. Quelle fermeté n'y avait-il pas à s'aller hardiment présenter à ceux qu'elle savait être prévenus contre elle, sans être effrayée par leur condamnation et par leur critique !

Comme les heureux succès et la grande réputation sont les pièges les plus dangereux qu'on puisse tendre à l'humilité, si celle de sainte Thérèse n'eût été bien établie que serait-elle devenue ? Aussi c'était pour s'y maintenir qu'elle s'accusait de ses fautes avec exagération. Rien ne lui faisait plus de peine que de se voir honorée ; elle eût souhaité pouvoir se soustraire à la vue de ceux qui s'apercevaient de ses bonnes œuvres, et s'aller cacher dans quelque endroit où elle eût été inconnue. Il lui est quelquefois arrivé de demeurer du temps en des lieux où elle remarquait qu'on avait peu d'estime pour elle, comme elle le témoignait un jour à son confesseur en lui écrivant ; et quand elle se réjouissait ainsi d'être connue dans ses imperfections, elle croyait se réjouir de la vérité. Elle avait accoutumé de dire qu'elle s'étonnait comment on pouvait s'arrêter à ce qu'elle faisait et à ce qu'elle disait, tant elle se croyait indigne d'attirer la moindre attention. Lorsqu'un fit courir à Séville tant de bruits faux et désavantageux à son innocence : Je rends grâces à Dieu, dit-elle, de ce qu'on me connaît mieux ici que partout ailleurs. Dans ces humiliations monastiques, qui semblent quelquefois si peu de chose aux gens du siècle, parce qu'ils ne voient pas les ressorts du cœur qui leur donne le mouvement, elle excellait par ses motifs et par ses manières. Déjà fort avancée en âge elle avait coutume de consulter de jeunes religieuses, de rendre les plus humiliants services, de porter pour elles les fardeaux les plus pesants, do leur demander pardon s'il

lui échappait quelque parole un peu dure, de se tenir abaissée devant les différentes prieures qu'elle rencontrait dans les villes où elle passait, sans examiner ni leur capacité ni leurs talents ; de se prosterner dans le réfectoire, de dire tout haut ses fautes, et de n'en point apporter d'excuse si on l'en reprenait. Jamais elle ne fut, dit-elle, tentée de vaine gloire et n'eut à se confesser de rien qui eût rapport à ce vice.

Dès sa première jeunesse elle fut attaquée de diverses maladies, et n'en fut guère exempte tant qu'elle vécut ; mais elles ne retardèrent jamais ni ses affaires ni ses entreprises, et elle les souffrit avec une force extraordinaire, quoiqu'elle en ait peut-être souffert de plus longues et de plus cruelles que personne. Elle assure que pendant quarante ans elle n'avait point passé de jour sans endurer quelque douleur. Si tout ce qu'elle souffrit d'incommodités dans ses courses différentes mit sa patience à tant d'épreuves, les mauvaises humeurs des antres, les médisances, les jalousies, les outrages ne fuient pas plus capables de l'ébranler.

Les fatigues de ses voyages et les rigueurs des saisons, qui lui étaient fort sensibles, ne lui servirent jamais de prétexte pour diminuer ses austérités ni pour les suspendre ; et il est surprenant qu'une personne si faible et presque toujours en marche ou malade en ait fait de si excessives.

Il faut dans un genre de vie comme celui où elle était appelée être beaucoup au-dessus des inconvénients de la pauvreté, car on s'y trouve souvent réduit ; aussi l'amour de cette vertu fut-il en elle très-agissant. Les expériences qu'elle en fit dans les divers établissements de ses monastères sont des preuves bien remarquables du détachement où elle était de toutes sortes de commodités. Pour satisfaire à tant de divers besoins qui la pressaient, elle fut si attachée au travail qu'à peine avait-elle du temps pour reposer. Elle se réjouissait dans les alarmes de l'indigence autant qu'un avare dans l'abondance de ses richesses.

On peut juger de quelle obéissance elle eut besoin en une infinité de rencontres. Elle la pratiqua dans les choses où son inclination était le plus opposée, sans examiner ni le mérite des personnes ni leurs raisons.

On verra dans sa vie de quel caractère était sa reconnaissance, et l'on ne trouvera peut-être jamais une âme plus violemment touchée par ce sentiment. Le plus petit service qu'elle recevait ne sortait point de son souvenir, et les moindres bienfaits lui étaient toujours présents.

Mais quelle doit avoir été la prudence d'une personne engagée dans des négociations si épineuses ? Jamais on ne la vit prendre défausses mesures

dans toute sa conduite, surtout dans le gouvernement de ses monastères. Elle ne prescrivait rien à ses religieuses avec aigreur, et les déterminait sans nulle violence à faire tout ce qu'elle voulait. Quand il était question de les corriger de leurs manquements, elle savait ménager et proportionner les rigueurs de la pénitence sans les accabler. Elle aimait autant les coupables qu'elle haïssait les fautes ; et de la manière dont elle les reprenait, jamais elle ne s'attira la moindre aversion. Elle examinait avec discernement la différence des esprits, pardonnait volontiers aux mélancoliques, mais ne leur souffrait rien de mal à propos. Elle affectionnait beaucoup les religieuses ferventes et soumises, et conservait de la fermeté pour les tièdes et les indociles. Quand il fallait admettre une postulante, elle s'arrêtait moins à sa piété qu'au bon esprit. On lui en demanda quelquefois la raison, et elle répondait : Que la piété pouvait s'acquérir dans le cloître, mais que la trempe de l'esprit ne pouvait changer. Elle trouvait pour l'ordinaire les filles de petit génie peu capables de s'exercer à la vertu, et très nuisibles aux antres par leur entêtement. Si parmi ses religieuses il y en avait quelques-unes qui reçussent dans l'oraison des grâces non communes, elle les obligeait de consulter sur cela d'habiles théologiens qu'elle consultait aussi elle-même ; car elle voulut toujours être bien éclairée sur ces sortes de choses, non-seulement en ce qui la regardait, mais aussi celles que la Providence divine avait commises à ses soins.

Voilà de quelle manière le Seigneur l'avait préparée pour exécuter ses ordres, et l'on doit convenir que des vertus de ce caractère la rendaient très-propre aux desseins de Dieu, soutenaient en elle les principes de sa vocation, et la mettaient en état, durant ses occupations extérieures, de vaincre le monde avec tout ce qu'il peut avoir ou de terrible, ou de séduisant, ou d'agréable.

Comme l'on n'a que trop de penchant à fonder son opposition à la pratique des vertus chrétiennes sur l'impossibilité d'atteindre à la perfection des saints, que l'on s'autorise à ne pas imiter quand leurs actions paraissent trop au dessus des efforts ordinaires de la nature, on s'est propose, dans cet ouvrage, de donner une vie qui put servir de modèle, de sorte qu'il ne faut pas s'attendre à voir ici sainte Thérèse dans des ravissements fréquents et dans de continuelles extases. On a même évité de la représenter sous ces idées, et sans prétendre combattre la réalité de ces dons excellents, dont la vérité n'est point révoquée en doute par ceux qui savent ce que peut l'amour d'un Dieu tout-puissant sur une âme où il veut répandre ses délices, on a cru qu'il ne fallait pas montrer cette Sainte connue l'objet d'une admiration stérile, mais plutôt exposer la grandeur de son courage et la pureté de ses

vertus à l'imitation des âmes ferventes.

Cependant il n'a pas été possible, et même il y aurait eu de l'injustice de retrancher tout ce qui a rapport à ces grâces choisies que la Sainte a reçues en une si grande abondance ; mais on en a parlé modérément.

Il faut pourtant convenir que tout ce qu'on a supprimé de ces divines opérations qui l'ont si fort distinguée entre tous les autres saints, est reconnu pour très-solide par les docteurs les plus opposés à ces sortes de choses.

Tous les théologiens ont toujours déclaré que ses dispositions et ses enseignements sur ces matières ne renferment que des vérités hors d'atteinte ; on n'en admet point, et l'on n'en soutient point d'autres dans tout son ordre. En vain les faux mystiques modernes ont voulu mettre leurs dogmes insensés à l'abri de la doctrine de cette Sainte ; une nourriture céleste, comme l'appelle l'Église, ne souffre point de mélange et de corruption ; et pour me servir des paroles d'un grand [3] orateur de nos jours, jamais le manteau de Thérèse et de ses enfants ne couvrit des erreurs condamnées.

Il serait donc à souhaiter que la plupart des hommes fussent plus disposés à croire la vérité de ces communications mystérieuses, et qu'en faisant une histoire on ne fût pas obligé de se gêner jusqu'à ménager la délicatesse de certains critiques peu éclairés..Mais comme on écrit pour l'utilité générale de tous les fidèles, et que, suivant les règles de la sagesse et les maximes des saints oracles, il faut proportionner les vérités à l'intelligence humaine, il est de la prudence de ne pas exposer le langage du divin amour à l'insulte des profanes et aux mépris de ceux qui condamnent et blasphèment tout ce qu'ils ignorent, et qui, devenus semblables à des animaux sans raison, corrompent tellement leur esprit, qu'ils ne connaissent rien que par le seul instinct de la nature. Les dons spirituels seront toujours inintelligibles aux hommes charnels; ainsi, loin de familiariser indiscrètement ces mystères, il faut souvent n'en rien dire. Mais si l'on n'en parle que sobrement, c'est par respect pour ces dons sublimes, et nullement pour le goût de pareilles critiques, qui n'est rien moins que respectable.

[3] Le père de la Rue dans un panégyrique de sainte Thérèse.

D'ailleurs, il n'est pas donné à tous de démêler avec précision les diverses subtilités de ces opérations de la grâce ; il est aisé d'y prendre le change, et de confondre ce qui les mystiques abusés ont écrit de faux et de vain sur ces matières, avec ce que sainte Thérèse en a dit de vrai et de solide.

Semblables méprises ne sont pas sans exemples, et elle les appréhendait si fort, qu'en beaucoup d'endroits de ses ouvrages elle recommande qu'on les lise avec précaution, et ne permet pas à toutes sortes de personnes de les lire.

Enfin, ce qui m'a encore déterminé d'en user ainsi, c'est que j'ai cru devoir me faire justice à moi-même, et reconnaître mon insuffisance. Il faut des mains habiles pour loucher à des choses si délicates, et les développer judicieusement. Thérèse seule est capable de les traiter avec toute la justesse et toute la dignité qui leur convient; et j'avoue sans peine que l'entreprise est au-dessus de mes forces et de mes lumières.

Voila les raisons qui nous ont obligé de rapporter si peu de chose des états si extraordinaires de la Sainte, quoique nous en soyons plus persuadés que personne, malgré et qu'on y peut opposer. Nous regardons ces âmes privilégiées comme les prophètes du nouveau Testament, à qui Dieu révèle encore aujourd'hui ses plus secrets mystères, comme il les révélait à ceux de l'ancien : car prophétiser n'est pas seulement prédire, mais voir, connaître, pénétrer et approfondir ce qui est inconnu au commun des chrétiens. Il y aura donc toujours des prophètes en Israël ; l'esprit de Jésus sera l'esprit de prophétie, et l'esprit de prophétie sera le témoignage de Jésus. Mais comme cet esprit de prophétie a de tout temps été l'objet de la raillerie du monde corrompu, on se moque en nos jours des nouveaux prophètes, comme on se moquait des anciens, qui pour cela n'en étaient ni moins éclairés de Dieu, ni moins respectables dans leurs visions prophétiques.

A comparer celles d'Isaïe, de Jérémie, d'Ézéchiel, de l'Apocalypse, avec celles de sainte Thérèse, que découvre-t-on dans celles-ci qu'on ne découvre pareillement dans les autres que nous faisons profession de croire ? Que ne trouve-t-on pas dans les visions du 4 Pasteur, de sainte Perpétue, de saint Cyprien, et de tant d'autres que tous les siècles et tous les Pères de l'Église ont respectées ?

Il serait inutile, pour appuyer davantage la vérité de ces révélations, d'ajouter quelque chose aux autorités que nous venons de rapporter ; néanmoins examinons un peu les raisons de ceux qui les combattent, et les causes de leur résistance à les croire.

Ils sont tellement accoutumés à ne faire jamais abstraction des sens dans leurs idées, qu'ils ne sauraient comprendre qu'on puisse entendre ou voir quelque chose sans l'entremise des oreilles et des yeux. Voir un objet

immédiatement par l'esprit, entendre une voix intérieure, rien ne leur paraît plus chimérique ordinairement que ces façons de parler. Cependant rien n'est plus réel, les sensations de la vue et de l'ouïe ne sont que des figures et des images de la vue et de l'ouïe spirituelles. Les sens ne sont que des instruments et des organes pour former certaines impressions dans l'âme, et ne sont nullement les causes d'une infinité d'opérations intellectuelles, indépendantes du ministère de l'ouïe et des yeux. Avoir dans l'esprit une idée fixe, claire et distincte de quelque objet, c'est le voir. Penser actuellement à quelque principe sur, à quelque maxime certaine, c'est entendre la vérité. Le nom ne fait rien à la chose : si cela n'est pas ainsi appelé par le commun des hommes, s'ils ont sur cela d'autres notions, il n'en est pas moins vrai que l'âme voit et entend immédiatement par elle-même. Il n'est pas nécessaire, pour admettre ses opérations purement intellectuelles, de nous renvoyer à sa manière d'agir après la mort : dès cette vie même elle opère souvent ainsi; et l'expérience nous apprend combien les spéculations métaphysiques, poussées jusqu'à quelque excès, sont capables d'arrêter l'action des sens. Pourquoi donc les opérations intellectuelles qui ont la religion pour principe, et qui sont soutenues et même prévenues par un secours surnaturel, ne seront-elles pas indépendantes de l'entremise des organes sensibles ?

4 Livre d'Hermas.

Ce qui rend les opérations purement spirituelles si difficiles à croire pour certaines personnes, c'est qu'elles ne jugent de l'action de l'esprit que par ses rapports avec les sens ; mais cela ne le met point essentiellement dans leur dépendance. Les sentiments de notre âme ne sont attachés aux organes du corps en certaines choses que par l'institution divine qui l'a ainsi ordonné, et nullement par des relations nécessaires des organes aux sentiments; rien n'est plus opposé que la nature des uns et des autres. Bien loin que l'entremise des sens soit nécessaire à l'âme pour agir, plus ils ont de part à son opération, plus ils l'affaiblissent et la dégradent. Car toute action des sens met l'âme dans la servitude et la dépendance, et lui ôte quelque chose de sa noblesse et de sa vivacité. Les assujettissements du corps resserrent ses connaissances et bornent l'étendue de ses lumières ; dès qu'elle agit indépendamment, et que ses idées et ses perceptions sont immédiates, elle a toute une autre force ; et ce serait bien mal connaître l'essence de l'âme, que de regarder comme des chimères ses opérations les plus vives et les plus réelles.

Les causes de l'incrédulité de la plupart des gens sur ces matières naissent donc d'un renversement d'idées ; on attribue tout au corps, et presque rien à

l'âme ; et c'est néanmoins tout le contraire ; car, selon la véritable idée des choses, on peut dire qu'en un sens tout appartient à l'esprit. C'est lui qui voit, et non pas les yeux ; c'est lui qui entend, et non pas les oreilles. L'âme dépend du ministère des sens dans les opérations sensibles, mais n'en a que faire dans les opérations intellectuelles, comme nous avons dit. Or, tout étant de ce genre à l'égard de ce qui nous met en commerce avec Dieu, et les sens ne pouvant atteindre à ce qui est purement intellectuel, c'est sans eux qu'elle entend et qu'elle voit ; car toutes les opérations de l'intelligence se réduisent à voir et à entendre, puisque c'est entendre que d'avoir dans l'esprit une vérité, et que c'est voir que d'avoir une idée vive et distincte.

Au reste, il ne faut pas croire qu'il n'y ait que les objets de pure intelligence qui puissent nous donner des perceptions et des idées indépendamment des sens. Je dis même que les objets sensibles qui peuvent être présents à l'esprit sans le ministère des organes extérieurs ne rendent pas ses opérations moins réelles. C'est une erreur de penser que tout ce qui s'imprime dans l'esprit par l'entremise de l'imagination, est chimérique. L'imagination, à proprement parler, est le réservoir des images que les objets ont imprimées ou peuvent imprimer dans l'unie par les sens ; mais elle y ajoute souvent beaucoup, elle les spiritualise, elle les perfectionne, et même les perpétue, pour ainsi dire ; car sans employer davantage le ministère des organes extérieurs, l'âme se les peut représenter une infinité de fois, quoiqu'elle n'en ait reçu qu'une seule fois l'impression par les sens. L'imagination en elle-même est une modification de l'âme, et peut être cause occasionnelle ou en bien ou en mal. Dieu l'emploie comme il veut, et de la manière qu'il emploie les sens extérieurs, pour donner à l'âme l'impression des objets ; il est le maître d'en tirer des images et des idées, comme de tirer de la mémoire les souvenirs. Si ces souvenirs et ces images n'ont rien que de conforme :\ la vérité, et représentent à l'âme quelque mystère de la religion, ou quelque maxime de l'Écriture, je ne vois pas pourquoi l'on peut appeler cela des chimères et des fantômes sans réalité. Ce n'est pas l'extérieur et le sensible de l'opération qui la réalise, c'est l'impression qu'elle fait sur l'âme.

L'imagination n'est en elle-même ni bonne ni mauvaise ; mais quoiqu'elle ne juge de rien et ne désire rien, elle peut être à l'entendement une occasion de bien ou mal juger, et à la volonté une occasion de désirer ou bien ou mal, soit que l'erreur ou la vérité la mette en mouvement, soit que la cupidité ou la charité la fasse agir.

Tout ceci supposé, qui doute qu'une âme juste et chérie de Dieu par une

préférence distinguée, ne puisse avoir avec lui des communications intimes qui remplissent son esprit d'idées si pures et de vérités si certaines, qu'elle voit et qu'elle entend bien des choses que les hommes plongés dans les sens ne sont pas capables de voir ni d'entendre? Sous quelle autre notion cette âme peut-elle faire connaître ces vérités et ces idées, quand elle s'en explique, qu'en disant qu'elle voit et qu'elle entend? Lorsque, par exemple, l'humanité de Jésus-Christ est représentée à l'esprit dans quelque état et dans quelque circonstance de la vie du Sauveur, si l'impression de cette idée est bien vive et bien profonde, et que l'âme en soit toute occupée, pense-t-elle seulement alors si les sens y ont part ou non, et peut-elle dire autrement, sinon qu'elle a vu l'humanité de Jésus-Christ sous telle ou telle forme ? Saint Paul, tout éclairé qu'il était, en parlant de son ravissement an ciel, dit qu'il ne sait si cela s'est fait ou dans son corps, ou sans son corps. Lorsque l'idée de l'enfer, du paradis, de quelques attributs de Dieu s'imprime bien vivement dans une âme, peut-elle sur cela s'expliquer d'une autre façon qu'en disant qu'elle a vu l'enfer, le paradis, les perfections divines ? Il ne s'agit pas de savoir si cette idée est juste et répond exactement à la vérité de ce qu'elle représente ; il suffit que ce soit la manière dont Dieu juge à propos de l'éclairer sur ce sujet. Ainsi dès qu'il est certain que ces choses sont possibles, toutes les objections se réduisent à dire que ce qu'on appelle visions et voix intérieures n'est le plus souvent dans telles et telles personnes que des fantômes et des chimères, c'est-à-dire, des idées vagues et sans fondement, ou des paroles purement imaginées.

Je sais qu'à l'égard de bien des gens faibles qui s'attribuent ces sortes de grâces dont nous parlons, il peut entrer de l'illusion dans leurs pensées, et que sans parler des surprises de l'orgueil, une imagination trop forte et trop dominante est la source de bien des prestiges. Mais les mauvaises conséquences ne doivent pas détruire les bons principes. Quand on a de vraies raisons pour s'assurer de la sagesse d'un esprit ; et quand, après bien des preuves, on a reconnu dans quelqu'un l'uniformité de la conduite, l'humilité des sentiments, le règlement des passions, la pureté des mœurs, je ne vois pas pourquoi l'on refuserait de donner créance à ces dons privilégiés que Dieu accorde à quelques âmes choisies. Le peu d'expérience qu'en a le commun des fidèles, le peu de facilité pour les expliquer, le peu de pénétration pour les comprendre, tout cela ne doit pas, ce me semble, engager à les nier.

Ainsi, lorsque nous lisons en tant d'endroits de la vie et des écrits de sainte Thérèse, qu'elle a vu Jésus-Christ de telle et telle manière, que Dieu lui a

dit intérieurement telles et telles paroles, je ne fais nulle difficulté d'y ajouter foi, parce que je crois donner à son discours l'interprétation convenable, et que d'ailleurs je suis convaincu de la solidité d'esprit et de la sincérité de cette Sainte.

Enfin une des causes les plus ordinaires de toutes les objections qu'on forme sur ces sortes de sujets, c'est le peu d'idée qu'on a de la Divinité, dont on ignore la manière d'agir sur les âmes ; et je ne puis mieux soutenir cette raison que par les paroles éloquentes d'un grand prélat de notre France.

La plupart des hommes, dit-il, ne connaissent Dieu que comme je ne sais quoi de merveilleux, d'obscur et d'éloigné de nous. On ne le regarde que comme un être puissant et sévère qui demande beaucoup de nous, qui gène nos inclinations, qui nous menace de grands maux, et contre le jugement duquel il faut se précautionner. Quand on dit aux hommes de chercher Dieu dans leur propre cœur, c'est leur proposer de l'aller chercher dans les terres les plus inconnues ; car qu'y a-t-il de plus inconnu pour eux que le fond de leur propre cœur, et que ce sanctuaire impénétrable de l'Âme, où Dieu veut qu'on l'adore en esprit et en vérité? Comment entendraient-ils les vérités célestes, puisque les vérités terrestres, dit Jésus-Christ, ne peuvent se faire sentir à eux ? Tout disparait comme une ombre aux yeux de celui qui a vu Dieu une fois au fond de son âme. C'est Dieu qui fait tout, qui donne tout, qui règle tout, et le monde ne le voit point ; mais celui qui ne le voit point n'a jamais rien vu, et passe sa vie dans les illusions d'un songe...

C'est dans le sein tendre et paternel du Seigneur que nous l'oublions ; c'est par la douceur de ses dons que nous cessons de penser à lui. Ce qu'il nous donne à tout moment, au lieu de nous attendrir et de nous enlever, nous amuse. Il est la source de tous les plaisirs, les créatures n'en sont que les canaux grossiers ; et le canal nous fait compter pour rien la source. Cet amour immense nous poursuit partout, et nous échappons toujours à ses poursuites. Il est partout, et nous ne le voyons en aucun endroit ; nous croyons être seuls dès que nous n'avons que lui. Il fait tout, et nous ne comptons sur lui en rien, et même nous croyons tout désespéré quand nous n'avons plus d'autres ressources que sa providence ; comme si l'amour infini et tout-puissant ne pouvait rien.

Saint Augustin enchérit encore sur tout cela dans une de ses lettres, où il veut prouver que ce que nous voyons par l'intelligence a plus d'être et de vérité que tout ce que les yeux nous découvrent. Cette pensée ramenait la lumière et la joie dans son âme, et la dégageait des nuages où les soins et les affaires l'avaient souvent enveloppée. Lors, dit-il, que pour me

renouveler, je rappelle ce grand principe, et qu'après avoir imploré le secours de Dieu, je commence à m'élever vers lui et vers ce qui est solidement vrai, cette vue anticipée des choses permanentes me remplit tellement l'esprit, que je suis étonné quelquefois de me voir obligé de recourir au raisonnement pour me persuader de l'existence de ce qui nous environne, et qui nous est aussi présent que nous-même.

On ne peut exprimer plus vivement ce qu'il y a de force et de réalité dans les opérations d'une intelligence épurée.

LA VIE DE SAINTE THÉRÈSE.

Livre premier

SAINTE THÉRÈSE naquit en l'année 1515, le 28 de mars, dans une ville épiscopale de la vieille Castille nommée Avila, que les auteurs du pays estiment une des plus considérables de l'Espagne. Ils en louent la pureté de l'air, la salubrité des eaux, la fertilité du terroir, et la situation des maisons, bâties sur le penchant d'une colline, d'où l'on découvre une vue agréable. Ils font aussi l'éloge de la piété des habitants, et surtout du courage et de la générosité des femmes.

Les parents de la Sainte y vivaient avec toute la distinction que méritaient leurs vertus et leur naissance. Son père était un gentilhomme qui soutenait honorablement l'éclat de sa condition, et s'appelait Alphonse de Cepède. Quoiqu'il parût dans le monde et dans les compagnies autant que les affaires et les bienséances l'y obligeaient, il aimait naturellement la solitude et la lecture, et consacrait la meilleure partie de son temps à la retraite et à la prière. Il eut un grand nombre d'enfants, trois de sa première femme, et neuf de la seconde, et les affectionna tous ; mais il eut pour Thérèse une prédilection particulière ; elle était la troisième du second lit, et sa mère s'appelait Béatrix d'Ahumade.

Cette dame n'eut que deux filles, dont Thérèse était l'aînée, et les sept garçons, à la réserve d'un seul, s'engagèrent tous dans la profession des armes, où ils se distinguèrent par leur valeur et par leur fidélité à tous les devoirs.

Le nom que notre Sainte reçut au baptême signifie, dit-on, un feu ou un prodige, dans sa langue originale, et un poète a même rapporté que les païens donnaient ce nom à Bellone pour exprimer sa force. Mais quoi qu'il en soit, le courage de Thérèse fut encore mieux exprimé dans ses actions que dans son nom.

Dès sa tendre jeunesse on remarqua l'élévation de ses sentiments. A peine sa raison était-elle développée, qu'elle forma des projets et des entreprises. Elle ne connut pas plus tôt les mystères de la foi, qu'elle les goûta, et crut que ce n'était point assez aimer Jésus-Christ, que de ne lui pas sacrifier sa vie.

Entre tous ses frères il y en avait un nommé Rodrigue, que les convenances de l'âge et de l'humeur lui rendaient plus cher que les autres. Elle se séparait avec lui pour faire ensemble de pieuses lectures, et pour admirer les exemples des premiers chrétiens. Leurs jeunes cœurs s'enflammaient de

telle sorte au récit des souffrances et des victoires de tant de martyrs, que l'envie de marcher sur leurs traces croissait en eux de jour en jour. Ils trouvaient même que les saints avaient acheté le ciel à bon marché ; l'idée d'une éternité les frappait d étonnement ; et ils s'écriaient : Quoi toujours, toujours ils verront Dieu ! Quoi jamais, jamais les damnés ne le verront ! Et sur ces paroles ils faisaient des réflexions aussi solides qu'auraient pu faire des personnes accoutumées à s'occuper depuis longtemps des vérités éternelles. Après avoir bien conféré tous deux sur la meilleure manière de servir Dieu, un jour dans les transports de leur ferveur, ils prirent la résolution de s'échapper de la maison paternelle pour aller chez les Maures, en demandant l'aumône, s'offrir à la persécution de ces barbares, et donner leur vie pour le nom de Jésus-Christ. Ils se préparèrent du mieux qu'ils purent à l'exécution de ce dessein, et amassèrent pour leur voyage autant de petites provisions que leur faiblesse leur put permettre d'en emporter, s'abandonnant pour les suites à tout ce qu'il plairait à la Providence divine d'en ordonner. Thérèse avait sept ans quand elle se mit ainsi en chemin avec son frère. Ils sortirent de la ville par la porte d'Adaja, qui est le nom de la rivière, et marchaient tous deux délibérément, lorsqu'un de leurs oncles les rencontra sur le pont : il leur demanda où ils allaient dans cet équipage, et ils lui répondirent sans façon qu'ils allaient se faire martyriser chez les Maures, et que rien ne leur paraissait égal au bonheur de mourir pour Jésus-Christ. Leur oncle les ramena au logis, où leur mère était dans la désolation et dans les alarmes. Elle les reprit fortement de leur sortie. Rodrigue rejeta la faute sur sa sœur, et dit que c'était elle qui l'avait pressé de faire ce voyage et de se mettre en chemin avec elle.

Thérèse, affligée du peu de succès de son entreprise, ne changea pas pour cela de sentiments et continua de vivre séparée du commerce du monde. Les bagatelles de l'enfance ne la touchaient point, et faisant toutes ses délices des entretiens qu'elle avait avec son frère sur la béatitude éternelle, pour se consoler de n'avoir pu souffrir le martyre, ils bâtissaient ensemble dans le jardin de petits ermitages où ils se retiraient comme dans des demeures fort solides, sans être rebutés par les insultes des vents et des orages, qui ne respectaient pas toujours leurs édifices. Si Thérèse admettait à ces innocentes occupations d'autres personnes, c'était à condition que ses compagnes représenteraient dans leurs jeux la vie qu'on mène dans les monastères de religieuses, quoiqu'alors elle n'eût pas beaucoup d'envie de s'y renfermer. Elle était, dans ces premiers temps, très-exacte à remplir les devoirs de piété qu'elle s'était prescrits ; elle faisait de longues prières, et compatissait beaucoup aux misères des pauvres, qu'elle assistait autant

qu'une personne de son âge en peut avoir les moyens et les occasions.

Son père, pour l'entretenir dans les bonnes dispositions où il la voyait, lui faisait lire toutes sortes de bons livres. Elle recevait aussi d'excellents avis de sa mère, qui lui inspira une fervente dévotion à la sainte Vierge, dont elle a, dit-elle, toujours été secourue, et qui ne lui a jamais manqué. Elle dit que sa mère était très-belle, mais nullement occupée de sa beauté, et que, dans l'état de langueur on elle passa presque toute sa vie, elle porta patiemment ses infirmités. Sa santé se ruina enfin peu à peu, et elle mourut âgée seulement de trente-sept ans.

Thérèse en fut extrêmement affligée, et dans l'excès de sa douleur elle fut selon sa coutume, se jeter aux pieds de la Mère de Dieu, qu'elle pria d'être la sienne désormais, et de la dédommager de sa perte.

C'en était une à la vérité très-considérable pour Thérèse, que sa mère avait élevée avec beaucoup de soin. Cependant, quoique cette dame eût une piété très-éclairée, sa tendresse excessive pour ses enfants l'avait rendue trop indulgente en beaucoup de petites choses qui ne laissaient pas d'être importantes pour leur éducation. Comme elle était habituellement très-infirme, surtout quelques années avant sa mort, pour donner à ses maux quelque distraction agréable, elle se permettait la lecture de ces romans dont l'Espagne a produit un si grand nombre. Ses filles, qui se crurent autorisées par son exemple, s'y attachèrent aussi bien qu'elle, et ces livres firent sur Thérèse de fortes impressions qui furent l'origine des affaiblissements de sa vertu. Elle déplore dans sa vie ce peu d'application des pères et des mères, qui, pendant que leurs enfants sont encore jeunes, ont pour eux des condescendances indiscrètes, qui deviennent la source de leur malice, et les plus grands obstacles à leur salut éternel.

Thérèse n'avait que douze ans quand sa mère mourut, et néanmoins ces dangereux livres avaient déjà surpris son cœur. Peut-être que dans une personne d'un esprit moins avancé, ils n'auraient pas faits de si bonne heure leurs progrès funestes : mais il y a dans les génies du premier ordre une pénétration curieuse qui les met quelquefois plus en péril que les autres.

Cependant, quelque soin qu'elle ait pris d'exagérer ses infidélités, le vice ne donna jamais d'atteinte mortelle à son innocence, et tout se réduisit à des transgressions et à des légèretés qu'il ne faut nullement dissimuler, mais aussi qui ne doivent pis être empoisonnées. Du caractère dont elle était, les joies mondaines purent bien amollir son âme, mais n'en bannirent jamais tout-à-fait l'amour de Dieu. Voici comme les auteurs contemporains l'ont

dépeinte.

Thérèse avait l'esprit juste, étendu, susceptible des plus belles connaissances, un génie propre aux grands desseins, l'âme noble et supérieure aux événements ; un jugement solide et incapable de se laisser prévenir, ou de se fier témérairement à ses lumières ; un cœur fidèle, généreux, sensible au mérite, à l'amitié, à la justice, au devoir ; une humeur égale et flexible. Tout plaisait en elle : la conversation, les manières, la politesse, la modestie, la droiture ; et toutes ces qualités assaisonnées des grâces extérieures de sa personne, faisaient le plus agréable assortiment du monde, et rendaient son commerce délicieux.

Aussi l'on eut toujours beaucoup d'empressement pour faire quelque liaison avec elle. Cependant comme son père aimait peu le monde, il n'attirait guère de visites chez lui, et craignait d'ailleurs que le tumulte des compagnies n'introduisit dans sa famille une dissipation qui détournai ses enfants des exercices où il les voulait assujétir, pour les former à la pratique des vertus chrétiennes. Il ne put néanmoins éviter de recevoir quelques parents proches, du même âge que Thérèse. Il y avait entr'autres une cousine, dont l'esprit badin et les galantes manières lui plaisaient fort. Cette fille avait beaucoup de penchant pour toutes sortes d'amusements profanes. Elle lisait avec apprêté les aventures de chevalerie, et après s'en être bien rempli la tête, elle venait s'en réjouir avec Thérèse, qui prenait beaucoup de plaisir à les entendre, et lui racontait aussi ses lectures, où elles faisaient toutes deux des réflexions frivoles et peu édifiantes pour les mœurs. Quelques cousins germains furent admis à ces conversations trop enjouées ; chacun y parlait de ses petits desseins, dont Thérèse était fort curieuse de leur faire conter l'histoire pour en apprendre les suites. Après des entretiens de cette nature, il n'est pas surprenant que son cœur n'eût plus de goût pour les vérités célestes. Dès qu'elle était seule, elle se replongeait dans ces lectures, où elle employait la plus grande partie des jours et des nuits, et recommençait ensuite à s'en entretenir, plus touchée que jamais de ces illusions, et toute disposée à en écouter de nouvelles. Sa dangereuse parente était attentive à la faire entrer dans ses galanteries, dont elle lui rendait un compte exact, et Thérèse par une reconnaissance assez mal entendue lui découvrait tout ce qui se passait dans son cœur. Cette mutuelle confidence fut pernicieuse à notre Sainte. L'officieuse cousine lui fit connaître quelques personnes propres à lui plaire ; elle s'accoutuma peu à peu à les voir et à les souffrir, et bientôt ensuite à les croire et à les souhaiter, avec d'autant moins de scrupule que c'était, disait-on, dans la vue d'un établissement honnête et convenable à sa condition.

A la naissance de ces nouveaux sentiments, toutes les lumières de la grâce s'éclipsèrent, et les restes de sa ferveur s'éteignirent au même instant. Elle commença dès lors à prendre un soin particulier de sa personne, surtout de sa coiffure et de ses mains : elle étudia son langage, sa contenance, sa démarche ; tout cela lui parut des objets dignes d'une grande application. En un mot, la parure lui devint une occupation sérieuse, et elle ne tarda pas longtemps à être assez habile pour donner des leçons aux autres. Car elle eut toujours, durant ces déplorables années, beaucoup de talent pour réussir dans les vanités et dans les curiosités mondaines.

Un tel changement ne put être ignoré de son père. L'aversion qu'il témoigna toujours pour les lectures profanes avait engagé Thérèse à lui cacher soigneusement cette inclination déréglée qu'il avait sans cesse combattue dans sa femme, et qu'il n'aurait eu garde de souffrir dans ses enfants, s'il en avait eu connaissance. Ainsi elle vécut de la sorte pendant trois ans sans qu'il s'aperçût du danger de ses conversations, ni même de son ajustement recherché. Elle avait si bien pris ses précautions pour s'assurer de la discrétion des femmes de chambre, que leur propre intérêt les empêcha de rien découvrir de ses dérèglements à son père, qui ne les connut que fort tard. Enfin la dissipation de sa fille le frappa comme les autres ; il en voulut savoir l'origine, et ne l'eut pas plus tôt apprise, qu'il résolut d'y mettre ordre. Il observa néanmoins des ménagements ; et pour ne rien faire avec un éclat qui sans doute eut beaucoup mortifié Thérèse, il attendit la conclusion du mariage de sa sœur aînée, et se servit de ce prétexte pour faire rentrer sa seconde fille dans un couvent, où, depuis la mort de sa mère et le départ de sa sœur, il lui convenait mieux d'être élevée que dans la maison paternelle.

Cette séparation fut pénible à Thérèse, mais ne le fut pas tant qu'on pourrait penser. Elle avait alors quinze ans. Comme il y avait eu dans sa conduite moins de malice que de facilité d'humeur, elle ne souffrit pas beaucoup à s'éloigner de sa compagnie. De plus, l'attention qu'elle avait à ménager les dehors, et sa délicatesse sur l'honneur, lui firent comprendre que, puisqu'on en venait avec elle à une précaution si sévère, il fallait qu'elle l'eût bien méritée, et qu'elle se fût exposée au danger de perdre l'estime des gens sages, et cette réflexion la consolait un peu d'être dans le cloître. Elle déteste dans sa vie les illusions de cette fausse gloire qui l'avaient rendue si sensible au jugement des hommes, tandis qu'elle était si peu touchée de l'état où la tenaient devant Dieu les infidélités de son cœur. Le couvent d'Avila, où elle fut mise, s'appelait Notre-Dame-de-Grâce. C'était une retraite honnête, et remplie d'un assez grand nombre de religieuses qui prenaient soin d'y élever beaucoup de jeunes filles qualifiées que leurs

parents avaient commises à leurs soins.

Thérèse, qui n'y entra que par obéissance, s'y ennuya d'abord ; elle y passa les huit premiers jours assez, tristement, plutôt par le soupçon de s'être déshonorée dans le monde, que par le chagrin d'être en religion. Car alors elle ne pouvait, dit-elle, souffrir le mépris, et sentait un plaisir secret à se voir estimée.

La maîtresse des pensionnaires s'aperçut de ses inquiétudes ; c'était une fille de beaucoup d'esprit, que Thérèse goûta bientôt ; et ne sachant à qui s'adresser pour se soulager dans son ennui, elle s'ouvrit volontiers à cette religieuse, qui sut profiter de la conjoncture pour lui représenter ce qu'il y a de faux et de funeste dans les joies profanes, et combien il est amer à une âme d'avoir abandonné Dieu. Elle était surtout vivement frappée de ces paroles : Beaucoup d'appelés, mais peu d'élus, que cette religieuse lui répétait souvent. Ces entretiens différents de ceux qu'elle avait quittés, rappelèrent souvent le souvenir des douces impressions que la grâce faisait sur son cœur, avant que l'amour du monde les eut effacées. Elle se trouva partagée par des sentiments contraires qui causaient dans son âme de violents combats ; car du côté du monde il lui venait furtivement certains messages qui retardaient beaucoup les progrès que la religieuse voulait faire ; mais, dès qu'on le sut, on y mit obstacle si prudemment, que toutes les avenues furent dorénavant bien gardées.

La petite intelligence qu'elle avait conservée dans le monde, était avec une personne dont l'alliance lui convenait en toute manière, et elle ne l'eût pas entretenue autrement ; car quoiqu'elle fut devenue très-sensible au plaisir des conversations amusantes, elle avait toujours une extrême horreur de tout ce qui pouvait être interprété à son désavantage.

Thérèse n'ayant plus rien qui la détournât des voies du salut, sentit sa ferveur se rallumer jusques-là même que l'état de la vie religieuse qu'elle n'avait auparavant jamais goûté, lui parut pour elle le plus souhaitable et le plus sur. Elle commença donc d'y penser, mais ces pensées la quittaient et la reprenaient ; tantôt elle délibérait si elle serait ou religieuse ou mariée ; tantôt elle ne voulait être ni l'un ni l'autre. Enfin la régularité de ces filles venant peu à peu à la toucher, elle se recommanda à leurs prières ; elle devint plus tranquille, et parut moins s'ennuyer, et l'on vit bientôt renaître les agréments et la sérénité de son humeur. Il n'y eut point de religieuse dans ce couvent qui ne la trouvât fort à son gré, et qui, lui témoignant tous les empressements d'une amitié tendre, ne tâchât de lui rendre agréable le séjour de leur maison.

Mais, plus ce qu'elles offraient de flatteur à Thérèse l'ébranlait et la détachait du monde, plus elle sentait de violence à la seule idée d'un engagement. Ces irrésolutions fatiguèrent longtemps son esprit, et lui causèrent des agitations si vives, qu'elle tomba dans une maladie fort considérable, qui contraignit son père de la retirer au bout d'un an et demi, et de la reprendre chez lui, où elle demeura quelque temps très-languissante. Il crut que sa santé se rétablirait encore mieux à la campagne, et résolut de la mener chez sa fille nouvellement mariée, pour qui Thérèse conservait toujours une parfaite amitié. Ils s'arrêtèrent sur la route chez Dom Sanchez de Cépède, frère de Dom Alphonse, et oncle de notre Sainte. Dom Sanchez retint le père et la fille, et ne les voulut pas laisser aller plus loin. Ce gentilhomme était veuf, et s'était retiré dans une de ses terres, où l'amour de la solitude et le désir de son salut lui faisaient trouver mille douceurs. Les saintes lectures, les délices de la prière, les innocents travaux de la vie champêtre partageaient son temps. Dom Alphonse, se voyant obligé pour ses affaires de s'en retourner à Avila, laissa sa fille avec son oncle, qui promit d'en prendre autant de soin que si elle eût été la sienne. C'était un homme fort attaché à la régularité de ses pratiques, et, bien loin que l'indisposition de sa nièce lui fut une occasion d'en interrompre le cours, il lui proposa de s'associer elle-même à ses œuvres de piété. Thérèse, qui n'était guère en état de s'assujétir à ce genre de vie, ne s'y plaisait pas beaucoup. Elle ne voulut pas néanmoins refuser son oncle, et lui cacha aisément ses incommodités, car sa complaisance a toujours surmonté ses répugnances les plus fortes. Enfin, peu à peu elle se rétablit, et trouvait une satisfaction particulière à lire les livres que son oncle lui mettait entre les mains. Elle en lut quelques-uns sur la vie spirituelle, qui lui donnèrent beaucoup d'attrait pour marcher dans les voies de la perfection évangélique, et qui furent les premiers moyens dont Dieu se servit pour l'élever à cette sublime contemplation où elle arriva dans la suite. Comme l'envie de se faire religieuse commençait à se former tout-à-fait en elle quand elle quitta Notre-Dame-de-Grâce, à force de se nourrir de la vérité, son cœur s'affermissait de plus en plus dans la résolution de quitter le monde ; et quand le moment de faire ce divorce se présentait à son esprit, elle ne se trouvait plus si agitée qu'elle l'avait été dans la maison d'où elle était sortie. Cependant elle ne se déterminait pas entièrement ; elle fut trois mois à combattre, et l'état de la vie religieuse qui lui paraissait le meilleur, n'était point encore de son goût : Je me représentais, dit-elle, que les peines de la religion ne pouvaient être tout au plus que comme les peines du purgatoire, et qu'ayant mérité l'enfer, je n'aurais pas sujet de me plaindre, quand je serais dans le purgatoire tout le temps que j'avais à vivre pour aller ensuite

dans le ciel, car c'était toujours là mon désir. Ce furent enfin les Épîtres de saint Jérôme, qui achevèrent l'ouvrage de son sacrifice ; elle lisait avec une extrême consolation les avis que ce Père de l'Église donnait à toutes ces dames romaines, qui, pour s'y conformer, renonçaient courageusement à l'abondance de leurs richesses, et à toutes les délicatesses de leur âge, de leur sexe, et de leur naissance. Elle se proposa donc d'entrer dans le couvent dès qu'elle aurait dit à son père son dessein : Car le lui déclarer, dit-elle, et prendre l'habit, c'était la même chose. J'étais si glorieuse, que l'ayant dit une fois, il me semble que je n'aurais pu consentir à me dédire.

Dès qu'elle fut revenue chez son père, elle s'expliqua sans aucuns détours, mais trouva dans lui plus d'opposition qu'elle n'avait prévu. Elle employa auprès de lui la médiation de quelques personnes, qui ne purent obtenir son consentement. Il aimait sa fille avec excès, et ne pouvait se résoudre à s'en séparer pour toujours. Mais Thérèse se défiait trop de son cœur pour s'exposer davantage aux illusions du monde qui l'avaient déjà séduite. Elle observa l'occasion de s'échapper, et ne l'eut pas plus tôt trouvée, qu'elle la saisit. Ainsi, sans se découvrir à personne qu'à l'un de ses frères qu'elle prit avec elle pour l'accompagner, et qu'elle avait aussi engagé à se retirer du monde, elle alla se renfermer dans le monastère de l'Incarnation d'Avila, où elle demanda l'habit religieux. Ce couvent était de l'ordre de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, et avait été bâti par une duchesse de Médina Céli, deux ans avant la naissance de Thérèse. Il est situé hors la ville, du coté du nord. Il y a une très-belle église, de spacieux logements, un cloitre magnifique et de beaux jardins. A peine Thérèse avait-elle dix-huit ans quand elle exécuta ce dessein.

Comme ce n'était pas un amour de Dieu bien dominant qui la déterminait à ce qu'elle faisait, l'éloignement du monde et la séparation de son père se firent vivement sentir. La description qu'elle fait elle-même de l'état où elle fut alors, donne une idée bien terrible de ce qu'elle souffrait. Il me semble, dit-elle, que sortant du logis tous mes os se déboîtèrent, et que mon cœur se déchira en mille pièces. On peut aisément s'imaginer ce que la forte amitié qu'elle avait pour son père dut lui causer de violence, et quel cruel hommage fit à la nature un cœur aussi tendre que le sien.

Thérèse fit choix de cette maison religieuse plutôt que d'une autre, parce qu'elle y avait une intime amie nommée Jeanne Suarez, et que d'ailleurs on y vivait avec régularité. En arrivant au monastère, elle dissimula si bien son agitation, que personne ne s'en aperçut. Elle y entra avec un air gai et un visage serein. Toute la communauté, qui ne savait pas ce qu'il en coûtait à

sa raison pour paraître de si agréable humeur, la reçut avec beaucoup de joie, dans l'espérance que de si heureux commencements auraient des suites encore plus heureuses. Son père, qui la vit persévérer si courageusement, ne s'opposa plus à ce qu'elle voulait, et fit un sacrifice à Dieu de tous les mouvements de sa tendresse.

Thérèse commençait le sien, éclairée seulement d'une foi pure, sans que les douceurs de la grâce répandissent la joie dans son cœur : mais elle ne s'arrêta point aux idées tristes qui l'effrayaient ; elle espéra toujours que Dieu n'établirait jamais mieux en elle le règne de son amour, que sur les débris de l'amour-propre, et ne fut pas trompée dans sa confiance ; car dès qu'elle eut pris l'habit, toutes ses frayeurs se dissipèrent, et toutes ses peines s'évanouirent. Il semblait que Dieu n'attendait que de lui voir exécuter ce qu'il lui avait inspiré pour la remplir de consolations célestes, et pour lui faire connaître combien il favorise une âme qui force ses propres

inclinations pour lui plaire. Elle reçut en ce moment une satisfaction si parfaite de se voir religieuse, qu'elle n'en a jamais perdu le goût. Les pratiques les plus humiliantes de la religion devinrent ses délices. Lors, dit-elle, que je balayais dans la maison aux mêmes heures que j'avais auparavant employées aux divertissements et à la parure, je me plaisais à penser combien j'étais heureuse d'être délivrée de ces vanités séduisantes, et je sentais une joie si vive à me souvenir de mon affranchissement, que j'en étais surprise moi-même, et ne pouvais comprendre d'où cela venait.

Cette révolution de sentiments qu'elle éprouva fit sur elle une telle impression, qu'elle demeura persuadée que, quand Dieu nous inspire quelque chose pour son service, les répugnances qu'on y ressent ne doivent jamais être écoutées, et que plus on les méprise, plus on en connait ensuite l'illusion : Si l'âme, dit-elle, se soulève et se trouve étonnée jusqu'à ce qu'on ait mis la main à l'œuvre, c'est Notre-Seigneur qui le permet ainsi pour rendre la victoire plus complète, le mérite plus grand, et la récompense plus abondante.

Thérèse passa l'année de son noviciat dans une ferveur toujours égale, malgré les diverses incommodités que lui causa le changement de vie et de nourriture. Les occupations les moins propres à sa délicatesse ne la rebutaient point. Il y avait dans ce monastère une religieuse attaquée d'une si dégoûtante maladie qu'elle faisait horreur à voir, et toutes les sœurs l'abandonnaient comme si elle eût eu la peste. Thérèse se rendit assidue auprès d'elle, marquant la joie qu'elle avait de la secourir de toutes les façons. et le peu de peine qu'elle trouvait à lui rendre toutes sortes de

services.

Pendant qu'elle était toujours fidèle à remplir les observances régulières, le démon fit de nouveaux efforts pour ébranler sa

constance : car avant le temps de sa profession qui s'approchait, il lui vint quelques doutes dans l'esprit sur la faiblesse de son tempérament, dont ses infirmités continuelles lui apprenaient assez à se défier. Elle craignit de succomber sous les austérités de sa règle, et sentit chanceler sa résolution..Mais un rayon de grâce lui découvrit le piège de l'ennemi, et se souvenant aussitôt des violents combats qu'à sa prise d'habit elle avait soutenus, et qui avaient été suivis de tant de faveurs du ciel, elle fit les vœux de son engagement à l'âge de dix-neuf ans, avec une humilité courageuse ; et fut ensuite si contente et si parfaitement détachée, qu'elle croyait, dit-elle, en certains moments voir tout l'univers sous ses pieds.

Il n'y eut personne dans cette communauté qui ne lui témoignât de l'affection, et il eût été bien difficile de faire autrement et de ne la pas aimer ; car elle avait toutes les qualités convenables à la société religieuse. Jamais elle ne murmurait ni contre les bizarreries des humeurs, ni contre la sévérité des pratiques ; nulle aversion, nulle prédilection ne la divisait, et cette conduite lui mérita si bien l'estime de ses sœurs, qu'elles s'adressaient souvent à elle, et la faisaient dépositaire de leurs inquiétudes et de ce qui causait quelquefois entre elles de petits refroidissements de charité. Rien alors n'était plus admirable que sa discrétion et sa prudence ; car elle n'entrait dans aucune de ces pitoyables émotions qui défigurent la beauté des maisons les plus ferventes. Peut-être ces justes mesures qu'elle observa furent-elles aussi la cause du peu de justice qu'on lui rendit quelquefois : car les personnes vivement touchées de leurs intérêts ne s'accommodent pas de cette impartialité, et veulent toujours qu'on se déclare.

Thérèse, qui déplorait incessamment les dissipations de sa première jeunesse, ne se lassait point d'en gémir, et quand elle avait accompli tons ses devoirs, elle employait le temps qui lui restait pour demander à Dieu ses miséricordes. De sorte qu'elle vivait dans une si profonde solitude, que quelques religieuses, à qui sa grande retraite ne plaisait pas, l'accusèrent de singularité. Elle se conduisit d'une manière si sage en cette occasion, qu'il ne lui échappa ni justification, ni plaintes ; elle ne mécontenta pas une de ses sœurs, et ne parut aussi mécontente de personne. Elle laissa croire sur sa grande retraite tout ce qu'on en voulut imaginer, même le soupçon qu'on en conçut contre elle qu'elle s'ennuyait dans son état.

Cependant les mortifications qu'elle s'était imposées au-delà même des règles communes, la mirent enfin dans un tel épuisement, qu'elle en fut accablée ; ses défaillances augmentèrent ; elle sentit de violents maux de cœur, dont furent étonnés ceux qui la voyaient ; elle eut de fréquents évanouissements où elle perdit connaissance, et plusieurs autres incommodités qui lui firent passer l'année d'après sa profession dans des souffrances continuelles. Elle supporta tous ces maux, possédant son âme dans sa patience, et bénissant toujours la main divine qui la frappait. On employa toutes sortes de remèdes pour la soulager. Sa communauté, à qui elle était extrêmement chère, n'oublia rien pour y réussir ; et son père, qui ne l'avait jamais tant aimée, l'ayant fait voir à tous les médecins d'Avila, sans qu'ils pussent lui donner le moindre soulagement, la fit sortir du couvent, pour la mener dans un endroit où on lui faisait espérer qu'elle recevrait sa guérison, par le moyen d'une femme qu'on disait être fort habile.

Thérèse prit avec elle, pour l'accompagner, sa bonne amie Jeanne Suarez ; c'était une religieuse de grande vertu, et déjà avancée en âge. Comme dans leur monastère, quoique assez régulier, on ne faisait pas profession de clôture, leur sortie n'eut rien qui pût scandaliser les yeux du public. Elles sortirent sur la fin de l'automne, et les remèdes que devait prendre Thérèse, ne pouvant avoir leur efficace qu'au commencement du printemps, sou père crut la devoir mener à la campagne chez sa sœur, pour leur donner à toutes deux la joie de se voir, car elles s'aimaient passionnément. Ils s'arrêtèrent encore sur le passage comme la première fois, à la maison de son oncle, qui les reçut avec plaisir dans sa solitude, où il continuait à servir Dieu. II trouva sa nièce dans des dispositions qui réjouirent beaucoup sa piété, et lui prêta des livres capables de lui donner du goût et des facilités pour la prière, et qu'elle emporta chez sa sœur.

Ce fut alors que Dieu commença à lui découvrir les trésors immenses de sa grâce, et lui fit goûter quelque chose de ces dons sublimes d'oraison qui l'ont si fort élevée au dessus des voies communes, et l'ont si étroitement unie avec Jésus-Christ.

Dans cette maison de campagne, où la solitude lui donnait les moyens de réfléchir sur les vérités divines qu'elle recommençait à goûter plus que jamais, elle éprouva combien le Seigneur est doux à une âme dégagée des liens de la vanité. Sa sœur n'épargnait rien pour lui rendre agréable le séjour de sa maison, et son amitié seule pour Thérèse eût été plus capable que toute autre chose de contribuer à son soulagement, si ses maux

l'eussent moins accablée. Elle fut jusqu'au mois d'avril en ce lien ; et lorsqu'au commencement du printemps les plantes eurent repris leur force et leur vertu, elle fut menée au village de Becde, où demeurait la femme qui la devait traiter ; on lui fit prendre pendant un mois des remèdes violents, nullement convenables à ses maladies, et de beaucoup trop forts pour la délicatesse de sa complexion. Thérèse en fut tellement abattue et fatiguée, que la fièvre la reprit ; elle ne dormait ni nuit ni jour ; toute nourriture la dégoûtait ; ses nerfs commencèrent à se retirer, ce qui lui causa d'extrêmes douleurs : jusques-là, dit-elle, qu'il lui semblait qu'on lui arrachait le cœur avec des dents aiguës. Et de plus, elle tomba dans une profonde mélancolie qui la dévorait encore plus que sa fièvre. Quand cette humeur sombre est habituelle et naturalisée au tempérament, on se plaît dans les noires idées qu'elle produit ; mais quand elle vient par occasion et par excès dans un esprit où la joie fait sa résidence ordinaire, elle y cause de tristes ravages.

Thérèse en fit l'expérience ; mais comme elle était accoutumée à chercher sa consolation dans le fréquent usage des sacrements, elle s'informa s'il n'y aurait point par hasard dans un endroit si dépourvu, quelque homme éclairé qu'elle put prendre pour son confesseur. Comme il n'y avait pas à choisir, elle prit le seul ecclésiastique qui s'y trouva. Ce prêtre avait de l'esprit, et quelque légère teinture de science. Dans les conversations qu'il eut avec Thérèse, il découvrit bientôt l'étendue de son mérite, et fut vivement touché de voir tant de piété solide dans une si jeune personne ; car elle n'avait alors que vingt-deux ans. Thérèse se plaisait aussi beaucoup avec lui, mais prenait plus de plaisir à l'entretenir de Dieu que d'autre chose, ce qui n'engageait pas moins l'ecclésiastique ; car plus les femmes, dit-elle, ont de vertu, plus on sent de penchant à les estimer. Il prit enfin tant de confiance en sa pénitente, qu'il lui avoua que depuis plusieurs années il était scandaleusement en mauvais commerce avec une femme dont il ne pouvait rompre les chaînes. Thérèse était trop compatissante pour ne pas s'intéresser à son malheur ; elle employa toutes les adresses de la charité, celles même de son esprit, pour démêler ce qui s'opposait à l'affranchissement de ce misérable, et ayant reconnu ce que c'était, elle l'obligea de lui remettre une petite idole de cuivre qu'il portait au cou par ordre exprès de cette femme ; et dés qu'il l'eut quittée, il fut changé.

Thérèse, qui n'ajoutait pas foi à ces sortes de choses, continua de faire à Dieu des prières aussi ferventes pour la persévérance de cet homme, qu'elle en avait fait pour sa conversion. Il passa le reste de sa vie dans la pénitence, et mourut en bon chrétien.

Après qu'elle eut essuyé durant trois mois toutes les ignorances de la villageoise empirique, elle revint à Avila beaucoup plus malade que quand elle en était partie, et alla descendre chez son père. On la mit entre les mains des médecins de la ville, qui n'en espéraient presque rien, et la regardaient comme attaquée d'une fièvre étique. Ses maux redoublèrent encore dans les opérations des remèdes, sans Néanmoins affaiblir sa patience ni son courage. Le souvenir de l'histoire de Job, qu'elle avait lue dans les Morales de saint Grégoire, l'encourageait à souffrir, et elle se soutenait avec ces paroles : Si nous avons reçu les biens de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrions-nous pas aussi les maux ?

La fête de l'Assomption approchait, et, se sentant de plus en plus affaiblir, elle demanda les sacrements. Son père, par une tendresse mal éclairée, ne voulut pas qu'elle les reçût ; il dit qu'elle serait effrayée par cet appareil, et que, connaissant la vivacité de sa ferveur, elle ferait des efforts pour s'y préparer, qui lui causeraient des révolutions dangereuses à sa santé. Déjà six semaines s'étaient écoulées depuis son retour, lorsque le jour même de l'Assomption, pendant le redoublement d'un accès de sa fièvre, elle tomba dans une profonde léthargie qui lui ôta tout mouvement. Elle fut prés de quatre jours de suite dans cet état, sans donner aucun signe de vie à tous les tourments qu'on lui fit souffrir pour la réveiller.

Dans la crainte de la voir expirer à tout moment, on lui donna l'extrême-onction ; et enfin peu de temps après on ne douta plus qu'elle ne fût morte. Le bruit s'en répandit partout. On fit même un service pour elle dans un des couvents de son ordre. On avait creusé sa fosse dans son monastère, d'où quelques religieuses furent députées selon leur usage pour venir enlever le corps. Le père, qui se connaissait fort aux battements du pouls, ne voulut jamais convenir qu'elle fût morte, et s'opposa seul à son enterrement. Enfin au bout de quatre jours elle revint, et se plaignit tendrement qu'on l'eût éveillée. Elle dit que, durant ce long évanouissement, Dieu lui avait montré la félicité des saints dans le ciel, et les supplices de l'enfer, et qu'il lui avait révélé beaucoup d'événements futurs, non-seulement sur les affaires générales, mais sur la réforme particulière de son ordre. Les suites ont confirmé la vérité de ses prédictions.

Dès que l'usage des sens lui fut rendu, elle redemanda les sacrements, elle fut confessée, et reçut le saint Viatique. Elle demeura jusqu'à Pâques dans la maison de son père, où elle souffrit des douleurs très-vives. Car au retour de son évanouissement de quatre jours, sa langue était restée toute en pièces des morsures qu'elle s'était faites; son gosier, où rien n'avait passé

depuis longtemps, était si sec, que, dans son extrême faiblesse, elle ne pouvait presque respirer ni seulement avaler de l'eau. Il lui semblait que tous les membres de son corps étaient disloqués. Un furieux étonnement de tête ne la quitta point, et toutes ses douleurs enfin se terminèrent à une paralysie universelle qui lui resta.

Tant de maux, sans parler d'un extrême ennui qui l'accablait, demandaient bien du temps pour la rétablir entièrement, mais dès qu'elle se crut un peu soulagée, elle voulut retourner à son monastère, sans que l'on pût l'en empêcher. Elle y fut tourmentée pendant huit mois par des convulsions et des retirements de nerfs qui lui faisaient souffrir des maux incroyables. L'impuissance de se mouvoir était ce qui l'affligeait le plus ; et lorsqu'elle commença peu à peu à se traîner sur ses pieds et sur ses mains, elle devint un peu moins triste. Elle ne fut cependant tout-à-fait délivrée de ses maladies qu'au bout de trois ans, après avoir été inspirée de se recommander à saint Joseph, à qui elle se reconnaît redevable de sa guérison. Depuis ce temps-là elle conserva une dévotion si vive et si fervente pour ce grand saint, qu'en toutes occasions elle eut recours à lui, sans avoir jamais employé vainement son intercession ; aussi n'a-t-elle rien oublié de ce qui a dépendu d'elle pour multiplier son culte, et pour engager tout le monde à faire l'épreuve de son pouvoir auprès de Dieu. Car avant elle ce saint n'était presque pas connu parmi les peuples.

Il est surprenant qu'après tant de lumières et de faveurs divines, qu'après les dangers et la délivrance de tant de maladies ; qu'en un mot, après tant de grâces si particulières et si récentes, on en perde sitôt l'impression et le souvenir.

Cependant, dès que Thérèse fut guérie, sa piété se ralentit insensiblement. Beaucoup de personnes séculières l'avaient souvent visitée pour faire quelque diversion à ses souffrances, et continuèrent encore après son rétablissement, qui devait sans doute ajouter de nouveaux charmes à sa conversation, dont on ne se lassait jamais. Thérèse, touchée de l'empressement qu'on lui témoignait, s'imaginait y devoir répondre, et peu à peu sa politesse la menait plus avant qu'il ne fallait. Il est certain qu'elle s'était fait, sur la reconnaissance, des idées trop simples et trop générales, et que l'horreur qu'elle avait de l'ingratitude, lui causa quelquefois de dangereuses illusions ; aussi les a-t-elle bien déplorées dans la suite de sa vie : O quel aveuglement, mon Dieu, s'écrie-t-elle ! que n'ai-je été toujours ingrate au monde, et jamais à vous !

Ainsi les conversations vives venant à se multiplier, les liaisons agréables

se formèrent, le cœur s'amollit, et le goût de la prière cessa. C'en fut assez pour faire bientôt cesser la prière même, car sous prétexte que ses infidélités la rendaient indigne de s'entretenir avec Dieu, elle n'osait plus s'en approcher.

Après avoir secoué ce joug, sous lequel elle se fût bien moins égarée, elle se livra tout-à-fait à la dissipation. Avant qu'elle eût franchi cette barrière, elle se sentait trop combattue par des sentiments opposés. L'oratoire et la grille la partageaient ; l'un détruisait ce que faisait l'autre. Lorsqu'elle était au parloir, le souvenir des faveurs célestes venait mêler de l'amertume à ses joies mondaines, et lorsqu'elle était en oraison, les images des vrais plaisirs venaient l'y troubler et faire évanouir sa fermeté.

Ce fut pour éviter ces agitations violentes et ces reproches secrets, qu'elle abandonna l'exercice de la prière mentale. Elle s'en abstint encore par une autre raison prise de sa sincérité même, qui lui tendit un piège en cette rencontre ; tant il est vrai que les vertus morales, si la religion ne les dirige, ne suffisent pas pour nous bien conduire.

Comme elle comprenait toute la malice de son égarement, elle s'imagina que dans une vie aussi dissipée que la sienne, c'était imposer au monde, que d'observer les pratiques des âmes les plus intérieures ; car en la voyant si régulière au dehors, on lui croyait le cœur fort dégagé. Ainsi, selon son erreur, pour agir de meilleure foi avec Dieu et avec les hommes, ou plutôt, pour se mettre plus en liberté, elle devint entièrement esclave de ses désirs.

Toutes ces liaisons indiscrètes étaient assaisonnées de part et d'autre de tant d'agrément, qu'elles devenaient de jour on jour plus difficiles a rompre. Chacun contribuait à rendre le commerce plus vif, à prolonger la durée des visites, et à former par conséquent de nouveaux obstacles au retour des réflexions.

Cependant, comme les yeux de la divine miséricorde étaient toujours ouverts sur Thérèse, au milieu d'un entretien qu'elle eut un jour avec une personne dont la familiarité lui devenait plus dangereuse que celle de toute autre, Jésus-Christ se présenta intérieurement à elle, accablé sous les tourments de sa flagellation, et lui faisant connaître combien cette conversation lui déplaisait. cette idée la retint sur le bord du précipice, mais ne fut pas suffisante pour l'en éloigner, ni pour la soustraire au péril. Car on lui dit, pour calmer ses scrupules, que les visites d'un homme que sa qualité distinguait si fort, loin de tirer à conséquence, lui faisaient honneur. et d'ailleurs il marqua lui même tant d'empressement pour continuer à la voir,

qu'elle n'eut pas la force de s'en défendre.

Au seul souvenir de ces conversations séduisantes, elle en est encore effrayée quand elle en fait le récit. Hélas, dit-elle, Seigneur, que ne puis-je rapporter toutes les occasions dangereuses que vous m'avez fait éviter lorsque j'y étais le moins attentive, et durant ces tristes années où je m'exposais à perdre tous les jours, non-seulement votre grâce, mais en même temps ma réputation et mon innocence ! Vous m'en avez délivrée, mon Dieu ! tandis que je faisais tout ce qu'il fallait pour me donner à connaître telle que j'étais, vous cachiez ma mauvaise conduite. vous preniez soin de mettre au jour de petites vertus, si j'en avais quelques-unes, et de les faire paraître grandes aux yeux du monde, ce qui me conservait toujours la bonne opinion du public; car quoique mes vanités se laissassent quelquefois entrevoir, comme on remarquait en moi d'autres choses qui paraissaient bonnes, on avait peine à se persuader le mal.

Une de ses parentes, ancienne religieuse du même couvent, lui donnait souvent des avis sur son peu de vigilance, mais elle s'en fatiguait et s'en ennuyait. Ainsi elle passait une année entière errante dans les voies de la vanité sans recourir à l'oraison.

Lorsqu'elle était le plus dissipée, son père tomba malade. Elle sortit pour l'aller assister à la mort, et lui rendre tous les soins qu'exigeaient d'elle le devoir et la tendresse ; il était toute sa consolation en ce monde. Elle le trouva qui s'affaiblissait beaucoup, et le servit au-delà de ses forces : car, dès lors, elle était sujette à ces maux de cœur et à ces vomissements qui la réduisirent pendant vingt années à des infirmités habituelles. Elle encouragea son père à souffrir par les motifs les plus pressants et les plus élevés. Le malade, ne se défiant pas qu'elle eût le cœur ailleurs occupé, l'interrogea sur les progrès de sa ferveur. Thérèse lui avoua qu'elle avait quitté l'oraison, sans néanmoins lui en découvrir la vraie cause, mais l'attribuant à sa santé languissante. Quand le moment d'une séparation si rude arriva, elle en fut extrêmement touchée ; mais du moins son affliction la mit en état de réfléchir un peu plus sur sa conduite.

Pendant le séjour qu'elle fit chez son père, elle avait pris son confesseur. C'était un religieux de Saint-Dominique, fort homme de bien, à qui elle découvrit toutes les dispositions de son âme ; et ce directeur sage lui persuada de reprendre la pratique de l'oraison. Il lui fit si bien voir à quel danger elle s'était exposée en la quittant, qu'elle n'a jamais cessé de s'y appliquer tous les jours, malgré le silence de l'Esprit-Saint, qui, durant dix-huit ans, l'y a tenue privée de ses lumières, et sans lui rendre le goût des

dons célestes dont il l'avait autrefois favorisée dans cet exercice.

Dieu l'avait prévenue parlant de grâces, et par de si touchants témoignages de son amour, qu'il n'est pas étonnant qu'après qu'elle l'eut oublié, il lui ait fait sentir les rigueurs de sa jalousie pour la purifier et la remettre en état de recevoir une nouvelle abondance de faveurs qu'il lui destinait, et qui surpassèrent de beaucoup celles qu'elle avait déjà reçues.

Celle longue suite d'années où, pendant sa prière, elle a toujours trouvé le Dieu des consolations sourd à sa voix, nous fournit dans ses actions extérieures peu d'événements et peu de faits à rapporter, mais nous découvre dans son cœur une grande diversité de sentiments à décrire, et beaucoup d'opérations divines à admirer.

Thérèse, après la mort de son père, était rentrée dans son couvent, résolue, à la vérité, de chercher fidèlement du secours dans l'oraison, mais nullement déterminée à faire divorce avec les compagnies mondaines. Comme le charme de la vertu ne l'entrainait point à la prière, et qu'elle y portait le goût des créatures dont elle ne pouvait se déprendre, elle y allait d'ordinaire comme au supplice, ou du moins elle y entrait avec beaucoup de répugnance et d'ennui. Dès qu'elle y était, Dieu lui donnait un grand sentiment de ses péchés, dont il lui faisait de vifs reproches,qui étaient suivis de beaucoup de larmes ; et un moment après il l'abandonnait à son insensibilité, au désordre de ses pensées, et à la guerre de ses passions.

Lorsque le temps de sa prière était fini, et qu'elle allait de nouveau se livrer aux amusements profanes, la voix de Dieu recommençait à crier au fond de son cœur, et l'appelait d'un côté, tandis que de l'autre elle suivait la voix du monde. Elle dit, en racontant ses anciennes agitations, qu'elle est encore étonnée comment elle a pu résister à ces différentes attaques, et combattre si longtemps contre Dieu et la créature, sans se soumettre tout-à-fait à l'un ou à l'autre.

Durant ces heures fixes et réglées qu'elle s'était inviolablement prescrites pour venir chercher à l'oraison la force et la lumière qui lui manquaient, l'esprit de Jésus-Christ n'agissait sur elle que comme un Dieu jaloux qui se venge, et la laissait accablée sous le poids de ses misères. Mais en d'autres temps, et lorsqu'elle s'y attendait le moins, une clarté soudaine se répandait dans son âme, et lui montrait l'éternel amour de Jésus-Christ pour elle, la fidélité de ses promesses, et l'imposture des biens sensibles.

Ces faveurs imprévues l'affligeaient au lieu de la consoler, et elle ne pouvait être en effet punie plus rigoureusement que par ces redoublements

de tendresse. Elle dit qu'elle en était tourmentée, confondue, anéantie, et c'était le genre de supplice le plus cruel pour un cœur comme le sien. « O Dieu de mon âme, dit-elle, où trouverai-je des termes assez forts pour expliquer toutes les grâces que, dans le cours de ces années, vous me faisiez, en me disposant tout-à-coup par un grand repentir, et dans le temps que je vous offensais le plus, à goûter vos douceurs et vos caresses les plus familières ?

Il est vrai, Seigneur, que pour vous venger, vous vous serviez de la plus rude, mais de la plus délicate punition que vous puissiez exercer contre moi, et que vous saviez me devoir être la plus sensible : car vous me punissiez de mes fautes par des familiarités encore plus tendres. »

Cependant tout cela ne lui détachait pas le cœur, et les entretiens frivoles l'amusaient toujours. Ce qu'ils avaient de séduisant pour elle amollissait tellement sa vertu, qu'elle n'avait pas la force de se soutenir sur le penchant où elle était. Les remords les plus pressants lui offraient en vain la victoire ; ses résolutions les plus sérieuses et les plus fermes s'évanouissaient au moment qu'il les fallait mettre en usage : « Je retombais, dit-elle, dès le soir dans les fautes que j'avais le matin pleurées. Que vous avez de bonté, Seigneur, de souffrir avec vous une âme qui ne saurait souffrir que vous soyez avec elle ! O que vous savez bien être ami ! Que de condescendances, que de faveurs pour une créature que vous aimez ! Vous attendez que peu à peu elle se fasse à votre humeur, et cependant vous supportez la sienne : vous lui tenez compte de ces instants d'amour qu'elle vous témoigne, et, avec un repentir d'un moment, elle vous fait oublier toutes ses offenses. »

La situation de Thérèse était assurément digne de compassion. Elle ne goûtait de joie pure, ni dans le commerce du monde, ni dans le service de Dieu. De quelque côté qu'elle se tournât, elle y portait un cœur partagé, que des sentiments contraires déchiraient ; tantôt les remords suspendaient le cours de ses divertissements ; tantôt les compagnies l'y rengageaient encore plus : mais, tant que durèrent ces vicissitudes d'égarements et de retours, elle ne quitta point l'exercice de la prière, malgré tout le dégoût qu'elle en avait, et tout l'ennui qu'elle en ressentait. « Quand j'allais, dit-elle, à l'oraison, la violence que je souffrais par mes méchantes habitudes, était si excessive, et au moment que j'entrais dans l'oratoire, la tristesse qui me prenait était si grande, que j'avais besoin, pour m'y contraindre, de tout mon courage, que l'on dit n'être pas petit. En effet, on a vu, dans les occasions, que Dieu m'en a donné beaucoup au-delà de mon sexe, mais par malheur je

l'ai bien mal employé. »

C'était même son grand courage qui faisait son plus rude supplice, car il l'excitait à des efforts que Dieu laissait encore impuissants, afin de lui faire éprouver à quel excès de faiblesse ses infidélités l'avaient réduite.

Pour bien concevoir le caractère de ses agitations et de ses peines, il faut se la représenter sous deux idées. D'un côté, c'est une jeune religieuse de vingt-sept ans, éclairée dès l'enfance sur l'excellence de la religion, sur les grands objets de l'éternité, sur le néant des choses humaines, et dans la suite prévenue familièrement par les dons les plus sublimes de la grâce, et par les témoignages les plus sensibles de l'amour de Jésus-Christ. De l'autre, c'est une personne généralement estimée par les gens du meilleur esprit et du meilleur goût, dont elle fait l'empressement et les délices ; ardente pour ses amis, tendre par excès à la reconnaissance, plus propre que nulle autre à former des liaisons nobles et flatteuses, à les soutenir, à les animer, et aussi capable d'en faire tout l'agrément que de le sentir. Ce fut sur de telles dispositions que Dieu voulut exercer cette longue variété d'épreuves, qui donnèrent au cœur de Thérèse de si terribles assauts.

Elle savait pourtant par mille expériences que l'âme est tout autrement émue par les vives impressions de la foi que par celles des sens. Lorsqu'elle les comparait l'un à l'autre, l'irrésolution de son choix l'accablait de honte ; elle sentait, disait-elle, son esclavage, mais ne pouvait comprendre en quoi il consistait ; car on ne lui faisait aucun scrupule de ses conversations amusantes, qui néanmoins lui ôtaient entièrement le goût des choses divines, et nourrissaient en elle ses sentiments de tiédeur. Il lui arrivait quelquefois d'être surprise que, durant le temps de sa prière, Dieu la laissât si désolée sans lui rien découvrir des trésors de sa vérité. et lorsque dans la suite elle fait réflexion sur ce qui causait alors son étonnement : « La plaisante manière, dit-elle, de prétendre à l'amour de Dieu ! Nous voudrions tout-à-1'heure le tenir entre nos mains, et garder eu même temps toutes nos attaches ; n'exécuter aucun de nos bons désirs, ne parvenir jamais à relever de terre notre cœur, et néanmoins être inondés de consolations spirituelles. »

Après toutes ces révolutions, où elle était toujours demeurée errante au gré des désirs qui la partageaient, elle se trouva enfin fatiguée de tant de vains efforts, qui n'avaient pu la faire parvenir au repos qu'elle souhaitait. Un jour qu'elle était plus qu'à l'ordinaire déchirée par ses remords et par ses passions, elle entra, selon sa coutume, dans un oratoire, et vit dans un coin un tableau qu'on avait emprunté pour quelque solennité prochaine ; c'était

une image de Jésus-Christ couvert de sang et de plaies. En y jetant les yeux, il lui vint aussitôt dans l'esprit, combien elle était ingrate à tous les tourments que son Sauveur avait endurés pour elle, et cette réflexion lui causa soudainement une si vive douleur, qu'elle crut, dit-elle, que son cœur s'allait fendre. Frappée par ce coup salutaire, elle se prosterna devant cette image ; elle y répandit des torrents de larmes, et protesta qu'elle ne se relèverait point qu'auparavant elle n'eût obtenu la force de n'être plus infidèle à Dieu. Sa prière fut écoutée ; elle se sentit en peu de moments plus de courage et plus de ferveur que jamais, et non-seulement ne tomba plus dans ses grandes dissipations, qu'elle eut toujours depuis en horreur, mais fit des progrès étonnants en toutes sortes de vertus.

Avant la fin de ces années orageuses, où la main du Seigneur se tenait sur elle appesantie, elle avait commencé de lire les Confessions de saint Augustin. Elle y examina les rapports qu'il y avait entre les égarements de ce grand homme et les siens : mais se trouva beaucoup plus infidèle que lui, parce qu'il n'avait jamais quitté Dieu depuis le moment de sa conversion, au lieu qu'elle était retombée tant de fois. L'heureux instant où la grâce avait triomphé de ce saint docteur la touchait particulièrement, et cette voix qu'il entendit dans ce jardin lui paraissait frapper à ses oreilles. Elle s'y arrêta longtemps, les yeux tout baignés de pleurs, et lorsque dans la suite elle fait le récit de cet événement, et qu'elle se représente les révoltes de son cœur et les violents combats dont elle était alors agitée : « O grand Dieu, s'écrie-t-elle, qu'une âme souffre quand il s'agit de perdre la liberté qu'elle a d'être toujours maîtresse d'elle-même ! que de tourments elle endure ! j'admire encore aujourd'hui comment j'y pouvais réussir. »

Il semble que Dieu n'attendait, pour ainsi dire, que quelques démarches de sa part pour la remplir des dons célestes. Dés qu'elle revenait à Jésus-Christ, il revenait à elle, et les faveurs divines recommençaient et redoublaient. Elle s'en étonnait toujours, parce que Dieu, dit-elle, ne donne ordinairement ces grâces lumineuses qu'aux âmes qui ont acquis déjà une grande pureté de conscience.

Ce fut donc d'abord après son divorce avec les compagnies qu'elle fut élevée à cette contemplation sublime dont elle parle dans l'endroit de sa vie, où elle décrit les différents degrés d'oraison par où elle est parvenue à de si hautes connaissances et à de si grands sentiments d'amour.

Elle traite cette matière avec étendue, et fait une longue suspension à son récit, pour expliquer ces diverses opérations de l'Esprit de Dieu. Ce serait interrompre le cours de notre histoire que de rapporter ici tout ce qu'elle dit

sur ce sujet, ou défigurer toute sa doctrine, que d'en faire simplement l'analyse.

Il n'appartient pas à des profanes de parler le langage des saints, et d'entrer dans des mystères réservés aux âmes pures et choisies. De plus il faut bien considérer par quels motifs sainte Thérèse écrivit sur ces sortes de choses. Elle le fit par ordre exprès de son confesseur, qui, voulant s'éclaircir sur les dispositions de son âme, dont les théologiens de ce temps-là jugeaient fort différemment, l'avait engagée à lui faire un ample détail de tout ce qui lui était arrivé depuis sa naissance ; et c'est pour satisfaire à cet ordre qu'elle nous a laissé sa propre histoire. Nous parlerons en son lieu du caractère de tout l'ouvrage, et nous nous contenterons de dire à présent qu'à l'égard de cette doctrine mystérieuse qui a été le sujet de ses longues digressions, elle déclare qu'on ne peut s'en expliquer nettement, ni se faire assez entendre, et que, quelque désir qu'elle ait de la bien développer, tout ce qu'elle en pourra dire sera toujours très-obscur. Aussi, dans les avis qu'elle a laissés pour ses sœurs, elle les exhorte fort à n'avoir pas d'empressement pour cette lecture, plus propre souvent à nourrir des curiosités vaines, qu'à porter à la pratique des vertus, et à la mortification des sens. C'est pour cela qu'elle eût bien voulu s'exempter de ce travail : J'écris, dit-elle, à la dérobée et avec peine, parce qu'étant dans une maison pauvre, cela m'empêche de filer, et me détourne de mes autres occupations ; si l'on ne m'avait commandé d'écrire, au seul souvenir que je suis femme, la plume me serait tombée des mains.

Tout ce que la Sainte nous apprend de ces communications intimes qu'elle eut avec Dieu, passe l'intelligence humaine, mais du moins nous laisse juger que depuis qu'elle eut renoncé aux conversations dangereuses, la prière n'eut plus pour elle que des charmes et des douceurs, et que, du moment qu'elle y entrait, elle se trouvait abîmée dans les lumières et dans les délices.

Cependant le Seigneur ne lui accorda pas un repos fixe et inaltérable. Il y avait encore en elle des infidélités à punir. La jalousie divine s'était vengée des attachements un peu trop tendres qui avaient amolli Thérèse, par ces amertumes et ces ennuis qu'elle avait soufferts dans l'oraison, durant vingt années : mais cette âpreté qu'elle avait eue pour les lectures profanes qui l'avaient séduite, méritait aussi son châtiment. Ainsi Dieu n'ayant voulu donner la paix à son cœur qu'après lui avoir fait éprouver une cruelle guerre, il ne donna de calme à son esprit qu'après lui avoir fait essuyer bien des tempêtes.

Tandis que Thérèse marchait. à grands pas dans les voies de la sainteté la plus éminente, sans que rien fût capable de l'en détourner, elle commença de se sentir agitée par une humble frayeur que ces douceurs excessives qu'elle goûtait dans la prière, et que ces familiarités surprenantes où Jésus-Christ daignait entrer avec elle, ne fussent des impostures du démon, qui la voulait détourner d'une plus utile et plus sérieuse application à demander à Dieu ses miséricordes. Elle fut violemment tourmentée de cette crainte, et pensa qu'elle ne trouverait de repos qu'après avoir consulté sur cela des gens habiles. Elle s'adressa d'abord à un gentilhomme de ses parents, nommé François de Salcède, qui faisait son séjour à Avila ; c'était un grand homme de bien, et qui, quoique engagé dans le mariage, menait une vie intérieure. Thérèse le pria de conférer sur ces incertitudes avec un fameux directeur de la ville, de Gaspar Dace, bon théologien, et célèbre par ses lumières et par sa sainteté. Ces deux personnes examinèrent mûrement toute cette affaire spirituelle, et après l'avoir bien approfondie, ils jugèrent que Thérèse était dans l'illusion, et voulurent un peu brusquement la faire renoncer à de légères imperfections qui ne paraissaient pas s'accorder avec ces dons sublimes dont elle était continuellement favorisée.

Il est vrai qu'elle avait renoncé sans réserve à tous ces entretiens frivoles qui avaient si longtemps amusé son cœur : mais elle n'était pas indifférente à la conversation des gens d'esprit, elle s'y prêtait encore quelquefois, et n'en fuyait pas les occasions. Cela peut ne pas s'appeler une faiblesse et un partage dans les âmes communes: mais dans celles que Dieu traite avec autant de distinction qu'il faisait Thérèse, il est difficile de l'appeler autrement. Voilà ce qui fondait les doutes de ces personnes et des autres qui la croyaient trompée. Car il y avait dans Avila de saintes âmes, beaucoup plus parfaites et plus détachées qu'elle n'était alors, à qui Dieu ne communiquait, point ces sortes de grâces extraordinaires.

Une des plus sensibles mortifications que Thérèse ait jamais souffertes, c'est que les faveurs particulières qu'elle recevait de Dieu, soient devenues publiques, et de n'avoir pu les retenir sous un éternel silence. Les uns s'en entretenaient pour la juger et la rassurer ensuite dans ses doutes, qui n'étaient pas mal fondés : car en ce même temps-là il était arrivé à quelques femmes de grandes illusions sur ces matières. Les autres en parlaient pour la blâmer. On disait qu'elle voulait passer pour sainte, et qu'elle inventait des pratiques nouvelles, quoiqu'elle n'accomplit pas encore sa règle, et qu'elle fût bien au-dessous de beaucoup de religieuses de la maison. Thérèse n'en voulait de mal à personne, et même justifiait ses accusateurs auprès de Dieu, lui représentant qu'ils n'avaient pas tort.

Cependant ses deux amis, qui l'avaient pressée un peu plus vivement, s'aperçurent que leurs décisions l'avaient effrayée, et lui conseillèrent avec prudence de s'adresser à quelqu'un des pères de la Compagnie de Jésus, très-expérimentés sur les voies intérieures, et nouvellement établis dans Avila.

Thérèse, à qui la grande réputation de ces pères avait déjà donné pour eux beaucoup de respect et de confiance, ne manqua pas de suivre ce conseil. Elle eut le bonheur de trouver un homme fort propre à ménager ses faiblesses et à guérir les plaies de son cœur. Aussi les lui découvrit-elle entièrement ; et elle lui fit une confession générale de toute sa vie. Ce père ayant appris que jusqu'alors elle n'avait point eu de directeur fixe et assuré, lui inspira sagement de renoncer à de petites choses qui, n'étant pas des fautes essentielles, la retardaient néanmoins beaucoup dans les voies de Dieu. De plus, il lui ordonna de méditer sur la vie et sur les mystères de Jésus-Christ, mais en même temps de résister à ces sentiments de joie qu'elle avait en priant, jusqu'à ce qu'il lui eût donné d'autres régles. Enfin il l'exhorta beaucoup à mortifier ses penchants plus qu'elle n'avait fait.

Ces manières douces l'encouragèrent ; elle prit les armes contre elle-même ; elle s'abandonna sans s'épargner à toutes les rigueurs de la pénitence, et joignit à cela plus de recueillement, plus de silence et de retraite. La prudence de ce père parut en ce qu'il ne soumit point d'abord Thérèse à des lois trop dures. Il laissa quelque chose à faire à son zèle ; il suivit l'œuvre de Dieu, il étudia le naturel et les habitudes de la personne qu'il conduisait, et peu à peu, sans prévenir les mouvements de la grâce, il la fit avancer davantage. Quoiqu'elle eût beaucoup de docilité pour ses conseils, elle dit pourtant qu'il lui imposait certaines pénitences qui n'étaient pas de son goût, mais qu'elle les faisait. Elle fut deux mois à résister à l'impression de Dieu, suivant que son confesseur lui avait ordonné ; mais plus elle combattait, plus Dieu la comblait de faveurs.

En ce temps-là, le père François de Borgia, provincial alors, et depuis général des Jésuites, vint à Avila. Le confesseur de Thérèse lui persuada de consulter sur ses doutes ce grand homme, plus illustre encore par son généreux renoncement au monde et par ses connaissances dans les choses divines, que par les titres et par l'éclat de sa naissance. Elle fit en sorte qu'il la vînt voir, et avec sa franchise naturelle lui découvrit le fond de son âme. Saint François de Borgia lui répondit sans hésiter que ce qu'elle éprouvait était véritablement l'opération de l'Esprit-Saint : il lui recommanda fort de ne plus résister à son attrait, de commencer son oraison par la considération

des souffrances de Jésus-Christ ; et que, si Dieu l'élevait à une contemplation plus sublime, elle ne s'opposât point à son mouvement. Elle fut très-satisfaite de cette réponse ; elle se prescrivit de plus grandes austérités qu'elle n'en avait fait encore, et les pratiqua toute sa vie avec beaucoup de constance et de courage. La faiblesse de son tempérament ni ses infirmités continuelles ne l'empêchaient point de porter toujours un rude cilice, et elle ne se guérissait des plaies de la pénitence qu'en s'en imposant de nouvelles.

Cependant son confesseur ayant été obligé de s'éloigner d'Avila, elle en fut fort affligée, dans la crainte de n'en pas trouver un autre qui lui fut si convenable. Quand il partit, son âme se trouva, dit-elle, comme dans un désert, éperdue, agitée d'alarmes, et sans savoir où chercher du secours. Une de ses parentes demanda la permission de la mener chez elle ; aussitôt elle y consentit, afin d'avoir le moyen d'aller à la maison des Jésuites pour tacher d'y trouver un confesseur qui pût remplacer le sien. Elle eut occasion chez sa parente de faire amitié avec une dame veuve, d'une qualité distinguée, qui menait une vie sainte, et même était fort en liaison avec ces pères, auprès de qui elle logeait.

Thérèse prit le confesseur de cette dame, et alla passer quelques jours chez elle pourvoir plus commodément le Jésuite qu'elle avait choisi. Il se nommait le père Balthazar Alvarez; c'était un religieux sage et très-propre à tenir la place de celui que Thérèse avait perdu. Il reconnut aussitôt que, malgré les grandes grâces qu'elle recevait, et toutes les austérités qu'elle pratiquait, elle était encore faible et peu affermie dans la vertu ; et remarqua que, par une certaine noblesse de sentiments elle ne pouvait s'empêcher de témoigner beaucoup d'amitié à ceux qui en avaient pour elle ; et comme il s'aperçut que cela n'était que trop capable de ralentir sa ferveur dans les choses divines, il lui dit que, pour contenter Dieu, il fallait lui sacrifier tout, et renoncer à toutes ces liaisons amusantes. Ce conseil lui parut sévère, et elle sentait beaucoup de violence à le suivre. La tendresse naturelle qui l'attachait aux personnes qu'elle voyait, la préoccupait de telle sorte, qu'elle ne croyait pas pouvoir honnêtement rompre ces engagements, et elle disait à son confesseur que, puisqu'il ne voyait point de mal dans cette sensibilité qu'elle avait pour ses amies, elle ne comprenait pas quelle raison il avait de l'en vouloir séparer, et de la faire passer pour inconstante et pour ingrate. Le père Alvarez lui dit de recourir à la prière, et de réciter pendant quelques jours l'hymne du Saint-Esprit, pour obtenir d'être éclairée. Elle lui obéit avec ferveur, et pendant cette prière pleurait amèrement ses attaches. Un jour, après avoir longtemps gémi selon sa coutume, Dieu tout-à-coup

s'empara de son esprit plus fortement qu'il n'avait fait encore, jusqu'à lui ôter même presque tout l'usage de ses sens ; et elle entendit au fond de son cœur comme une voix qui lui disait : Je veux désormais que vous n'ayez plus de commerce avec les hommes, mais avec les anges. Ce peu de paroles eut tant d'efficace, qu'elle se trouva déterminée sur l'heure à faire ce que bien des conseils et bien des efforts n'avaient pas eu le pouvoir de gagner sur elle ; et les résolutions qu'elle prit firent même beaucoup de bien aux personnes que leurs conversations lui avaient rendues si chères.

Après tous ces divorces, Thérèse ne tenait plus aux créatures, et l'Esprit-Saint, qui se plaisait dans cette à me parfaitement purifiée, ne cessait de la combler de ses faveurs : mais elle ne se trouva pas pour cela délivrée de ses peines.

Ces dons rares et sublimes dont Dieu la prévenait à tout moment, servaient à la critique et à la curiosité de bien des gens de vertu. On s'en entretenait dans les écoles et dans les conférences des théologiens, et quelques-uns même, par un zèle officieux, se mêlaient gratuitement et sans aveu de vouloir apporter remède à ce qu'ils appelaient des illusions.

En sorte que six personnes qui faisaient profession de spiritualité par état, après avoir conféré ensemble sur les dispositions de la Sainte, décidèrent qu'elle était trompée. Ils en parlèrent à son confesseur, et l'engagèrent dans leur opinion, du moins à faire semblant d'y être, pour pouvoir mieux, disaient-ils, éprouver la Sainte. Le père Alvarez, qui était fort humble, se fiait peu à ses lumières, et souvent en consultait d'autres sur les états de Thérèse, ce qui la mettait, et lui-même aussi quelquefois, dans de très-grands embarras. Il fut donc résolu qu'elle communierait plus rarement ; qu'elle vivrait moins retirée, et ne prolongerait plus ses oraisons au-delà du temps prescrit par la règle. Il n'en fallut pas davantage pour renouveler ses inquiétudes et ses frayeurs. Quand son confesseur lui eut annoncé cette décision, elle en fut pénétrée de douleur, et sans doute on la mettait dans une situation bien cruelle.

Thérèse avait fait un sacrifice à Dieu, non seulement de toutes les liaisons qui pouvaient partager son cœur, mais encore de toutes celles qui pouvaient faire dans son esprit la diversion la plus légère. Et dans le temps que Jésus-Christ, pour la récompenser de tant d'efforts, lui fait éprouver tout ce qu'il y a de plus vif dans les opérations de sa grâce, on l'oblige d'y renoncer, et on la réduit à tenir entre le ciel et la terre, sans objet et sans soutien, le cœur le plus sensible et le plus tendre qui fut jamais.

Ce qui la touchait pourtant plus que toutes choses, c'était de n'avoir pu soustraire à la connaissance des hommes ces mystères de miséricorde et d'amour qui s'étaient passés dans son âme, et de voir les faveurs divines les plus secrètes exposées à la censure publique, et soumises à la discussion de l'intelligence humaine.

Elle ne découvrit l'excès de sa tristesse à personne qu'au père Alvarez, qui l'aimait beaucoup, quoiqu'il eût pour elle des manières un peu sèches. Mais comment ne se fut-il pas impatienté quelquefois ? On lui reprochait à tout moment qu'il avait trop de crédulité de s'arrêter à regarder comme solide et véritable tout ce que Thérèse lui disait de ses dispositions. Il avait de plus à répondre à tout ce qu'on lui objectait pour détruire la bonne opinion qu'il avait d'elle : et d'ailleurs il la fallait consoler sur tous ces bruits qui l'affligeaient, et travailler sans cesse à la calmer sur toutes ses frayeurs.

Comme on ne pouvait lui défendre de gémir en secret, elle offrait à Dieu ses soupirs, et se plaignait tendrement à lui des calomnies qu'on faisait contre elle, et des persécutions qu'elle souffrait. Un jour qu'elle était fort occupée de son affliction, elle sortit de l'église, et se relira dans un oratoire sans avoir personne avec qui elle put soulager ses peines, incapable de lire ou prier, dans une désolation totale, le cœur plonge dans l'amertume et dans l'ennui, et l'esprit agité de frayeur que le démon ne la trompât, et prête à succomber sous le poids qui l'accablait, sans savoir que devenir. Elle demeura quatre ou cinq heures en cet état, sans recevoir de consolation ni de la terre ni du ciel, et abandonnée aux alarmes de mille autres peines qu'elle imaginait. En ce moment qu'elle était abîmée dans sa douleur, elle vit évanouir toutes ses peines avec ce-peu de paroles qu'elle entendit intérieurement : Ne craignez point, ma fille, c'est moi : je ne vous abandonnerai pas. O Seigneur, s'écrie-t-elle en cet endroit, qu'il paraît bien que vous êtes le véritable et le puissant ami ! vous pouvez tout ce que vous voulez, et vous ne cessez jamais d'aimer ceux qui vous aiment ! Que tous les êtres du monde vous louent, Seigneur. Oh ! qui pourrait dire combien vous êtes fidèle à vos amis ? Toutes les créatures peuvent nous manquer : mais, o puissant Maître des créatures, vous ne nous manquez jamais ! Après avoir un peu laissé souffrir ceux que vous aimez, que vous les en dédommagez délicieusement, Seigneur, et qui pourrait exprimer lu tendresse et les charmes de votre retour ! Oh ! qui pourrait être assez heureux pour n'avoir jamais porté d'autres chaînes que les vôtres ? O mon Dieu, que n'ai-je assez d'esprit ; que n'ai-je un langage nouveau pour faire connaître vos merveilles comme mon âme les connaît ! Tout me manque, Seigneur, mais pourvu que vous ne m'abandonniez pas, je ne vous

manquerai pas moi-même.

La joie fit couler des torrents de larmes, et elle ne pouvait admirer assez le soudain changement de son cœur, qui tout-à-coup se trouva dans une paix si profonde. Elle dit qu'à en juger par le déplorable état où elle était auparavant, elle aurait cru que, pour la disposer à la tranquillité, il lui aurait fallu plusieurs heures ; et que rien n'était comparable à la force de ce peu de paroles qui lui donnèrent en un instant tant de courage, tant d'assurance, tant de calme et tant de lumières, qu'elle se sentit prête à soutenir contre le monde entier, que c'était Dieu véritablement qui lui avait parlé. Que tous les savants, dit-elle, s'élèvent contre moi, que toutes les créatures me persécutent, que tous les démons se déchaînent pour me tourmenter ; je sais, Seigneur, que vous êtes le Dieu puissant et fidèle, et qu'après avoir fait tant de fois l'expérience de ce que l'on gagne à ne se fier qu'à vous seul, vous ne me manquerez en nulle occasion. Dorénavant, elle ne s'inquiéta plus des jugements des hommes ; on continua néanmoins d'interpréter désavantageusement tout ce qui lui arrivait. On alla même jusqu'à dire qu'elle était possédée, et elle fut trois ans à soutenir de la part des gens de bien mille sortes de railleries et de soupçons qui l'affligeaient à la vérité, mais qui ne la décourageaient point.

Les dons célestes augmentaient toujours, et se répandaient sur elle dans une évidence qui l'affranchissait de plus en plus de toutes ses incertitudes. Cependant Dieu la soumit encore à une épreuve bien rigoureuse. Un religieux qui la confessait lorsque le père Alvarez était absent, lui dit un jour, par je ne sais quelle inspiration, qu'elle était assurément abusée, et que, sous quelque idée que Dieu pût se manifester à elle dans la prière, aussitôt elle ne manquât pas de s'en moquer, et de s'armer même du signe de la croix. Le commandement était dur ; aussi lui parut-il qu'on lui enfonçait le poignard dans le sein, Peut-être tant de faux jugements que l'on fit sur son état doivent-ils s'attribuer à son peu de facilité de s'expliquer. Elle était la première à dire qu'elle ne pouvait se faire entendre quand elle parlait de ces effets purement surnaturels que Dieu opérait en elle, et cela n'était pas surprenant, puisqu'elle-même ne comprenait pas comment cela se faisait. En parlant à son confesseur, à qui elle envoyait l'histoire de sa vie : J'avoue en cela, lui dit-elle, mon ignorance et ma grossièreté, et cela fait bien voir que, quoiqu'il vous semble que j'ai l'esprit assez vif, je ne l'ai pourtant pas tel que vous pensez ; car j'ai éprouvé en plusieurs rencontres que mon intelligence, selon le proverbe, ne se nourrit que de ce qu'on lui présente tout apprêté.

Comme le père Alvarez fut quelques jours sans revenir, elle obéit à l'ordre qu'on lui avait donné, et le signe de croix lui paraissant une insulte sacrilège qu'elle faisait à Jésus-Christ, elle lui en demandait pardon quand elle le faisait. On vit par la suite combien le mérite de son obéissance était agréable à Dieu : car il ne cessa point de la remplir de ses dons les plus excellents, et lui promit qu'un jour la vérité se découvrirait, et que ceux qui jugeaient d'elle désavantageusement reviendraient de leur erreur.

Cette promesse l'enflamma d'un nouvel amour encore plus ardent, et souvent il lui semblait que son âme s'allait séparer de son corps. Le désir de voir Jésus-Christ la dévorait tellement, que dans ses transports elle se croyait prête à expirer. Elle aimait à répéter ces paroles du Prophète : Mon âme soupire après vous, o mon Dieu, avec autant d'ardeur qu'un cerf altéré cherche la source des eaux. A ces mots elle se sentait emportée hors d'elle-même ; et Dieu permettait quelquefois qu'elle ne pût se contenir devant le monde, afin que la vérité commençât à se découvrir. Toute l'éloquence humaine est impuissante pour exprimer la violence de ses mouvements, et l'on peut en juger par l'exemple que nous allons rapporter. Il est très-célèbre dans l'histoire de sa vie. Et comme il est des plus extraordinaires et des plus difficiles à représenter, nous ne changerons rien aux propres termes de la Sainte, qui le rapporte elle-même.

Dans l'excès, dit-elle, de ces désirs, il a plu quelquefois à Notre-Seigneur de me favoriser de la vue d'un ange assez petit de taille, mais d'une beauté admirable, et que ses yeux étincelants me firent prendre pour un séraphin. Il tenait à la main un large dard qui me paraissait être d'or, et porter à la pointe un peu de feu. Je sentais comme s'il me l'eût enfoncé dans le cœur à diverses reprises, et me perçant jusqu'au fond des entrailles, il me semblait qu'en le retirant il me les arrachait et les enlevait avec lui ; et il me laissait tout embrasée d'amour pour Dieu. Elle ajoute qu'en ces occasions, la douleur qu'elle ressentait était si violente, que n'ayant pas la force de crier, elle était contrainte de laisser échapper quelques soupirs faibles et languissants ; et que ces maux sont accompagnés d'une si excessive douceur, que l'âme n'a garde de désirer la cessation d'un mal si délicieux.

Voilà sans doute un langage qui n'est pas tout-à-fait intelligible au commun des hommes : mais l'ignorance de l'esprit humain ne détruit pas la réalité des opérations divines, et dans le récit de ces mystères, il y a toujours de quoi suffisamment exciter dans les cœurs humbles et dociles le désir de se mettre en état de les pénétrer. C'est, dit la Sainte, entre Dieu et l'âme un si doux commerce d'amour, que je supplie sa bonté d'en faire goûter les

délices à quiconque croirait que je ne dis pas la vérité : car, après que cela était passé, quand j'en faisais le récit, personne ne comprenait rien à ce que je disais.

On est surpris de l'entendre dire qu'après des faveurs de cette nature, elle retombait encore de temps en temps dans les mêmes incertitudes, et ne pouvait concevoir comment des sentiments si contraires pouvaient se rencontrer dans le même cœur. Lorsque les troubles revenaient, c'était pour elle un rude assaut : car toutes les grâces qu'elle avait reçues s'effaçaient alors de son idée, ou, comme si elles n'eussent été qu'un songe, il ne lui en restait qu'un léger souvenir qui ne servait qu'à la tourmenter; et ses lumières s'obscurcissaient de telle sorte, qu'elle se laissait aller aux doutes et aux défiances sur tout ce qui lui arrivait intérieurement. Mais Dieu ne la laissa plus que peu de moments dans de telles agitations.

Ce fut en ce temps-là qu'un jour, étant en oraison, elle se trouva, dit-elle, en un instant toute vivante dans l'enfer ; et aussitôt elle comprit que Dieu lui voulait faire voir le lieu que les démons lui avaient préparé. Un auteur des plus solides rapporte cette vision dans un de ses ouvrages, et nous pouvons bien la rapporter après lui. Il y a, dit-il, en ces occasions deux choses qu'on peut mettre en doute : 1° si la personne qui fait le récit est sincère ; 2° si ce n'est point une illusion de son imagination. Or, pour peu qu'on ait connaissance des ouvrages et du caractère de sainte Thérèse, on ne doutera jamais de sa sincérité ; et l'on aura de la peine à croire que des imaginations mettent les âmes dans un état aussi saint et aussi divin que celui où il parait que Dieu la mettait par ces visions, et l'on ne se persuadera nullement qu'il ait voulu joindre tant d'effets miraculeux à des illusions fantastiques, ni fonder sur des chimères tant de solides établissements et tant d'œuvres éclatantes. Voici les propres termes de la Sainte :

L'entrée de ce lieu, dit-elle, me parut comme une de ces petites rues longues et étroites qui sont fermées par un bout, ou comme un four fort bas, fort obscur et fort serré ; le terrain, ce me semble, était d'une eau bourbeuse et sale, d'une odeur empestée, et pleine d'un grand nombre de reptiles venimeux. Au bout, de cette petite rue était un creux fait dans le mur en forme de niche ou je me vis mettre fort à l'étroit ; tout ceci encore n'est que mal ébauché, et cet aspect, tout affreux qu'il parait, était un charme en comparaison du sentiment intérieur. Ce tourment était si terrible, que tout ce qu'on en saurait dire ne peut en représenter la moindre partie ; je sentis mon âme brûler dans un si horrible feu, qu'à peine pourrais-je le décrire tel qu'il était, puisque je ne saurais même le

concevoir, quoiqu'au rapport des médecins j'aie éprouvé les douleurs les plus insupportables qu'on puisse endurer en cette vie ; ajoutez à cela une certaine agonie de l'âme, un serrement de cœur, un accablement, un ennui, un désespoir si épouvantable, que j'entreprendrais en vain de l'exprimer. Ce n'est pas l'âme qu'on déchire par une violence étrangère, c'est elle-même qui se déchire, qui s'arrache et se met en pièces. Comment pourrais-je exprimer ce feu intérieur et cette espèce de rage spirituelle dont l'impression se faisait en moi, sans que je connusse par qui ? mais je me sentais toute consternée et toute hachée en mille pièces.

Elle ajoute que, si elle ne peut pas dire comment tout cela se passa, elle comprit bien néanmoins que c'était une grande grâce que le Seigneur lui avait faite, afin qu'elle vit de ses propres yeux d'où sa miséricorde la retirait. Elle dit que le récit de ses tourments n'est rien, et qu'il est impossible de les décrire, et que, bien qu'il y ait près de six ans que cela lui est arrivé, dés qu'elle s'en rappelle le souvenir, elle est saisie de frayeur, et prête à tomber en défaillance.

Depuis ce temps-là tout lui parut facile dès qu'elle le mesurait aux peines de l'enfer, dont les livres et les discours des hommes lui avaient donné des idées si faibles et si peu proportionnées à ce qu'elle avait éprouvé dans cette occasion. A quoi pensais-je, mon Dieu, s'écrie-t-elle, lorsque je me laissais enchanter aux fausses joies du monde ; et comment pouvais-je prendre du plaisir à des choses qui me conduisaient à ce lieu funeste et dans cette affreuse demeure pour toujours ?

La Providence divine lui avait envoyé fort à propos saint Pierre d'Alcantara pour la tirer entièrement de ses perplexités, et pour en effacer toutes les traces dans son esprit. Ce saint vint à Avila comme commissaire-général de son ordre et visiteur de cette province. La même dame qui avait fait connaître les pères Jésuites à Thérèse, voulut lui faire connaître ce grand homme ; et, sans en rien dire à notre Sainte, elle demanda au père provincial des Carmes la permission de le mener chez elle pendant huit jours, afin que l'homme de Dieu put lui parler et l'examiner plus commodément. Thérèse lui fit grande pitié lorsqu'elle lui raconta toutes les contradictions qu'elle avait souffertes de la part des gens de bien et des docteurs. Il lui dit que c'était une des plus grandes peines de cette vie ; et lorsqu'il eut étudié avec application les diverses dispositions de la Sainte, il les approuva si fort, qu'il déclara qu'après les vérités de la foi, rien ne lui paraissait plus certain que cette âme était conduite par l'esprit de Dieu. Il fit donc tout ce qu'il fallait pour la rassurer ; mais il ne laissa pas de lui

annoncer qu'elle n'était pas au bout de ses peines.

Thérèse fut ravie qu'un homme de cette importance et d'une si grande lumière eût ramené le calme et l'assurance dans son âme. Pressée du désir de se donner à Dieu plus qu'elle n'avait fait jusqu'alors, elle s'engagea par un vœu à faire en toutes choses ce qu'elle connaîtrait être le plus parfait et le plus agréable aux yeux du Seigneur. Il y eut dans ce vœu un grand excès d'amour et de courage ; toutes les vertus les plus héroïques de la religion, tous les exercices les plus nobles de la piété en sont les suites ; car c'était s'engager à donner toute son attention pour n'avoir que des idées pures et célestes, pour ne parler que du royaume de Dieu, et pour consacrer ses moindres actions à sa gloire. Elle observa fidèlement ce vœu pendant cinq années, mais ses confesseurs et ses supérieurs, jugeant qu'il pouvait avoir un grand nombre d'inconvénients, l'en relevèrent au bout de ce temps-là. Cette vue terrible de l'enfer lui revenant sans cesse dans l'esprit, elle forma en elle-même un autre plan de vie, et la résolution de se séparer entièrement du monde. Elle était sur cela dans une agitation continuelle, sans trouble néanmoins et sans inquiétude ; et ce qu'il y avait de douceur dans ces nouveaux désirs lui persuadait que de si justes sentiments avaient pour principe une inspiration divine.

Livre second

Thérèse se trouvait engagée dans une maison où, depuis ses derniers projets de retraite et de pénitence, il lui eût été difficile de satisfaire à toute l'étendue de son zèle ; et les mêmes choses qui s'opposaient à la parfaite régularité de ce monastère, auraient mis obstacle à ses desseins. Durant les jours de sa dissipation, elle ne s'était pas aperçue que cette demeure ne lui était pas convenable : mais sitôt qu'elle se fût proposé des pratiques et des maximes plus sévères, elle ne s'accommoda plus des libertés qu'on y tolérait.

La règle qu'on y observait alors était celle qui fut donnée aux ermites du Mont-Carmel, par Albert, patriarche de Jérusalem ; mais elle n'était plus dans sa première vigueur depuis qu'en l'année 1431, Eugène 4 l'avait adoucie, et cette mitigation ne contentait pas la ferveur de notre Sainte.

Comme les revenus ne suffisaient pas pour plus de quatre-vingts religieuses qu'elles étaient dans ce couvent, les unes s'adressaient à leurs parents, les autres à leurs amis pour en recevoir le supplément à leurs besoins. Ces relations au dehors attiraient beaucoup de visites séculières qu'on recevait d'abord par honnêteté, et ensuite avec plaisir ; de là peu d'exactitude dans les observances, peu d'uniformité, dans les sentiments. On se partialisait, on se divisait, et l'on conversait librement avec ses amis, sans respecter les lois du silence. Mais ce qui déplaisait à Thérèse, c'était le défaut de clôture.

Avant la défense du concile de Trente, on sortait avec l'agrément du provincial, non seulement pour des raisons graves, mais frivoles. Thérèse était celle que cette facilité dégoûtait le plus, parce qu'elle aimait mieux que les autres la solitude, et qu'elle en était souvent enlevée par des dames du premier rang, qui, charmées de son commerce et de son humeur, obtenaient des supérieurs la permission de l'emmener avec elles passer plusieurs jours.

Cependant, sans se découvrir à personne, elle roulait dans son esprit de grands desseins, depuis cette terrible vision de l'enfer, on elle avait connu les supplices qui lui étaient préparés si elle eût continué de vivre dans les mêmes relâchements. Elle était sans cesse occupée du désir d'entreprendre quelque chose qui pût marquer à Dieu sa reconnaissance, et méditait incessamment en elle-même sur les voies qu'elle pourrait prendre pour y réussir.

On avait mis une nièce de la Sainte entre les mains de ces religieuses pour former ses mœurs : mais les soins qu'on prit de son éducation

n'empêchaient pas qu'elle n'eût beaucoup de penchant pour les vanités mondaines, et qu'elle n'employât presque tout son temps à la parure et à l'ajustement. Un soir qu'elle s'entretenait avec sa tante et avec une jeune religieuse de leurs amies, Thérèse, sans faire semblant de songer à rien, commença tout-à-coup à dire gaiement, comme à son ordinaire, que la vie qu'on menait dans cette maison n'était plus de son goût ; que le nombre des religieuses était trop grand, et que cela lui déplaisait. Eh bien ! dit aussitôt sa nièce, retirons-nous en toutes trois, et commençons un genre de vie plus austère, et conforme à celui des anachorètes. Cela ne fut pas dit en vain ; elles passèrent toute la nuit à raisonner sur ce projet ; et, après n'en avoir fait que rire d'abord, elles vinrent peu à peu à s'en entretenir sérieusement, et à penser aux moyens de l'exécuter. La nièce, qui était fort vive, offrit tout d'un coup à sa tante mille ducats. Thérèse lui sut bon gré de cette offre, mais fut encore plus ravie de voir qu'au milieu de ses vains amusements, elle montrai tant de zèle pour une œuvre qui semblait la devoir si peu intéresser. Il parut bien dans la suite que Dieu la touchait dès lors, puisqu'après que la réforme fut établie, elle se fit Carmélite, et vécut si saintement, qu'étant prieure à Valladolid, le roi et la reine d'Espagne vinrent la visiter au lit de la mort, et lui demandèrent part à ses prières.

Le lendemain de cet entretien, la Sainte fut visitée par une dame de ses amies, fille du gouverneur de la ville de Tore. Elles s'aimaient toutes les deux tendrement, et Thérèse connaissait cette veuve très-propre à contribuer à son dessein. Comme elle voulut découvrir ses sentiments : Voilà, lui dit-elle, en lui montrant sa nièce et la religieuse, qui étaient présentes, deux jeunes personnes qui parlaient hier de l'envie qu'elles auraient de fonder un monastère, et elles m'ont fait passer la nuit à raisonner sur ce projet si bien concerté : car elles ne veulent pas moins que réformer l'ordre du Mont-Carmel. La dame, loin de railler de cette nouvelle, la goûta fort ; et elle insista beaucoup sur cette fondation. Elle leur marqua les moyens d'en assigner les revenus, et il fut résolu qu'avant que de prendre aucune mesure, ou recommanderait à Dieu cette affaire, et que l'on ferait de fréquentes oraisons pour connaître sur cela sa volonté. Elles s'y engagèrent toutes quatre de bon cœur, et un jour, la Sainte, après avoir communié, fut intérieurement éclairée d'une manière à ne plus douter que Jésus-Christ ne voulût qu'elle travaillât à cette entreprise. Elle fut excitée à ne rien épargner pour le succès de cet établissement, et à le mettre sous l'invocation de saint Joseph ; et il lui parut que Dieu lui promettait que lui-même serait au milieu des vierges qui demeureraient en ce lieu-là. Mais elle fut de plus persuadée qu'il fallait rapporter à son confesseur cette

inspiration Elle sentit aussitôt son courage s'animer pour tout entreprendre, quoiqu'elle prévit toutes les contradictions qui s'élèveraient contre elle ; et ce n'était pas sans frayeur qu'elle pensait que la paix dont elle jouissait lui allait être enlevée, et qu'elle serait bientôt exposée à toutes les agitations des affaires.

Les obstacles ne la rebutaient nullement, mais elle n'était pas moins ingénieuse à se les représenter dans tout ce qu'ils avaient de plus difficile, et ce fut toujours la manière dont Dieu la conduisit, soit pour la convaincre de ses faiblesses, ou pour donner plus d'éclat à ses victoires.

La maison qu'il fallait quitter était dans la plus belle situation du monde ; elle y avait, dit-elle, une cellule très-propre et tout-à-fait à son gré ; de bonnes amies, avec qui elle avait été élevée dès sa jeunesse ; l'estime de toutes les religieuses qui s'empressaient pour avoir part à la sienne, et mille commodités de toutes les façons. C'est pourquoi, comme elle reçut pour cette entreprise des inspirations réitérées, elle se sentit combattue lorsqu'elle vint à considérer qu'il n'était plus question de s'arrêter à de simples désirs, mais que le temps de mettre la main à l'œuvre était arrivé ; qu'il fallait enfin éclore ce grand dessein, et produire au dehors ce qui n'avait été jusque-là qu'un entretien de pieuses pensées ; et qu'il ne s'agissait pas de suivre le mouvement d'une inspiration douteuse, ou de se laisser conduire à quelques lumières incertaines, mais d'obéir à un commandement exprès que Dieu lui avait fait plus d'une fois.

Elle alla donc faire le récit de tout au père Alvarez. Comme il était fort prudent, il ne voulut pas rejeter sa proposition avec aigreur, quoiqu'il crût que la chose ne pourrait jamais réussir : mais il l'avertit d'en parler à son provincial, le père Salazar, homme sage et très-éclairé. Thérèse conféra sur la réponse de son confesseur, avec la dame son amie, qui s'intéressait à l'œuvre, et avec sa nièce ; et il fut résolu que madame Guyomar (c'était le nom de cette dame), se chargerait de parler au père provincial. C'est une chose assez surprenante, dit Palafox, de voir trois femmes enfermées dans une chambre du monastère de l'Incarnation d'Avila, dont l'une est une pauvre religieuse, l'autre une jeune fille pensionnaire dans ce couvent, l'autre une veuve de qualité de la ville de Tore, qui toutes trois consultent ensemble à loisir sur les moyens de réformer un ordre comme celui du Mont-Carmel, composé de tant de gens illustres, et que tout ce dessein soit fondé sur mille ducats, offerts par la nièce de Thérèse et sur le crédit d'une veuve de ses amies.

Cependant on alla trouver le père provincial des Carmes. Ce religieux, dont

la piété était fort solide, approuva leur dessein ; il les assista même de ses conseils et de ses soins, et leur promit de recevoir le nouveau monastère au nombre de ceux qui étaient sous sa conduite.

Avant que le provincial se fût déclaré si favorablement, Thérèse avait écrit à SaintPierre d'Alcantara, qui la confirma fortement dans sa résolution, et en avertit l'évêque d'Avila. Elle en écrivit aussi au père Louis Bertrand, de l'ordre de Saint-Dominique, qui demeurait alors à Valence, et il l'engagea fort à cette entreprise.

De si beaux commencements effrayèrent le démon, et il répandit partout l'esprit de discorde. On sut bientôt dans la ville ce nouveau dessein, et dès que la chose fut publique, on n'entendit de toutes parts que des railleries sur l'extravagance de l'entreprise, et des médisances contre celles qui l'avaient formée. Cela même fut si loin, que madame Guyomar étant allée le matin du jour de Noël trouver son confesseur, il la renvoya comme indigne de recevoir l'absolution, et comme étant la cause d'un si grand scandale.

Thérèse comprit que, pour apaiser ces murmures, il fallait recourir à l'autorité de quelque personnage de grande considération. Ainsi, de crainte que les pères de la Compagnie de Jésus, nouvellement établis dans Avila, peu connus et peu à leur aise encore, ne fussent molestés, s'ils paraissaient donner leur protection à ce nouveau projet de réforme, elle alla avec madame Guyomar trouver le père Yvagnez, homme illustre par sa doctrine et par sa vertu, l'esprit le plus éclairé qu'il y eût en ce lieu, et peut-être dans tout son ordre, ordre de Saint-Dominique, et dont la réputation devait être d'un très-grand poids sur ceux qui s'opposaient à l'entreprise. On ne lui parla point des inspirations particulières qui avaient fait sur cela connaître les volontés divines; car elles voulaient être déterminées par les lumières ordinaires des théologiens.

Ce religieux était déjà prévenu par quelques personnes qui s'étaient bien attendues qu'on le consulterait, et un des plus considérables officiers de la ville l'avait averti de ne pas donner son approbation à ce dessein. Le père Yvagnez était lui-même persuadé que l'exécution en était impossible : mais, pour ne point d'abord contrister ces dames, il se chargea d'examiner cette affaire, et leur demanda huit jours pour y penser plus à loisir, très-résolu néanmoins de les en détourner ensuite. Outre le peu de vraisemblance que ce père voyait au succès de l'entreprise, il considérait encore combien Thérèse avait d'obstacles à combattre : les plaintes du monastère de l'Incarnation, les contradictions des pères Carmes, la résistance de la noblesse, l'opposition des magistrats et les murmures des

peuples. Cependant, dès qu'il eut fait un peu de réflexion sur la chose, elle lui parut une inspiration divine, et quand Thérèse vint le retrouver avec son amie, il leur dit qu'elles devaient suivre ce dessein, et que si quelqu'un s'y opposait, on n'avait qu'à le lui envoyer.

Cette réponse encouragea ces dames. On fit le prix d'une maison pour l'acheter, et l'on en devait signer le contrat le lendemain ; mais les oppositions de la ville et du couvent de l'Incarnation firent un si grand éclat, que le père provincial, effrayé de tant d'ennemis, sous prétexte que les revenus seraient trop modiques et trop peu assurés, refusa la permission qu'il s'était engagé de donner, et retira sa parole.

Quoique Thérèse, pour en venir si avant, eût essuyé bien des combats et bien des peines, dès qu'elle eut appris par madame Guyomar le refus du provincial, elle se tint en repos sans plus se donner aucun mouvement pour cette négociation, ce qui fut une belle preuve de son obéissance.

Alors tout le monde commença à parler d'elle avec moins d'estime ; on la regarda comme une femme sans jugement. Toutes les religieuses de l'Incarnation s'irritèrent contre elle, comme si leur réputation eût été attaquée par cette nouvelle entreprise, et il y en eut qui allèrent jusqu'à dire qu'elle devrait être enfermée dans une prison. On lui venait dire en tremblant que les temps étaient fâcheux, et que l'on pourrait bien lui susciter quelque méchante affaire, et donner avis aux inquisiteurs de sa conduite.

Elle souffrit tout avec patience, croyant avoir obéi à Dieu, et cette pensée suffisait pour la calmer, et même pour la réjouir. Ainsi, quoiqu'elle se désistât de toutes poursuites, elle ne perdit néanmoins jamais la confiance que la promesse de Jésus-Christ s'accomplirait.

Toutes ses plaintes se réduisirent à dire à Dieu dans sa prière :

Pourquoi, Seigneur, me commandez vous des choses qui paraissent impossibles ? Encore, toute femme que je suis, si j'avais la liberté ! mais enchaînée de tous côtés, sans argent, et sans savoir où en prendre, ni pour les expéditions, ni pour autre chose, que puis-je faire, Seigneur?

Le père Alvarez n'avait pas paru d'abord d'un sentiment contraire à Thérèse ; mais dès qu'il sut le refus du provincial, il se déclara contre ce qu'elle voulait entreprendre, et lui écrivit qu'elle devait être maintenant persuadée par le mauvais succès, que tout son projet n'était qu'une rêverie, et que cela devait l'instruire pour l'avenir à ne plus penser à de telles

entreprises, et à ne plus parler jamais de celle-là, dont toute la ville avait été scandalisée. Cette lettre la toucha vivement ; elle commença à craindre d'avoir été une occasion de péché à quelqu'un, à douter des inspirations qu'elle avait eues, et à hésiter même sur la vérité de toutes les révélations de sa vie passée. Dieu la consola dans ses inquiétudes ; il la combla de faveurs nouvelles, mais lui ordonna de se soumettre à son confesseur pendant quelque temps.

Cependant le père Yvagnez et madame de Guyomar, qui, sur cette affaire, n'étaient soumis à l'obéissance de personne, poursuivaient conjointement et sans relâche le projet de la fondation ; tandis que Thérèse, pour se tenir soumise à ses supérieurs, se tenait tranquille dans son couvent, où Jésus-Christ la fortifiait, et répandait sur elle toutes les douceurs de sa grâce.

Ces négociations demeurèrent suspendues pendant six mois. Au bout de ce temps, il vint au collège des Jésuites un nouveau recteur, plus favorable au dessein de Thérèse que le précédent, qui avait engagé le père Alvarez à s'y opposer. Celui-ci s'appelait le père Gaspar Salazar, dont la Sainte parle en plusieurs occasions comme d'un homme d'un très-grand mérite, et avec qui elle fut dans une étroite liaison. Il goûta d'abord l'avis du père Alvarez ; mais il en changea bien vite, quand il eut examiné mieux la chose ; et non-seulement il fut un des plus empressés pour le succès de cette entreprise, mais il fit revenir le père Alvarez à son sentiment. En sorte que trois ordres de l'Église contribuèrent à la réforme des Carmes : celui de Saint-François, par le père Pierre d'Alcantara ; celui de Saint-Dominique, par le père Yvagnez, et celui des Jésuites par le père Salazar, recteur d'Avila.

Dès que Thérèse vit son confesseur dans son sentiment, elle amassa le plus d'argent qu'elle put ; et, pour ne pas faire éclater imprudemment sa négociation, elle écrivit à sa sœur d'envoyer son mari à Avila pour y faire le marché de la maison, comme si ce devait être pour lui. Son beau-frère lui rendit volontiers ce service. Il vint d'Albe, où il faisait sa demeure avec sa famille, et l'édifice fut commencé le dixième d'août 1561. Thérèse engagea sa sœur à venir peu de temps après ;mais, de crainte qu'on ne se défiât de quelque chose, elle recommanda à cette dame de laisser entendre aux habitants qu'elle venait fixer son séjour à Avila, et que cette maison s'ajustait pour elle. De cette sorte elle eut inspection sur l'ouvrage, et le visitait souvent, pour animer les ouvriers à l'expédition.

Nous ne tairons point ici un miracle attesté dans les informations juridiques ordonnées par le Pape pour la canonisation de la Sainte. Ce fut au sujet du fils unique de sa sœur. Cet enfant n'avait que cinq ans, et un jour que son

père revenait à la maison, il le trouva étendu sans mouvement et déjà froid, sous les débris d'un pan de muraille qui était tombé, et qui l'avait écrasé pendant qu'il jouait. Le père le relève, il l'embrasse, il l'appelle ; mais l'enfant n'avait plus ni signe de vie ni sentiment. Aussitôt ce père affligé, ne sachant pas trop ce qu'il faisait, apporta son fils à sainte Thérèse, au monastère de l'Incarnation. Cependant la mère, qui entendit les clameurs des domestiques. se contraignit quelque temps par honnêteté pour une dame de condition qui lui rendait alors visite : mais ne pouvant plus se contenir, parce qu'elle se doutait de ce malheur, elle n'en fut pas plus tôt éclaircie, qu'elle s'abandonna aux cris les plus douloureux, et dans le transport de son désespoir elle accourut auprès de sa sœur. L'enfant était entre les bras de Thérèse, qui, voyant la mère dans une si violente agitation, l'exhorta fort à s'apaiser. Plusieurs personnes étaient présentes, et dans un profond silence attendaient les suites de cet événement. Thérèse, ayant baissé son voile, approcha son visage de l'enfant, et demeura quelque temps en cet état. Elle poussa intérieurement vers Dieu des gémissements et les plus ardents soupirs, afin qu'il daignât épargner une si grande affliction à ceux dont il voulait bien se servir pour établissement de son nouveau monastère. Aussitôt l'enfant, comme revenu d'un profond sommeil, porta ses petites mains au visage de la Sainte qu'il embrassa tendrement. Et alors Thérèse, comme, si l'enfant se fut réveillé naturellement selon sa coutume, dit à la mère avec des paroles accompagnées de sa politesse et de sa prudence ordinaires : Eh ! grand Dieu, ma sœur, à quel excès de trouble vous abandonnez-vous ? tenez, voilà votre enfant réveillé, embrassez-le tout à votre aise.

Comme on remarqua dans la suite que Thérèse n'aimait pas qu'on lui parlât de cette aventure, on ménagea sur cela sa modestie ; mais l'on ne put empêcher Gonzales (c'était le nom de l'enfant), que l'on en avait instruit, de dire quelquefois à sa tante, quand il fut plus âgé, qu'elle était obligée de lui faire faire son salut en sûreté, puisque sans elle il serait déjà dans le ciel. Il expérimenta durant sa vie la fidélité de sa tante à prier pour sa sanctification ; car il mourut trois ans après elle, en sa vingt-huitième année, et fit paraître à sa mort de grands témoignages de sa vertu.

Thérèse ne laissait pas d'être incertaine à qui elle obéirait, ou à son provincial, ou à l'évêque ; mais Dieu lui inspira de suivre plutôt ce que lui prescrirait son prélat Alvare de Mendoce, qui entrait sérieusement et ardemment dans cette affaire, et qui envoya au Pape pour obtenir qu'on lui en laissât l'administration. Ainsi elle se calma sur ce point, et crut que, dans les commencements, il fallait ne se déclarer à personne de suspect ; car,

quoiqu'on n'aperçut plus de mouvements an dehors pour cette entreprise, on ne l'avait pas oubliée, et l'on en blâmait toujours Thérèse dans l'occasion. Un jour qu'elle était à un sermon avec sa sœur, le religieux qui prêchait parla contre les révélations fausses et leurs mauvaises suites. Il attaqua Thérèse ouvertement, et la reprit avec aigreur en public, comme si elle eût commis le plus grand péché du monde d'avoir ce dessein : mais tout cela ne l'inquiétait guère.

Tandis que l'œuvre s'avançait sourdement, et se poursuivait avec ferveur, une muraille bâtie sur d'excellents fondements, et soutenue par des arcs-boutants solides, fut renversée durant une nuit ; et comme on ne put jamais connaître la cause de cet accident, on ne l'attribua qu'au démon, qui ne pouvait souffrir les progrès de cette entreprise. Le beau-frère de la Sainte, qui présidait au travail des ouvriers, les reprit de leur mauvaise construction, et se préparait à les contraindre de refaire le mur à leurs frais, mais la Sainte l'avertit de ne les y pas obliger, et lui dit que ce malheur était l'effet de la colère et de la malice du démon.

Cette chute de muraille découragea beaucoup madame de Guyomar ; elle vint trouver la Sainte, et lui dit que peut-être Dieu n'approuvait pas leur entreprise, puisqu'une muraille si forte et si bien bâtie s'était renversée contre toute apparence. Thérèse, sans s'émouvoir, lui répondit d'un air agréable, mais sérieux : Si la muraille est renversée, il faut la relever. Aussitôt la dame fut calmée, et elle envoya un courrier à sa mère pour lui demander l'argent qu'il fallait pour le rétablissement de ce mur.

Rien ne faisait perdre courage à Thérèse ; elle craignait seulement que le père provincial, par quelque voie indirecte, n'eût connaissance de ce qu'on négociait, et ne lui défendit d'aller plus loin : mais Dieu même apporta remède à cette crainte.

Un des premiers seigneurs de la Castille (Avias Parlo) mourut à Tolède. Sa femme, qui était sœur du duc de Médina-Céli, en fut si vivement affligée, que rien n'était capable de la consoler. Elle entendit parler de Thérèse comme d'une personne éminente en vertu, que les grâces de son humeur rendaient aimable à tout le monde, et qui, selon ce qu'on en disait, devait être très-capable de contribuer au soulagement de ses peines. L'envie qu'elle eut de la voir la fit écrire au provincial des Carmes, pour le prier de donner à la Sainte la permission de venir passer quelques jours avec elle. Ce père, ravi d'avoir occasion d'obliger une dame de cette importance, écrivit du lieu où il était à Thérèse qu'elle allât trouver cette dame au plus tôt. Elle reçut la lettre la veille de Noël, et tous ceux à qui elle la montra, et

qui savaient le secret de ses affaires, lui dirent quelle les allait entièrement ruiner si elle partait, et que sa présence était absolument nécessaire à Avila. Thérèse, qui crut voir la volonté de Dieu dans l'ordre de ses supérieurs, ne s'arrêta point à ces raisonnements ; outre que Jésus-Christ l'avait intérieurement avertie de partir avec confiance, et l'avait instruite que son absence était nécessaire au succès de son entreprise, jusqu'à ce que les nouvelles de Rome fussent arrivées. Ainsi l'après-diner du lendemain, propre jour de la fête, elle partit avec son beau-frère, qui l'accompagna sur la route, pour lui rendre les services dont elle pouvait avoir besoin dans une saison si rigoureuse.

Les gens qui n'entraient point dans les mystères de la négociation, la voyant entreprendre un voyage de plus de vingt lieues, crurent qu'elle ne pensait plus à son œuvre, et l'on recommença de nouveau à faire des railleries de sa conduite. Cependant elle arriva heureusement à Tolède, où elle reçut bien des caresses de cette dame, qui ne fut pas longtemps à s'apercevoir combien la compagnie de la Sainte lui était utile. Sa naissance et le commerce du grand monde lui avaient donné des manières nobles et polies qu'elle mettait à tout moment en usage pour prévenir Thérèse par mille témoignages d'une tendre amitié. La Sainte en était confuse, et s'en trouvait embarrassée. Cependant sa conversation et ses exemples firent beaucoup de bien dans cette maison. Les personnes qui venaient souvent y rendre visite étaient, dit la Sainte, d'un si haut rang, que j'aurais dû tenir à honneur de les servir : je vivais néanmoins, et je parlais avec elles aussi librement que s'il n'y eût point eu de différence entre elles et moi.

Thérèse était bien éloignée de flatter cette dame par des discours qui pussent la nourrir dans une fausse idée de son élévation.

Quelquefois, dit-elle, je t'entretenais des réflexions que je faisais sur les avantages de mon état au-dessus du sien. Je considérais qu'elle était femme comme moi, sujette, au milieu de sa grandeur, aux mêmes faiblesses et aux mêmes passions ; et je concluais de là, devant elle, combien peu l'on doit être touché de ces grands titres du siècle, puisque, plus l'on est élevé, plus on a d'inquiétudes et de peines. La seule application à soutenir la dignité de son état ne laisse pas vivre un moment en repos. On mange hors de temps et de règle, parce qu'il faut que tout aille conformément à la qualité, et non selon le tempérament et les besoins ; il faut souvent se régler plutôt par sa condition que par son goût : cela me fit concevoir une si grande aversion de cet état de grandeur, que je disais en moi-même : Dieu me garde de tous ces malheureux assujétissements !

Tout ce qu'il y avait de personnes an service de cette dame, depuis les premiers officiers jusqu'aux domestiques les plus subalternes, profitèrent du séjour que Thérèse fit à Tolède ; elle leur inspira le goût de la piété, régla les heures de leur loisir, et leur donna des occupations sanctifiantes; mais elle dit qu'elle se trouva beaucoup fatiguée d'avoir à tout moment à les accorder dans les rencontres où la jalousie et l'intérêt mettaient entre eux de la division.

Dieu continuait de répandre sur elle ses faveurs, comme il avait fait dans son monastère ; et pour satisfaire à la reconnaissance qu'elle en avait, elle ne manquait aucune occasion de porter les âmes à la vertu.

Un jour elle fut à la messe aux Dominicains, où elle apprit qu'un religieux de cet ordre, qu'elle connaissait, était alors dans la ville ; elle demanda à le voir, parce qu'elle avait remarqué autrefois en lui bien des dispositions à s'avancer dans les voies de la contemplation ; mais elle s'aperçut, par leur entretien,qu'il y avait fait de très-grands progrès. Comme elle avait pour lui beaucoup d'estime, elle fut si touchée de l'accroissement de ses lumières, que, pressée du désir qu'il en reçût encore davantage. elle pria Jésus-Christ de l'éclairer toujours de plus en plus. Vous ne devez point, dit elle,

Seigneur, me refuser cette grâce ; car cette personne est toute propre à être de nos amis. O bonté! ajoute-t-elle aussitôt, ô condescendance infinie de mon Dieu, qui ne prend pas garde aux paroles, mais qui considère seulement le zèle et l'affection d'où elles partent, et qui souffre qu'une misérable créature telle que moi s'exprime si hardiment devant une si haute majesté. En ces occasions c'est l'amour qui parle, et non pas moi.

Une personne très-dévote et très-attachée aux religieux du Mont-Carmel, qui s'en allait à Rome pour demander la permission de fonder un monastère de Carmélites réformées, ayant appris que Thérèse était à Tolède, se détourna beaucoup de sa route pour la venir voir. La Sainte, qui n'était pas encore bien instruite des anciennes constitutions de son ordre, ne savait pas, avant que d'avoir entretenu cette personne, que la règle ordonnait, avant la mitigation, que les maisons n'eussent pas de revenu. Cette ouverture lui fit plaisir, et la détrompa de l'erreur où elle avait été de croire que les rentes bien fondées empêchaient les inquiétudes ; au lieu, dit-elle, de considérer les grands soins et les embarras que la propriété des possessions entraîne avec elle. Elle en écrivit à ses amis d'Avila, qui s'opposèrent fort à sa résolution : mais elle fut confirmée dans son sentiment par le conseil de saint Pierre d'Alcantara, qui l'exhorta fort à ne pas faire autrement, et lui exposa avec éloquence tous les avantages de la pauvreté. D'ailleurs elle eut

sur cela des inspirations si fortes, et qui la convainquirent si clairement que c'était la volonté de Dieu, qu'elle ne s'arrêta plus aux raisonnements qu'on lui faisait pour l'en détourner.

Depuis longtemps Thérèse, pour obéir à un de ses confesseurs, avait commencé d'écrire toutes les particularités de sa vie, mais n'avait pas continué. Comme, durant son séjour à Tolède, elle se trouva un peu plus libre, elle acheva, pour satisfaire au père Yvagnez, qui la pressait fort de lui découvrir tout ce qui lui était arrivé depuis son enfance. Ce célèbre dominicain lui avait rendu de si grands services sur les perplexités de son âme, et pour l'affaire du nouvel établissement, qu'elle ne put jamais le refuser.

Si, lorsque la Sainte composa cet écrit, elle eût été moins gênée par divers assujétissements, il y aurait dans son histoire plus de précision et d'exactitude : mais c'est à son peu de loisir, aux détails étrangers qu'on exigeait d'elle, à la prompte expédition qu'on lui demandait, à l'impossibilité de la révision, qu'il faut attribuer les digressions et les redites, qui rendent quelquefois l'ouvrage un peu languissant. Tout y plaît d'ailleurs ; l'éloquente naïveté des narrations, la peinture des caractères, l'expression des sentiments, les traits brillants d'un génie heureux, enfin l'élévation et la vivacité du style, surtout dans une langue tout-à-fait propre aux métaphores, et susceptible de tout l'ornement des figures. Voici la lettre qu'elle écrivit au père Yvagnez en lui envoyant sa relation :

Le Saint-Esprit soit toujours avec vous, mon révérend père, ainsi soit-il.

Je ne ferais point trop mal de vous exagérer le mérite de mon obéissance pour vous obliger de me recommander à Dieu avec plus de zèle : car quelle peine n'ai-je point eue à me voir dépeinte sur ce papier, et à me retracer l'idée de toutes mes misères ! Je puis dire néanmoins avec vérité que j'ai plus souffert encore à déclarer les grâces du Seigneur que mes péchés. Je me suis fort étendue, suivant vos ordres, à condition que vous déchirerez ce qui ne vous paraîtra pas bien, comme vous me l'avez promis. Je n'avais point achevé de relire cet écrit quand vous l'avez envoyé chercher ; peut-être y trouverez-vous bien des choses mal expliquées ; d'autres qui seront répétées. J'ai eu si peu de temps, que je ne pouvais revoir ce que j'avais fait. Je vous prie, avant que de l'envoyer au père maître d'Avila, de le corriger et de le faire transcrire, de crainte que quelqu'un ne reconnaisse mon écriture. Je serai fort aise qu'il le voie, et en le commençant j'ai eu intention qu'il en jugeât. S'il me croit dans le bon chemin, j'en serai extrêmement consolée. Voilà tout ce que je puis faire et tout ce qui dépend

de moi. Usez-en, mon révérend père, en toutes choses comme il vous plaira ; et souvenez-vous que vous voilà engagé à ne pas abandonner une personne qui remet son âme entre vos mains. Je recommanderai la vôtre au Seigneur tant que je vivrai. Vous ne me sauriez faire un plus grand plaisir que de vous hâter d'avancer de plus en plus dans son service. Vous avez déjà bien commencé, mais vous verrez dans cette relation combien il est avantageux de se donner tout entier à celui qui se donne à nous sans réserve ; qu'il soit à jamais béni. J'espère de sa bonté que vous et moi nous verrons un jour les grandes miséricordes qu'il nous a faites ; et que nous le louerons éternellement dans le séjour de la gloire. Ainsi soit-il.

La Sainte retoucha cet ouvrage dans la suite, et l'arrangea avec un peu plus de méthode, et tel que nous l'avons aujourd'hui, par ordre du père Garcie de Tolède, qui était devenu son confesseur.

Après que Thérèse eut été plus de six mois chez cette dame, l'ordre de son provincial fut changé en une permission de revenir à Avila, ou de demeurer encore à Tolède. Comme on travaillait à l'élection d'une prieure au monastère de l'Incarnation, elle appréhendait qu'on ne jetât les yeux sur elle, et ce n'était pas sans fondement, car tous les suffrages se réunissaient pour lui donner cette charge, tant par l'amitié qu'on lui portait, et la connaissance qu'on avait de ses talents, que par l'envie de la fixer à cette place, et de lui ôter les idées de son dessein.

Ces conjonctures l'embarrassèrent, et elle voulait différer son retour sous prétexte des grandes chaleurs qui rendaient le voyage plus pénible : mais Dieu lui fit connaître dans l'oraison que rien ne devait la retarder ; qu'elle était nécessaire à Avila ; qu'à la vérité elle devait se préparer à une croix bien pesante ; mais qu'elle prît courage, et qu'il ne l'abandonnerait pas.

La voix de Dieu se faisait souvent entendre à Thérèse d'une manière si claire qu'elle ne pouvait s'y méprendre, et si nous ignorons les ressorts de cette opération divine, nous comprenons du moins que, dans une âme pure et bien dégagée des objets sensibles, la vérité se manifeste avec plus de certitude que tout ce que l'on peut connaître par l'entremise des sens. La Sainte alla trouver son confesseur, qui était un jésuite de Tolède ; elle lui dit son inspiration, et qu'elle craignait que cette pesante croix ne fût la supériorité de son monastère. Ce père, qui ne savait comment calmer son inquiétude, lui conseilla de partir sans délai, malgré les chaleurs excessives ; car c'était au milieu de l'été.

Quand la dame chez qui Thérèse demeurait vit qu'elle était résolue à partir,

la douleur qu'elle en eut fut si violente, que ce fut pour la Sainte une autre espèce de tourment d'avoir à soutenir son affliction, et à se vaincre elle-même sur les attendrissements que sa reconnaissance ordinaire lui causait. Elle dit que lorsqu'elle fait réflexion à l'attachement que cette dame avait pour elle, la permission qu'elle en obtint pour s'en aller lui parut un miracle.

Après qu'elle eut surmonté toutes les peines que lui causait ce départ, elle se mit en route pour Avila. J'avançais, dit-elle, mon chemin gaiement, fort résolue à tout ce que Dieu voudrait m'envoyer. Elle arriva très-promptement ; si elle eût différé un peu davantage, ou se fût arrêtée quelque part, elle eût tout-à-fait perdu l'occasion de faire son établissement. Ce n'était donc pas pour la supériorité de l'ancien monastère, mais pour la fondation du nouveau, qu'il fallait tant se hâter : car les lettres du Pape qui donnaient à l'évêque l'administration de cette affaire, arrivèrent à Avila le même jour que la Sainte. Saint Pierre d'Alcantara y était alors ; et par le poids de son autorité, et surtout par la déférence que l'évêque avait pour lui, il donna un grand mouvement à cette entreprise ; car ce prélat avait peine à consentir que ce nouveau monastère s'établit sans rente : mais saint Pierre d'Alcantara l'y détermina si bien, qu'il s'y porta dans la suite avec ardeur.

Ce merveilleux saint ne survécut guère à l'achèvement de cette œuvre, et au bout de quelques jours il alla recevoir dans le ciel la récompense de ses austérités et de ses vertus. Il semble qu'il n'avait été retenu sur la terre que jusqu'au retour de Thérèse. Elle eut une connaissance particulière de son éminente sainteté, et les impressions qu'elle fit sur elle l'ont obligée d'en rapporter quelques circonstances dans l'histoire de sa propre vie. Elle avait appris de lui-même qu'il passa quarante ans sans dormir plus d'une heure et demie, tant de jour que de nuit, et que de toutes les austérités qu'il avait pratiquées, celle de vaincre le sommeil lui avait paru dans le commencement la plus grande ; que pour ce sujet il était toujours debout ou à genoux, et que, durant le peu de temps qu'il s'asseyait pour dormir, il appuyait sa tête contre un morceau de bois scellé dans le mur. Quand il aurait voulu se coucher, il ne l'aurait pu, parce que sa cellule, comme on le sait, n'avait que quatre pieds et demi de long. Pendant tout ce temps il ne couvrit jamais sa tête, et la tint toujours exposée aux ardeurs du soleil et aux incommodités de la pluie et du froid ; il marchait toujours les pieds nus, ne portait rien sur sa chair qu'un habit de bure fort étroit, avec un manteau de la même étoffe, qu'il quittait dans les grands froids, et ouvrant sa porte et sa fenêtre, afin que les refermant ensuite, et reprenant son manteau, il donnât quelque soulagement à son corps. Il ne mangeait d'ordinaire que de trois jours en trois jours ; et disait à la Sainte, qui s'en

étonnait, que cela n'était pas impossible quand on s'y accoutumait durant sa jeunesse. Il passa trois ans dans un monastère de son ordre sans connaître aucun des religieux qu'à la voix, parce qu'il ne levait jamais les yeux pour rien regarder, et n'allait dans les divers endroits de la maison qu'en suivant les autres. La même chose lui arrivait par les chemins. Il passa plusieurs années sans regarder aucune femme ; et il disait à Thérèse que du moins, s'il les regardait, c'était sans les voir.

Lorsqu'elle le connut, il était déjà fort âgé, et si atténué, si décharné, que sa peau ressemblait plutôt à une écorce d'arbre desséchée qu'à de la chair. Il parlait peu, à moins qu'on ne l'interrogeât : mais sa grande sainteté ne le rendit point farouche, et il avait l'entretien fort doux et fort agréable. La Sainte dit qu'elle prenait plaisir à parler de cet homme incomparable, et nous n'aurions pas suivi ses sentiments si nous n'en eussions dit quelque chose.

Il y eut une conduite de Dieu bien marquée dans la maladie qui arrêta le beau-frère de Thérèse à Avila : lorsqu'il se disposait à s'en aller, il se vit obligé de garder le lit autant de temps qu'il fallait pour donner à notre Sainte un prétexte honnête de sortir souvent de son monastère afin de faire avancer l'ouvrage ; car personne n'y veillait depuis que sa sœur était partie, et que madame Guyomar était absente, pour mieux tenir leur dessein caché. Ainsi, quand la chose fut venue en tel état qu'on n'avait plus besoin du beau-frère, il dit à Thérèse en plaisantant : Je crois qu'il n'est pas nécessaire que ma maladie soit plus longue ; et en effet, le lendemain il fut guéri.

Thérèse comprenait combien il importait de presser l'ouvrage, mais elle eût été bien embarrassée pour l'achever, si, dans le temps qu'elle se vit manquer tout-à-fait d'argent, un de ses frères, qui demeurait aux Indes depuis trente-quatre ans, ne lui eût envoyé une somme considérable lorsqu'elle s'y attendait le moins. Elle reçut ce secours comme un présent du ciel, et dans la réponse qu'elle fait à son frère, lettre 290 de la Sainte, elle lui marque que cet argent était venu fort à propos. Jamais, dit Palafox à cette occasion (note sur cette lettre), il ne vient à contre-temps, si ce n'est quand on le reçoit pour le garder, et que l'avarice l'emprisonne : mais ce n'était pas là l'usage que la Sainte en voulait faire. Elle fit accommoder le lieu qui devait servir d'église, et les dedans le mieux qu'on put, mais tout se trouvait pourtant fort petit et fort pauvre. Je n'eus pas peu de peine, dit-elle, soit pour ménager les uns et les autres, soit autour du malade, soit autour des ouvriers pour faire donner incessamment à l'édifice quelque forme de maison religieuse.

Le bref de Rome avait été expédié au nom de madame Guyomar par ordre du pape Pie IV en l'année 1562 ; quelques personnes se doutaient de toute cette négociation ; mais, comme elles n'en avaient pas de preuves sûres, elles ne pouvaient rien faire pour s'y opposer.

Quand tout fut mis en bon ordre, Thérèse commença de s'occuper encore plus de l'édifice spirituel que du matériel ; elle choisit quatre filles, destituées à la vérité des biens de la fortune, mais très-riches en vertus, pour être les quatre colonnes de ce temple. C'était des filles d'un très-bon esprit et de beaucoup de courage, telles qu'il fallait être pour un établissement de cette nature. Enfin, le 24 août de l'année 1562, Thérèse, accompagnée de deux religieuses de l'Incarnation, ses parentes, qui se trouvaient alors hors de leur couvent, fit donner l'habit à ces quatre filles par le docteur Dace, après qu'il eut solennellement consacré l'église, et qu'il y eut mis le Saint-Sacrement. Voilà de quelle manière se fit le premier monastère des Carmélites réformées qui fut consacré sous l'invocation de saint Joseph, dont nulle autre église ne portait encore le nom. La sœur et le beau-frère de la Sainte, Gonzales Daranda, Julien d'Avila, François de Salcède, et ses autres amis particuliers qui avaient la connaissance de son dessein, furent présents à cette cérémonie.

Quand la Sainte eut mis tout en ordre, elle ne songea plus qu'à retourner au monastère de l'Incarnation, dans l'espérance de revenir à celui de sa réforme, quand le provincial le lui aurait permis. Comme elle n'avait rien entrepris dans cette négociation que par le conseil, et après l'examen des plus célèbres théologiens, pour ne rien faire avec imprudence, elle avait lieu d'espérer que son supérieur ne lui refuserait pas son agrément. Quand elle eut bien considéré l'heureux accomplissement de ses désirs, à peine pouvait-elle contenir les transports de sa joie : elle voyait la fidélité des promesses de Jésus-Christ, le titre de Saint-Joseph donné à sa nouvelle église, l'acquisition de quatre jeunes religieuses remplies de ferveur et de vertus ; c'en était assez pour lui donner une satisfaction parfaite : mais l'ennemi du salut des hommes ne put la voir si contente sans en être au désespoir. Ainsi Dieu permit que tout-à-coup l'esprit de la Sainte fût enveloppé d'épais nuages. Elle se sentit agitée de crainte, de soupçons, d'ennuis, et de mille autres sentiments affreux. A cela vint se joindre l'incertitude cruelle, si elle n'avait point agi contre l'intention de son provincial, si la vertu d'obéissance n'avait point été méprisée ; si ces jeunes filles pourraient supporter une si grande austérité de vie ; si elles auraient de quoi se nourrir ; si elle-même, infirme comme elle était, pourrait subsister sans être secourue des autres religieuses de son premier couvent,

avec qui elle avait si familièrement vécu ; si ce n'était point le démon qui l'était venu troubler dans son cloître, où elle jouissait d'un profond repos, uniquement appliquée à la méditation des choses divines. Un moment auparavant elle était comblée de joie, et maintenant elle succombe à sa tristesse.

Toutes les promesses et toutes les faveurs de Jésus-Christ, toutes les décisions des hommes sages, tous les témoignages de la divine miséricorde étaient évanouis de sa mémoire aussi entièrement que si jamais elle n'en eût fait l'expérience. C'est ainsi que le Seigneur éprouve les grandes âmes ; aussi Thérèse eut-elle presque toute sa vie quelque chose à combattre, afin que les grâces extraordinaires qu'elle recevait ne lui ôtassent point la vue des misères de la condition humaine, et qu'elle ne pût pas dire dans son abondance : Je ne serai jamais ébranlée. Mais il faut l'entendre parler elle-même en cette occasion:

La foi, dit-elle, et toutes les autres vertus étaient en moi si affaiblies, et leurs opérations tellement suspendues, que je n'en pouvais tirer aucunes forces pour me défendre de tant d'attaques ; je commençai à douter si je pourrais supporter une si rude pénitence, avec tant d'infirmités ; si je pourrais me résoudre à m'enfermer dans une si petite maison ; je me représentai que j'en quittais une grande et agréable où j'avais toujours été si contente, où j'avais tant de bonnes amies ; que les personnes qui étaient ici avec moi ne seraient peut-être pas à mon qrè ; que je m'étais engagée à bien des choses capables de me porter au désespoir ; que peut-être le démon avait prétendu par là m'ôter la paix et la tranquillité de mon cœur ; que je ne pourrais plus faire oraison dans le trouble et dans l'inquiétude ; et que je m'exposais à me perdre. J'avais l'esprit tellement rempli de tout cela, et d'autres choses de pareille nature, qu'il n'était pas possible d'en détourner ma pensée; et d'ailleurs mon âme était plongée dans une telle amertume, et dans de si noires ténèbres, que je n'ai point de termes pour m'en expliquer.

En cet état je m'en allai devant le Saint-Sacrement, mais, d'y faire aucune prière, cela n'était pas en mon pouvoir ; et je n'avais au cœur et à la bouche qu'une voix de plainte comme si j'eusse été à l'agonie. De plus, je n'osais en parler à personne : car depuis le départ du père Alvarez, je n'avais point encore de confesseur arrêté. O mon Dieu, dans quelle misérable vie sommes-nous ici, ou il n'y a ni contentement assuré, ni bien qui ne soit sujet au changement ! Il n'y avait qu'un instant qu'il me semblait que je n'aurais pas voulu changer mon bonheur contre toutes les félicités

de la terre ; et un moment après la même chose qui avait fait ma joie me causait un si affreux tourment, que je ne savais que faire de moi. Oh ! si nous faisions une sérieuse attention à tout ce qui se passe ici-bas, chacun connaîtrait par expérience qu'on doit bien peu se mettre en peine d'y avoir de l'affliction ou de la joie !

Thérèse a bien raison de dire que dans toute sa vie, elle n'eut guère de trajet plus rude à essuyer que celui-là. Elle fut une demi-journée dans cette situation douloureuse : mais au milieu de ces perplexités cruelles, un rayon de lumière divine vint à paraître, qui, dissipant l'orage, fit connaître l'auteur du trouble.

Alors elle se ressouvint de sa première fermeté, et de cette résolution qui lui avait fait désirer de servir Dieu au milieu des peines et des obstacles ; ainsi, pour s'affermir encore plus, elle promit aux pieds de Jésus-Christ, qu'après avoir fait auprès de son supérieur toutes ses diligences et tous ses efforts pour obtenir de lui de se renfermer au plus tôt dans le monastère nouvellement construit, elle y ferait vœu de garder fidèlement la clôture. Dès qu'elle eut fait cette prière, la sérénité revint dans son âme ; l'ennemi s'enfuit avec honte ; elle se félicita de s'être ainsi engagée, et la joie qu'elle en eut ne la quitta plus.

Je restai, dit-elle, fort fatiguée de ce combat : mais dès que j'eus reconnu que c'était un jeu du démon, je n'en fis que rire. Je crois que Notre-Seigneur permit cette attaque pour me faire connaître la grâce particulière dont il m'avait prévenue, et de quelle peine il m'avait exemptée quand il avait permis que, depuis vingt-huit ans que je suis religieuse, je n'eusse jamais été un moment mécontente de l'être.

Cependant, dès qu'on vint à savoir que le monastère était établi, d'abord on en loua Dieu ; mais au bout de quelques heures les cantiques de louanges furent interrompus : il s'éleva partout un grand murmure; les plus considérables citoyens regardèrent cet établissement comme un mauvais présage, et crurent que leur ville serait renversée si le monastère n'était abattu.

Thérèse, qui ne savait pas ce soulèvement, fatiguée des travaux de la nuit précédente, et des peines d'esprit qu'elle avait essuyées, voulut un peu se reposer après le diner ; cela lui fut impossible : car dès qu'on eut su ce qui était arrivé le matin, la prieure de l'Incarnation, pour apaiser le bruit, envoya ordre à Thérèse de revenir sur-le-champ dans son monastère. A peine eut-elle reçu ce commandement, qu'elle dit adieu à ses quatre

novices, désolées de la voir partir, et en ayant nommé une pour être à la tête des trois autres, elle se rendit à son couvent. Elle crut qu'on l'allait mettre en prison, mais ne s'en inquiéta pas beaucoup. Dès qu'elle eut pourtant rendu compte de ses actions, la prieure s'apaisa un peu.

Comme on avait envoyé un courrier au père provincial pour lui apprendre ce que Thérèse avait fait, il vint aussitôt, et fit appeler la Sainte. Elle dit qu'allant trouver ce bon père, elle repassait dans son esprit les innocents artifices dont elle s'était servie pour lui cacher sa négociation, et qu'à cette idée elle ne pouvait s'empêcher de rire quand elle parut devant lui.

Le provincial la réprimanda sévèrement, et les religieuses mal intentionnées exagérèrent beaucoup les défauts de sa conduite. Thérèse à tout cela ne répondait rien, suivant la résolution qu'elle avait prise. Mais enfin le provincial l'obligea de parler ; et elle fit le récit de toute cette affaire si ingénument et si franchement, que ni le père ni les religieuses n'eurent plus rien à lui objecter.

Cependant ayant cherché l'occasion dans la suite d'entretenir le provincial en particulier, elle lui fit un ample détail de toutes choses, qui l'éclaircit parfaitement. Il lui témoigna beaucoup d'affection, lui fit bien des honnêtetés, et lui promit qu'il contribuerait aux avantages du nouveau monastère dès que l'émotion de la populace serait apaisée.

La ville fut durant trois jours dans une aussi grande agitation que si elle eût été assiégée par les ennemis. L'artisan quittait sa boutique, le bourgeois sa maison ; les fainéants couraient de rue en rue. Il faisait beau voir une pauvre fille livrée à la contradiction d'une ville entière, et de tous les corps qui la composaient ; contrariée par les ecclésiastiques et par le peuple ; devenue la fable du public, et la risée de tout le monde ; sans compter ce qu'elle souffrait de la part de ses religieuses. Je ne comprends pas, dit-elle, comment on pouvait s'imaginer que trois ou quatre religieuses enfermées pussent porter un si grand préjudice à toute une ville.

Le gouverneur, le maire et les échevins, les principaux habitants, les théologiens, les jurisconsultes, s'assemblèrent, pour conférer sur cet événement, qu'ils regardaient comme une des plus importantes affaires ; les chefs de chaque communauté, les députés du chapitre de la cathédrale, deux religieux de chaque couvent se trouvèrent à la conférence. Ils résolurent dans leurs délibérations, que pour le salut de la ville il fallait renverser ce monastère, après en avoir enlevé l'Eucharistie ; et ils auraient sur l'heure exécuté leur jugement, si le père Bagnez, l'un des glus graves

religieux de l'ordre de saint Dominique, et qui ne connaissait point alors Thérèse, ne se fut levé au milieu de l'assemblée, où il harangua après le gouverneur, pour s'opposer seul à leur décision, et leur faire entendre qu'il ne fallait pas tant se presser ; qu'on devait réfléchir prudemment à ce qu'on ferait, qu'on avait tout le temps d'attendre, et que cela regardait la juridiction de l'évêque. Il apporta plusieurs raisons, qu'il exposa avec beaucoup de sagesse, et avec tant de douceur, que le dessein d'abattre ce monastère ne fut pas exécuté.

Cependant durant tout l'orage Thérèse n'avait d'autre liberté que celle de lever les mains au Ciel, et disait à Dieu : Seigneur, cette maison n'est pas à moi, c'est pour vous qu'elle a été faite ; maintenant qu'il n'y a personne qui en prenne soin, c'est à vous de le faire.

La ville était toujours fort émue : Thérèse, et ceux qui l'avaient servie dans cette œuvre, étaient chargés de malédictions. L'esprit de discorde se répandait dans tous les quartiers pour y exciter de nouveaux troubles ; et la Sainte, an milieu de ces soulèvements populaires, s'affermissait si bien dans la ferveur de l'oraison, que bien qu'elle sût tous les traits de calomnie qu'on lançait sur elle, son âme était aussi tranquille que si rien de tout cela ne l'eût regardée. L'on ne peut avoir de meilleure preuve que la lettre enjouée qu'elle écrivit à madame de Guyomar, qui était à Torre en ce temps-là, pour la prier de lui acheter une cloche, et quelques missels, et de les lui envoyer. Ce n'est pas que de temps en temps elle n'eût quelques alarmes que le monastère ne fût détruit ; mais Dieu la rassurait aussitôt dans la prière.

Le peuple était toujours ardent à aigrir le gouverneur, qui, croyant que tout lui serait ouvert, vint au monastère, où il commanda aux quatre jeunes novices d'en sortir, ou qu'il ferait enfoncer les portes. Ces filles, que la Sainte avait instruites à ne pas trembler, répondirent honnêtement que ce n'était point au gouverneur, mais à l'évêque à donner un tel ordre, et que dès que le prélat leur commanderait, elles sortiraient aussitôt.

Cette réponse eut son effet, et calma le gouverneur. Il se retira, fit écarter la populace, apaisa le tumulte, et renvoya l'affaire à une justice réglée. Cependant il n'y avait personne qui voulût se charger des intérêts de ce monastère. Mais Julien d'Avila, très-saint prêtre et très-éclairé, se déclara son défenseur ; et comme on en avait appelé à Madrid pour les religieuses, on envoya un commissaire du conseil royal sur les lieux pour s'instruire des raisons des deux parties.

Tandis que toute la ville se déchaînait contre cet établissement, sans que

personne eût le crédit de le protéger, Thérèse du fond de sa solitude poussait des gémissements vers le Ciel, et au sortir de sa prière demeurait aussi tranquille que si elle eût eu la protection de tout l'univers.

Cette tempête dura six mois avec beaucoup de fureur, et c'était la croix que Jésus-Christ avait prédite à la Sainte lorsqu'elle était à Tolède, et qu'elle porta si courageusement. De crainte néanmoins que ces quatre religieuses ne manquassent de quelque chose dans le monastère, le docteur Dace, soutenu de l'évêque, en fit prendre soin hardiment. Elles furent pourvues de confesseurs et d'exhortations pour les animer et pour les instruire.

Le père Yvagnez, Dominicain, revint à Avila, où il était en grande réputation. Il employa son autorité pour ramener à la raison quantité de personnes prévenues, et leur inspira de meilleures intentions. Dès qu'il fut parti, on sollicita fortement l'évêque de faire avoir à Thérèse la permission de son provincial pour retourner au monastère de Saint-Joseph. Cela paraissait alors bien difficile ; néanmoins cette permission lui fut accordée. Ainsi vers la fin de l'année 1562, elle revint au couvent de sa réforme, et amena même avec elle quatre autres religieuses de l'Incarnation, dont il y en avait une qui fut élue prieure ; car Thérèse ne voulait pas l'être. On peut juger de la joie que cette petite troupe répandit dans cette maison naissante.

Le prélat ayant remarqué dans la suite combien Thérèse était propre au gouvernement, et quelle était l'étendue de sa prudence, l'obligea de se mettre à la tête de ses sœurs. Dieu lui fit dans cette charge mille grâces nouvelles, qui témoignaient assez avec quelle complaisance il les voyait. Ce fut alors qu'on eut occasion de mieux connaître sa profonde sagesse. Elle donna à ses filles la forme de vie qu'elles devaient mener, et ne fit rien sans la participation de l'évêque. Elle mit pour fondement de sa règle l'exercice de l'oraison, et la mortification des sens. Elle établit la clôture exacte, ferma les parloirs, défendit les entretiens et les communications du dehors, et rendit les conversations du dedans fort courtes et fort rares. Elle ne permit à ses religieuses, pour se soulager dans leurs peines, que le recours aux consolations divines, qui ne leur manquèrent pas. Elle établit la pratique de vivre d'aumônes et sans revenus. Elle réforma l'habillement, changea l'étamine en grosse serge, les souliers en sandales, les matelas en paillasses, et la délicatesse des aliments en grossière nourriture.

Lorsque les choses eurent été réglées de la sorte, et avec tant de succès, la ville commença à se désister de ses poursuites, et l'on s'aperçut que le procès tombait de lui-même ; ceux qui s'étaient élevés contre cette fondation avec plus d'emportement, y devinrent les plus affectionnés ; et

chacun avoua que la victoire de tant de traverses et de tant d'obstacles ne pouvait être que l'ouvrage de Dieu.

Aussitôt les aumônes se répandirent avec abondance dans le monastère : Tout le monde, dit la Sainte, nous apporte, sans que nous demandions, et il ne nous manque rien. Nous gardons la règle telle que l'a dressée le père Hugues, cardinal de Sainte-Sabine, confirmée, l'an 1248, par Innocent IV, la cinquième année de son pontificat.

Mais ce qui étonna le plus, c'est que dans cette habitation nouvelle, il vint s'y renfermer plusieurs jeunes filles de condition, très-attachées au monde, entre lesquelles on distingua beaucoup deux nièces de la Sainte, dont l'une était celle qui lui avait offert mille ducats quand elles commencèrent à parler de ce projet.

Ce fut en ce temps-là que par ordre du père Dominique Bagnez, qui confessait alors la Sainte, elle composa le livre du Chemin de la perfection. Le style en est simple, mais noblement soutenu ; les règles de la vie spirituelle y sont exposées nettement et solidement. Tout y exhorte à la pratique des vertus les plus épurées, mais surtout à l'amour de l'oraison.

Personne n'a parlé plus sainement ni plus judicieusement que Thérèse sur cette matière, qu'on doit toujours traiter avec beaucoup de précaution et de sagesse. On peut même dire que les fidèles des derniers temps, à un petit nombre près, ne connaissant plus la prière que sous l'idée d'un exercice de cérémonie, et purement extérieur, on est redevable à sainte Thérèse d'avoir non-seulement dissipé les ténèbres où la plupart des esprits se trouvaient enveloppés sur ce sujet, mais d'avoir encore inspiré le goût de la prière mentale, dont elle marque si nettement la nécessité, les motifs et les règles. Ce caractère l'a toujours distinguée des autres saints ; dans le temps même qu'elle vivait encore, on reconnut déjà le fruit de ses instructions dans le public; et une infinité de personnes expérimentèrent les effets de leur application à la prière intérieure. Elle dit qu'aussitôt qu'on avait pris le goût de l'oraison, on s'affectionnait à ses religieuses ; il est certain qu'encore aujourd'hui les âmes véritablement recueillies sentent une inclination particulière pour tout l'ordre des Carmes et des Carmélites de sa réforme. Ainsi ce serait ravir à notre Sainte la gloire qui lui est due pour avoir enrichi l'Église d'une doctrine si salutaire ; ce serait même priver les chrétiens des enseignements les plus utiles, que d'écrire une vie de sainte Thérèse, sans parler des excellentes maximes qu'elle nous a laissées pour l'oraison, et qu'elle a répandues dans ses différents ouvrages. Nous ne pouvons donc pas nous dispenser d'en dire ici quelque chose, que nous avons pris soin d'extraire de ses lettres et de ses autres écrits.

Au reste nous avertissons que nous ne prétendons rien rapporter de ces états extraordinaires où, par un privilège spécial, Dieu l'a élevée. Comme les dons sublimes ne se tirent point en exemple, on ne les doit point donner en préceptes. Nous ne parlerons donc de la prière intérieure, que considérée dans les voies communes, et telle que la peuvent pratiquer tous les fidèles. Il est bien glorieux à notre Sainte que nuls théologiens et nuls docteurs, même les plus opposés à la spiritualité, n'aient jamais rien trouvé à reprendre à tout ce qu'elle a écrit sur des matières si délicates, où elle fait entrer tous les principes d'une très-pure et très-simple métaphysique.

Nous rapporterons d'abord ce qu'elle dit au chapitre onzième de sa vie. Comme il s'agissait d'aller au-devant des répugnances que l'on peut sentir à pratiquer cet exercice quand on n'y est pas accoutumé, elle appuie sur le courage qu'il faut avoir pour ne se pas rebuter des difficultés apparentes, et elle fait rouler ses instructions sur une ingénieuse allégorie dont l'agrément de son esprit lui fournit l'idée:

Il est si difficile, dit-elle, à des personnes ignorantes comme moi de bien exprimer le langage du cœur et de l'esprit, que je suis contrainte de chercher quelque moyen pour m'en démêler, et de recourir aux comparaisons familières. Je dis donc que celui qui veut commencer à prier mentalement doit s'imaginer qu'il entreprend de faire dans une terre stérile et pleine de ronces et d'épines, un jardin qui soit agréable à Dieu, et d'où il faut que Notre-Seigneur lui-même arrache ces mauvaises plantes pour en mettre de bonnes en leur place. On peut croire que cela est fait, quand après s'être résolu de pratiquer l'oraison, on s'y exerce, et qu'à l'imitation des bons jardiniers, on cultive et l'on arrose ces nouvelles plantes, afin de les faire croître, et de produire des fleurs dont la bonne odeur convie sa Majesté divine à venir souvent se promener dans ce jardin, et prendre plaisir à considérer ces fleurs, qui ne sont autre chose que les vertus dont nos âmes sont parées et embellies.

On peut donc comparer ceux qui commencent à faire oraison, à ceux qui tirent de l'eau d'un puits avec grand travail, tant ils ont de peine à recueillir leurs pensées, accoutumés à suivre l'égarement de leurs sens. Lorsqu'ils veulent se mettre en prière, il faut qu'ils se retirent dans la solitude, pour ne rien voir et ne rien entendre qui soit capable de les distraire, et que là ils se remettent devant les yeux leur vie passée. Les parfaits aussi bien que les imparfaits, doivent en user ainsi ; mais moins souvent, comme je le dirai dans la suite.

La difficulté est au commencement, à cause que l'on n'ose s'assurer si le repentir que l'on a de ses péchés, est un repentir véritable accompagné d'une ferme résolution de servir Dieu ; et l'on doit alors extrêmement méditer sur la vie de Jésus-Christ, quoiqu'on ne le puisse faire sans que cette application ne lasse l'esprit dans les premiers temps.

Nous pouvons arriver jusque-là par notre travail, supposé le secours de Dieu, sans lequel il est évident que nous ne saurions seulement avoir une bonne pensée. C'est commencer à travailler pour tirer l'eau du puits : et Dieu veuille que nous y en trouvions : mais au moins il ne tient pas à nous, puisque nous tâchons à en tirer, et faisons ce que nous pouvons pour

arroser ces fleurs spirituelles. Dieu est si bon, que, lorsque pour des raisons qui lui sont connues, et qui nous sont peut-être fort avantageuses, il permet que le puits se trouve à sec dans le temps que nous faisons, comme de bons jardiniers, tout ce que nous pouvons pour tirer de l'eau ; il nourrit les fleurs sans eau, et fait croitre les vertus. J'entends par cette eau nos larmes, et à leur défaut la tendresse et les sentiments de dévotion.

Mais que fera celui qui, dans ce travail, ne trouvera durant plusieurs jours que de la sécheresse ; qui sentira le dégoût de voir que ses efforts sont inutiles, et que bien qu'il ait tant de fois descendu le seau dans le puits, il n'aura pu en tirer une seule goutte d'eau ? N'abandonnerait-il pas tout, s'il ne se représentait que c'est pour se rendre agréable au seigneur de ce jardin qu'il s'est donné tant de peine ; et qu'il l'aurait prise inutilement s'il ne se rendait pas digne, par sa persévérance, de la récompense qu'il en espère. Il lui arrivera même quelquefois de ne pouvoir pas seulement remuer le bras, ni avoir une seule bonne pensée, puisqu'en avoir, c'est tirer de l'eau de ce puits. Que fera, dis-je, alors ce jardinier ? il se consolera, il se réjouira, et réputera à très-grande faveur de travailler dans le jardin d'un si grand prince. Il lui suffira de savoir qu'il contente ce roi du ciel et de la terre, sans chercher sa satisfaction propre ; il le remerciera beaucoup de la grâce qu'il lui fait de continuer de travailler avec très-grand soin à ce qu'il lui a commandé, encore qu'il n'en reçoive point de récompense présente, et de ce qu'il lui aide à porter sa croix, en se souvenant que lui-même, tout Dieu qu'il est, a porté la croix durant toute sa vie mortelle, sans chercher ici-bas rétablissement de son royaume, et n'a jamais abandonné l'exercice de l'oraison. Ainsi quand même cette sécheresse durerait toujours, il l'a doit considérer comme une croix qu'il lui est avantageux de porter, et que Jésus-Christ lui aide à soutenir d'une manière invisible ; on ne peut rien perdre avec un si bon maître ; et un temps viendra qu'il paiera avec usure les services qu'il lui aura rendus. Que les mauvaises pensées ne l'étonnent donc point ; mais qu'il se souvienne que le démon en donnait à saint Jérôme, au milieu même du désert. Comme j'ai souffert ces peines durant plusieurs années, je sait qu'elles sont toujours récompensées. Ainsi je considérais comme une grande faveur que Dieu me faisait, lorsque je pouvais tirer quelque goutte d'eau de ce puits. Ce n'est pas que je ne demeure d'accord que ces peines sont très-grandes, et que l'on a besoin de plus de courage pour les supporter, que plusieurs grands travaux que l'on souffre dans le monde. Mais j'ai reconnu clairement que Dieu les récompense avec tant de libéralité, même dès cette vie, qu'une heure des consolations qu'il m'a

données depuis dans l'oraison, m'a payée de tout ce que j'y avais souffert durant un si long temps. Il me semble que Notre-Seigneur permet que ces peines et plusieurs autres tentations arrivent aux uns au commencement, et aux autres dans la suite de leur exercice en l'oraison, pour éprouver leur amour pour lui, et reconnaître s'ils se pourront résoudre à boire son calice, et à lui aider à porter sa croix, avant qu'il ait enrichi leurs âmes par de plus grandes faveurs. Je suis persuadée que cette conduite de Dieu sur nous est pour notre bien, parce que les grâces dont il a dessein de nous favoriser dans la suite sont si grandes, qu'il veut auparavant nous faire éprouver quelle est notre misère, afin qu'il ne nous arrive pas ce qui arriva à Lucifer. Que faites-vous, Seigneur, qui ne soit pour le plus grand bien d'une âme, lorsque vous connaissez qu'elle est à vous, qu'elle s'abandonne entièrement à votre volonté ; qu'elle est résolue de vous suivre partout jusqu'à la mort, et la mort de la croix, de vous aider à porter cette croix, et enfin de ne vous abandonner jamais ?

Ceux qui se sentent dans cette résolution, et se peuvent flatter d'avoir renoncé à tout les sentiments de la terre pour n'en avoir que de spirituels, n'ont rien à craindre ; car qui peut affliger ceux qui sont dans un état déjà si élevé, que de considérer avec mépris tous les plaisirs que l'on goûte dans le monde, et de n'en rechercher point d'autres que de converser seuls avec Dieu ? Le plus difficile est fait alors.

Rendez-en grâces, bienheureuses âmes, à sa Majesté divine, confiez-vous en sa bonté, qui n'abandonne jamais ceux qu'elle aime, et gardez-vous bien d'entrer en cette pensée. Pourquoi donne-t-il à d'autres en si peu de jours tant de dévotion, et ne la donne-t-il pas en tant d'années ? Croyez que c'est pour notre plus grand bien ; et puisque nous ne sommes plus à nous-mêmes, mais à Dieu, laissons-nous conduire par lui comme il lui plaira, il nous fait assez de grâce de nous permettre de travailler dans son jardin, et d'y être auprès de lui. Comme nous ne saurions n'y point être, puisqu'il y est toujours, s'il veut que ces plantes et ces fleurs croissent et soient arrosées, les unes par l'eau que l'on tire de ce puits, et les autres sans eau, que nous importe ?

Faites donc, Seigneur, tout ce qu'il vous plaira, pourvu que vous ne permettiez pas que je vous offense, et que je renonce à la vertu, si vous m'en avez donné quelques-unes, dont je ne suis redevable qu'à vous seul. Je désire de souffrir, puisque vous avez souffert. Je souhaite que votre volonté soit accomplie en moi en toutes les manières que vous l'avez agréable ; et ne permettez pas, s'il vous plait, qu'un trésor d'aussi grand prix qu'est votre

amour enrichisse ceux qui ne vous servent que pour en recevoir des consolations.

Il faut extrêmement remarquer, et l'expérience que j'en ai, fait que je ne crains point de le dire, qu'une âme qui commence à marcher dans ce chemin de l'oraison mentale, avec une ferme résolution de continuer et de ne pas faire grand cas des consolations et des sécheresses qui s'y rencontrent, ne doit pas craindre, quoiqu'elle bronche quelquefois, de retourner en arrière, ni de voir renverser cet édifice spirituel qu'elle commence, parce qu'elle le bâtit sur un fondement inébranlable : car l'amour de Dieu ne consiste pas à répandre des larmes, ni en cette satisfaction et cette tendresse que nous désirons d'ordinaire, parce qu'elle nous console ; mais il consiste à servir Dieu avec courage, à exercer la justice et à pratiquer l'humilité ; autrement il me semble que ce serait vouloir toujours recevoir, et jamais ne rien donner. Je le répète encore, et je ne saurais trop le répéter, il ne faut ni s'inquiéter ni s'affliger de ces sécheresses, de ces inquiétudes et de ces distractions de notre esprit : il ne saurait se délivrer de ces peines qui le gênent et acquérir une heureuse liberté, s'il ne commence à ne point appréhender les croix ; mais alors Notre-Seigneur l'aidera à les porter ; sa tristesse se changera en joie, et il avancera beaucoup. Autrement n'est-il pas évident, par tout ce que j'ai dit, que, s'il n'y a point d'eau dans le puits, nous ne saurions y en mettre ? mais il n'y a rien que nous ne devrions faire pour en tirer s'il y en a, parce que Dieu veut que notre travail soit le prix de notre vertu, et qu'elle ne peut augmenter que par ce moyen.

Il se trouve encore des enseignements plus méthodiques dans le livre du Chemin de la perfection, où la Sainte traite spécialement de. cette matière. Elle pose encore pour fondement de ne point se décourager dans cet exercice, et d'y persévérer malgré les dégoûts et les obstacles. Si l'esprit, dit-elle, est naturellement si dissipé, qu'il ne puisse s'arrêter à rien, il faut avoir recours aux livres pour le fixer, et j'avoue que les paroles de l'Évangile me font entrer dans un plus grand recueillement que les ouvrages les plus savants et les mieux écrits.

Peut-être on vous dira qu'il y a du péril dans la pratique de l'oraison ; mais quiconque vous le dira est lui même un grand écueil pour vous, et vous le devez regarder de la sorte. Le péril consiste à n'avoir pas l'humilité ni les autres vertus ; mais à Dieu ne plaise qu'on puisse jamais dire qu'il y ait du péril dans le chemin de l'oraison. Ces frayeurs sont des suggestions du diable, qui se sert de cet artifice pour faire tomber les âmes intérieures.

Admirez, je vous prie, l'aveuglement des gens du monde ! Ils ne considèrent point cette foule innombrable de personnes qui, ne faisant jamais d'oraison, et ne sachant pas même ce que c'est que de prier, sont tombées dans l'hérésie et dans tant d'autres péchés horribles. Et si le démon, par ses artifices et par un malheur déplorable, mais très-rare, fait tomber quelques-uns de ceux qui pratiquent ce saint exercice, ils en prennent sujet d'effrayer les autres sur une pratique si salutaire. En vérité, c'est une belle imagination à ceux qui se laissent abuser ainsi, de croire que, pour s'exempter du mal, il faut éviter de faire le bien ; et je ne crois pas que le diable ait employé jamais un meilleur moyen pour nuire aux hommes.

Thérèse ajoute encore qu'une âme touchée d'amour pour Jésus-Christ trouve du plaisir dans tout ce qui lui en rappelle le souvenir, et qu'elle n'entendait jamais dire à la messe, dans le Credo, que le royaume de son époux n'aura point de fin sans en être pénétrée de joie.

Elle met en usage, dans le vingt-sixième chapitre de ce livre, les raisons les plus touchantes pour faire naître dans tous les cœurs le goût de la prière mentale, et il faut convenir que son expérience l'avait merveilleusement instruite.

Revenons maintenant. dit-elle, à notre oraison vocale, afin d'apprendre à prier de telle sorte, qu'encore que nous ne nous en apercevions pas, Dieu y joigne aussi l'oraison mentale. Vous savez qu'il faut la commencer par l'examen de conscience, puis dire le Confiteor, et faire le signe de la croix. Mais étant seules lorsque vous vous employez à une si sainte occupation, tâchez, mes filles, d'avoir compagnie. Et quelle meilleure compagnie pourrez-vous avoir que celui-là même qui vous a enseigné l'oraison que vous allez dire ? Imaginez-vous donc, mes sœurs, que vous êtes avec Notre-Seigneur Jésus-Christ ; considérez avec combien d'amour et d'humilité il vous a appris à faire cette prière, et, croyez-moi, ne vous éloignez jamais d'un ami si parfait et si véritable. Que si vous vous accoutumez à demeurer avec lui, et qu'il connaisse que vous désirez de tout votre cœur, non-seulement de ne le perdre point de vue, mais de faire tout ce qui sera en votre puissance pour essayer de lui plaire, vous ne pourrez, comme l'on dit d'ordinaire, le chasser d'auprès de vous. Jamais il ne vous abandonnera. Il vous assistera dans tous vos besoins ; et quelque part que vous alliez, il vous tiendra toujours compagnie. Or, croyez-vous que ce soit un bonheur et un secours peu considérable que d'avoir sans cesse à ses côtés un tel ami ?

O mes sœurs ! vous qui ne sauriez beaucoup discourir avec l'entendement,

ni porter vos pensées à méditer sans vous trouver aussitôt distraites, accoutumez-vous, je vous en prie, à ce que je viens de dire : je sais, par ma propre expérience, que vous le pouvez ; car j'ai passé plusieurs années dans cette peine, de ne pouvoir arrêter mon esprit durant l'oraison ; et j'avoue qu'elle est grande ; mais si nous demandons à Dieu avec humilité qu'il nous en soulage, il est si bon qu'assurément il ne nous laissera pas ainsi seules, et nous viendra tenir compagnie. Que si nous ne pouvons acquérir ce bonheur en un an, acquérons-le en plusieurs années ; car doit-on plaindre le temps à une occupation où il est employé si utilement ; et qui nous empêche de l'y employer ? Je vous dis encore que l'on peut s'y accoutumer en travaillant à s'approcher toujours d'un si bon maître.

Je ne vous demande pas néanmoins de penser continuellement à lui, de former plusieurs raisonnements et d'appliquer votre esprit à faire de grandes et subtiles considérations ; mais je vous demande seulement de le regarder ; car, si vous ne pouvez faire davantage, qui vous empêche de tenir au moins durant un peu de temps les yeux de votre esprit attachés sur cet adorable époux de vos âmes ? Quoi ! vous pouvez bien regarder des choses difformes, et vous ne pourriez pas regarder le plus beau de tous les objets imaginables ! Que si, après l'avoir considéré, vous ne lui trouvez pas de beauté, je vous permets de ne le plus regarder, quoique cet Époux céleste ne cesse jamais de tenir ses yeux arrêtés sur vous. Hélas ! encore qu'il ait souffert de vous mille indignités, il ne laisse pas de vous regarder ; et vous croiriez faire un grand effort si vous détourniez vos regards des choses extérieures pour les jeter quelquefois sur lui ! Considérez, comme le dit l'épouse dans le cantique, qu'il ne désire autre chose, sinon que nous le regardions. Ainsi, pourvu que vous le cherchiez, vous le trouverez tel que vous le désirez ; car il prend tant de plaisir à voir que nous attachions notre vue sur lui, qu'il n'y a rien qu'il ne fasse pour nous y porter.

Sainte Thérèse fait voir ensuite combien il est avantageux à l'âme de méditer sur les différents mystères de la vie de Jésus-Christ, et quelle application on en doit faire dans les diverses situations où l'on se trouve.

On prétend, dit-elle, que les femmes, pour bien vivre avec leurs maris, doivent suivre tous leurs sentiments, témoigner de la tristesse lorsqu'ils sont tristes, de la joie quand ils sont gais, quoique elles n'en aient point dans le cœur : ce qui, en passant, vous doit faire remarquer, mes sœurs, de quelle sujétion il a plu à Dieu de nous délivrer. C'est là véritablement, et sans rien exagérer, de quelle sorte Notre-Seigneur traite avec nous ; car il veut que nous soyons les maîtresses; il s'assujétit à nos désirs et se

conforme à nos sentiments. Ainsi, si vous êtes dans la joie, considérez-le ressuscité, et alors quel contentement sera le votre de le voir sortir du tombeau tout éclatant de perfections, tout brillant de majesté, tout resplendissant de lumière et tout comblé du plaisir que donne à un victorieux le gain d'une sanglante bataille qui le rend maître d'un si grand royaume qu'il a conquis seulement pour vous le donner ! Croiriez-vous, après cela, que c'est beaucoup faire de jeter quelquefois les yeux sur celui qui veut ainsi vous mettre le sceptre à la main et la couronne sur la tête ?

Que si vous êtes tristes ou dans la souffrance, considérez-le allant au jardin des Oliviers, et jugez quelles doivent être les peines dont son âme était accablée, puisqu'encore qu'il fit non-seulement patient, mais la patience même, il ne laissa pas de faire connaître sa tristesse et de s'en plaindre. Considérez-le attaché à la colonne par l'excès de l'amour qu'il a pour vous, accablé de douleurs, déchiré à coups de fouet, persécuté des uns, outragé des autres, transi de froid, renoncé et abandonné par ses amis, et dans une si grande solitude, qu'il vous sera facile de vous consoler avec lui seul à seul. Ou bien considérez-le chargé de sa croix, sans que, même en cet état, on lui donne le temps de respirer. Car pourvu que vous tâchiez de vous consoler avec ce divin Sauveur, et que vous tourniez ta tête de son côté pour le regarder, il oubliera ses douleurs pour faire cesser les vôtres ; et quoique ses yeux soient tout trempés de ses larmes, sa compassion les lui fera arrêter sur vous avec une douceur inconcevable.

Si vous sentez, mes filles, que votre cœur soit attendri en voyant votre époux en cet état ; si, ne vous contentant pas de le regarder, vous prenez plaisir de vous entretenir avec lui, non par des discours étudiés, mais avec des paroles simples qui lui témoignent combien ce qu'il souffre vous est sensible, ce sera alors que vous pourrez lui dire : O Seigneur du monde, véritable époux de mon âme, est-il possible que vous vous trouviez réduit à une telle extrémité ! O mon Sauveur et mon Dieu, est-il possible que vous ne dédaigniez pas la compagnie d'une aussi vile créature que je suis ? car il me semble que je remarque à votre visage que vous tirez quelque consolation de moi. Comment se peut-il faire que les anges vous laissent seul, et que votre Père vous abandonne sans vous consoler ? Puis donc que cela est ainsi, et que vous voulez bien tant souffrir pour l'amour de moi, qu'est-ce que ce peu que je souffre pour l'amour de vous, et de quoi me puis-je plaindre ? Je suis tellement confuse de vous avoir vu en ce déplorable état, que je suis résolue de souffrir tous les maux qui me pourront arriver, et de les considérer comme des biens, afin de vous imiter en quelque chose. Marchons donc ensemble, mon cher Sauveur ; je suis

résolue de vous suivre en quelque lieu où vous alliez, et je passerai partout où vous passerez.

Embrassez ainsi, mes filles, la croix de votre divin Rédempteur ; et pourvu que vous le soulagiez en lui aidant à la porter, souffrez sans peine que les Juifs vous foulent aux pieds. Méprisez tout ce qu'ils vous diront ; fermez les oreilles à leurs insolences, et quoique vous trébuchiez et que vous tombiez avec votre saint époux, n'abandonnez point cette croix. Considérez l'excès inconcevable de ses souffrances ; et quelque grandes que vous vous imaginiez que soient les vôtres, et quelque sensibles qu'elles soient, elles vous sembleront si légères, en comparaison des siennes, que vous vous trouverez toutes consolées.,

Vous me demanderez peut-être, mes sœurs, comment cela se peut pratiquer, et me direz que si vous aviez pu voir des yeux du corps notre Sauveur lorsqu'il était dans le monde, vous auriez avec joie suivi ce conseil sans les détourner jamais de dessus lui. N'ayez point, je vous prie, cette créance : quiconque ne veut pas maintenant faire un peu d'effort pour se recueillir, et le regarder au-dedans de soi, ce qui se peut sans aucun péril, en y apportant seulement un peu de soin, aurait beaucoup moins pu se résoudre à demeurer avec la Madeleine au pied de la croix, lorsqu'il aurait eu devant ses yeux l'objet de la mort. Car quelles ont été, à votre avis, les souffrances de la glorieuse Vierge, et de cette bienheureuse femme ? Que de menaces ! que de paroles injurieuses ! que de rebuts, et que de mauvais traitements ces ministres du démon ne leur firent-ils point éprouver? ce qu'elles endurèrent devait être sans doute bien terrible. Mais comme elles étaient plus touchées des souffrances du Fils de Dieu que des leurs propres, une plus grande douleur en étouffait une moindre. Ainsi, mes sœurs, vous ne devez pas vous persuader que vous auriez pu souffrir de si grands maux, puisque vous ne sauriez maintenant en souffrir de si petits ; mais en vous y exerçant, vous pourrez passer des uns aux autres.

Pour vous aider, choisissez entre les mystères de Notre-Seigneur, celui qui vous donnera plus de dévotion, et portez-en l'image sur vous, non sans la regarder jamais, mais pour vous faire souvenir de parler souvent à lui.

Le reste de ce chapitre est une exhortation à la persévérance dans la prière ; une explication des causes de la tiédeur, des sources de la difficulté que nous trouvons à converser avec Dieu, et des motifs pour nous en approcher.

Jésus-Christ, dit-elle, ne manquera pas de vous mettre dans le cœur et dans la bouche ce que vous aurez à lui dire ; puisque vous parlez bien à d'autres

personnes, comment les paroles vous pourront-elles manquer pour vous entretenir avec Dieu ? Ne le croyez pas, mes sœurs, et pour moi je ne saurais croire que cela puisse arriver, pourvu que vous vous y exerciez ; car si vous ne le faites, qui doute que les paroles ne vous manquent, puisque, cessant de converser avec une personne, elle nous devient comme étrangère, quand même elle nous serait proche parente, et nous ne savons plus que lui dire, parce que la parenté et l'amitié s'évanouissent aussitôt que la communication cesse.

C'est aussi un autre fort bon moyen pour s'entretenir avec Dieu, que de prendre un livre en langage vulgaire, afin de recueillir l'entendement pour pouvoir bien faire ensuite l'oraison vocale, et pour y accoutumer l'âme peu à peu par de saints artifices et de saints attraits, sans la dégoûter ni l'intimider. Représentez-vous que depuis plusieurs années vous êtes comme une femme qui a quitté son mari, et que l'on ne saurait porter à retourner avec lui sans user de beaucoup d'adresse. Voilà l'état où le péché nous a réduites. Notre âme est si accoutumée à se laisser emporter à tous ses plaisirs, ou, pour mieux dire, à toutes ses peines, qu'elle ne se connaît plus elle-même. Ainsi pour faire qu'elle veuille retourner en sa maison, il faut user de mille artifices ; car autrement, et si nous n'y travaillons peu à peu, nous ne pourrons jamais en venir à bout. Mais je vous assure encore que pourvu que vous pratiquiez avec grand soin ce que je viens de vous dire, le profit que vous en ferez sera tel, que nulles paroles ne sont capables de l'exprimer.

Tenez-vous donc toujours auprès de ce divin maître, avec un très-grand désir d'apprendre ce qu'il vous enseignera. Il vous rendra sans doute ses disciples, et ne vous abandonnera point, à moins que vous ne l'abandonniez vous-mêmes.

Considérez attentivement toutes ses paroles ; les premières qu'il prononcera vous feront connaître l'extrême amour qu'il vous porte ; et que peut-il y avoir de plus doux et de plus agréable à un bon disciple que de voir que son maître l'aime ?

Il faut que la pratique de la prière mentale soit nécessaire aux chrétiens, puisque notre Sainte, écrivant à un grand prélat, qu'elle félicite d'avoir l'humilité, la charité, le zèle des âmes et de la gloire de Dieu, qui sont des vertus essentielles, non-seulement à tous les fidèles en général, mais particulièrement aux évêques, elle ajoute néanmoins qu'il lui manque la principale chose, et sur laquelle toutes les autres vertus sont appuyées comme sur leur fondement, parce qu'il ne s'exerçait pas assidûment à la

prière intérieure : Or dés que le fondement vient à manquer, dit-elle, tout l'édifice est bientôt renversé. La charité est suffisante, sans doute, pour nous sauver, mais on ne la conserve pas sans l'oraison ; il faut persévérer dans la justice pour entrer au ciel, mais Dieu n'accorde la persévérance qu'à nos désirs, et il n'y a que les désirs qui soient une véritable prière. L'oraison est le canal par où viennent les inspirations célestes ; dès qu'on cesse de prier, les lumières du Saint-Esprit et les eaux de la grâce ne coulent plus.

La docilité de cet évêque était admirable ; car Thérèse lui donne, pour ainsi dire, les premiers éléments de l'instruction. Après lui avoir recommandé de ne se point décourager ni rebuter quand son imagination s'égare, ou que son cœur est insensible, elle lui dit que d'abord il doit se reconnaître pécheur, et s'accuser intérieurement des fautes que sa conscience lui reproche ; qu'ensuite il faut se présenter devant Dieu pour apprendre de lui ses devoirs ; car dès qu'il nous ouvre les yeux dans la prière, on voit, dit-elle, bien des imperfections qu'on ne remarquait pas auparavant. Après ces préliminaires, elle l'exhorte à se représenter tous les mystères et tous les états de Jésus-Christ, tantôt les uns, tantôt les autres, mais principalement ses souffrances, qu'elle lui recommande fort de considérer en détail sous les différentes idées qu'on en peut avoir en s'arrêtant aux mouvements que ces considérations feront naître ; et s'abandonnant aux transports de son admiration : Vous devez, dit-elle, approcher de l'oraison avec une soumission parfaite, et vous y laisser mener par le chemin où Dieu voudra vous conduire ; écoutez attentivement ses leçons ; soit qu'il vous console, soit qu'il vous rebute, recevez tout avec un esprit égal ; lorsqu'il vous reprend, humiliez-vous ; lorsqu'il vous éclaire, avouez votre indignité, et avouez aussi qu'il n'a pas moins de pouvoir pour prodiguer ses faveurs, que pour venger nos offenses. Ne pas soumettre son esprit dans la prière, c'est y aller plutôt pour enseigner bien, que pour en être enseigné. Comme en entrant à l'oraison vous avez dû dire à Dieu que vous vous présentiez pour parler à lui, quoique vous ne fussiez que cendre et poussière, vous devez avoir les qualités de la poussière et de la cendre, et vous tenir comme elles au centre de la terre. Quand le vent élève la poussière, il ne serait pas naturel qu'elle ne s'élevât point ; elle monte autant que le vent l'élève et la soutient ; dès que le vent cesse, elle retourne en bas. L'âme doit agir de même dans l'oraison ; se tenir assise bien bas sur sa propre connaissance : mais quand le souffle du Saint-Esprit l'élève, qu'il la porte dans le sein de Dieu, qu'il l'y soutient et lui manifeste ses beautés, il faut qu'elle sache jouir de ses faveurs.

Soyez encore comme un ver de terre lorsque vous priez ; un ver ne s'élève

point, ni quand les créatures le foulent aux pieds, ni quand les oiseaux le piquent. S'il vous vient dans l'esprit que vous feriez mieux de secourir le prochain, d'étudier, de prêcher, et de vaquer aux soins de votre charge, répondez que vos propres besoins sont les premiers où vous devez remédier ; la parfaite charité commence par elle-même ; le pasteur, pour bien s'acquitter de sa charge, doit se placer sur un lieu éminent d'où il puisse voir son troupeau, et discerner si ses brebis ne sont point attaquées par les loups : or, ce lieu éminent,c'est l'oraison.

Un ver encore ne s'élève point de terre, quoique les oiseaux le piquent ; de même l'homme doit demeurer ferme dans la situation où Dieu le met en priant, quoique les démons l'importunent et l'inquiètent, et mettent de l'agitation dans ses pensées. Ce n'est pas peu profiter dans l'oraison, que de souffrir patiemment ces dissipations importunes ; c'est s'offrir en holocauste, et tout le sacrifice alors se brûle dans le feu de la tentation. Ne croyez pas que ce soit un temps perdu que de demeurer là sans rien recevoir ; c'est beaucoup gagner que de travailler sans intérêt, et pour la seule gloire de Dieu. Il en est de cela comme des enfants qui travaillent dans le champ de leur père ; ils ne reçoivent pas tous les jours le salaire de leur journée, mais au bout de l'an ils retirent tout.

L'homme qui s'approche de l'oraison doit beaucoup travailler et ne se lasser jamais, dans le temps calme et dans la belle saison, afin de faire, comme la fourmi, des provisions pour l'hiver et pour le temps des grandes eaux, de crainte alors de mourir de faim, comme des animaux qui n'ont eu soin de ne rien amasser ; vous savez que ces grandes eaux et cet hiver, c'est la mort et le jugement.

Thérèse finit sa lettre en priant cet évêque de lui pardonner l'indiscrétion qu'elle a eue de lui écrire sur cette matière ; mais elle se justifie par le zèle qu'elle avait pour le salut et le service de ce grand prélat.

Voici d'autres enseignements tirés d'une lettre qu'elle écrivait au père Gratien, à qui elle recommandait de donner de sa part quelques avis à la prieure de Séville touchant l'oraison. Avertissez cette personne, lui dit-elle, de se contenter de sa manière de prier, sans se mettre en peine si son entendement n'agit point quand Dieu la favorise d'une autre sorte. Le plus important à savoir en ce qui regarde la prière mentale, c'est que la mieux faite et la plus agréable à Dieu, est celle qui produit dans l'âme de meilleurs effets : je ne parle pas à présent des résolutions et des désirs ; quelque quantité que l'âme en produise, et quelque caractère de bonté qu'on leur attribue, tout cela n'est pas toujours tel que notre amour-propre nous le

représente ; mais je parle de ces bons effets qui confirment les bons désirs par l'exécution : en sorte que l'âme puisse juger du désir qu'elle a d'honorer Dieu par le soin qu'elle prend de ne le point offenser, et par son attention à s'occuper la mémoire et l'esprit de tout ce qui pourra lui plaire, et lui témoigner notre amour. Voilà ce que l'on peut appeler une véritable oraison, et non pas ces goûts où nous mettons nos complaisances. Quand l'oraison n'est pas comme je viens de dire, on ne voit dans l'âme que beaucoup de lâcheté, des craintes et des ressentiments contre ceux qui nous méprisent, ou qui ne nous estiment pas assez. Pour moi je ne voudrais point d'autre oraison que celle qui m'enrichit de vertus, et quand même elle serait accompagnée de travaux, de sécheresses et d'afflictions, si j'en devenais plus humble, je la croirais excellente. Car ce que j'estime, le plus dans la prière, c'est ce qui plait le plus à Dieu. Celui qui souffre prie quand il offre à Dieu ce qu'il souffre ; et quelquefois il prie beaucoup plus que celui qui se rompt la tête dans un coin de sa cellule, et qui croit avoir bien fait oraison quand il a versé quelques larmes avec effort.

Toutes ces instructions sont assurément bien solides et bien judicieuses, et nous offrent de grandes facilités pour la prière.

Revenons maintenant à l'histoire de sainte Thérèse, qui, renfermée dans son petit désert de Saint-Joseph, y jouissait d'un profond repos, après toutes les tempêtes qu'elle avait soutenues. Ce lieu était un paradis de délices, non-seulement pour elle, mais pour Jésus-Christ même, qui le lui fit souvent connaître. Rien de mortel, rien de passager ne détournait ces ferventes solitaires de leur continuelle application à méditer les choses divines. Toutes disputaient à l'envi à qui retracerait mieux dans ses mœurs, sous une maîtresse si éclairée, la sainteté de leurs anciens pères. On y cultivait avec soin toutes les vertus. On y faisait une profession exacte de la pauvreté des Apôtres ; et il y arrivait une infinité de choses admirables, qu'on est obligé de supprimer, pour se renfermer dans la seule histoire de sainte Thérèse.

Voici les principales observances qui se pratiquaient dans ce monastère naissant. En été, les religieuses se levaient à cinq heures, durant l'hiver à six ; elles commençaient leur journée par une heure d'oraison mentale, qu'elles faisaient indifféremment, ou dans leurs cellules, ou dans les hermitages du jardin. On régla depuis qu'elles s'assembleraient en commun pour cet exercice, afin de se donner mutuellement bon exemple. Après l'oraison, on récitait les quatre petites heures du bréviaire, ou l'on en chantait quelques-unes selon la qualité de la fête. Ensuite les religieuses allaient dans leurs cellules, ou dans des lieux destinés au travail qui leur

était assigné. Chacune, en s'occupant à son office particulier, observait un silence exact, et tel qu'il convient à des solitaires : c'est pour cette raison que Thérèse ne voulut point qu'il y eût de chambre commune pour le travail des mains, de crainte que la compagnie ne donnât quelque occasion de parler. Il n'y avait point aussi de grande salle pour loger ensemble les religieuses, afin de mieux conserver les bienséances et l'honnêteté. Chacune travaillait et reposait dans sa cellule séparément, d'où même elle ne pouvait sortir sans une nécessité bien évidente. On sonnait la Messe à huit heures en été, et à neuf en hiver. Après la Messe chaque religieuse retournait en sa cellule pour vaquer au travail des mains : un quart d'heure avant le diner on sonnait une petite cloche pour l'examen de conscience que chaque religieuse faisait, ou dans sa cellule ou dans le lieu où elle se rencontrait. Hors les jours de jeûne on allait diner à dix heures ; et durant les jeûnes commandés par l'Église, ou ajoutés par la règle, on ne dînait qu'à onze heures et demie. La plus ordinaire portion pour le diner de chaque religieuse était un œuf, avec un potage de légumes ; quelquefois on leur donnait un peu de poisson très-commun, si ce n'est qu'on ne leur en envoyât d'autre par aumônes. Après le diner, la supérieure leur permettait de s'entretenir ensemble pendant un peu de temps ; mais chacune portait son ouvrage à la récréation pour s'y occuper honnêtement, et s'y moins livrer à l'intempérance du discours. Il n'était permis dans ces conversations ni de s'écarter de la modestie, ni de rien dire contre la charité. A deux heures on allait à Vêpres, et les religieuses se retiraient ensuite dans leur cellule, où chacune employait une heure à faire une lecture spirituelle, et passait le reste de l'après-diner à s'occuper du travail des mains, jusqu'à Complies, qui se disaient à cinq heures en été, et à six en hiver : ensuite on allait souper ou faire collation, selon la diversité des temps ; aussitôt après on se retirait dans sa cellule jusqu'à huit heures que l'on commençait l'oraison mentale du soir, qui durait jusqu'à neuf heures. Après qu'elle était finie, on récitait les Matines, et on faisait l'examen de conscience. Quand on avait de la sorte achevé la journée, les religieuses se retiraient dans leur cellule, où elles s'occupaient jusqu'à onze heures que l'on donnait le signal pour se coucher ; et la retraite alors était tellement recommandée, qu'il n'était permis à personne de se tenir hors de sa cellule.

On a depuis autrement distribué les heures et la manière de ces exercices, selon que l'expérience l'a fait juger à propos. Mais on n'a jamais présumé de rien innover touchant la régularité et l'austérité de la vie. Dans le temps que l'auteur des Annales des Carmes réformés écrivait son livre, on continuait encore avec ferveur à pratiquer toutes ces observances dans le

couvent de Saint-Joseph d'Avila.

Jamais la tristesse ne mêlait d'amertumes aux douceurs que la grâce leur faisait goûter, et leurs austérités ne les rendaient, ce semble, que plus sensibles à la joie ; on le voit par une réponse que la Sainte faisait à son frère. J'ai reçu ici votre lettre, lui dit-elle ; nos sœurs ont pris beaucoup de plaisir à la lire dans leur récréation, et j'en fus aussi toute réjouie ; et je m'imagine que vous cesserez plutôt de vivre, que d'être de belle humeur : mais comme c'est avec des saintes, cela vous sied bien.

Thérèse et ses religieuses étaient dans les plus grands excès de leur zèle, lorsque le père Alphonse Maldonnat, de l'ordre de Saint-François, nouvellement revenu des Indes, passa par Avila. Il y rendit visite à notre Sainte, et lui fit la peinture du malheur de tant de peuples idolâtres qui vivaient sans la connaissance du vrai Dieu, et périssaient hors la vraie religion. Elle fut si frappée de cette nouvelle, que, après que ce père l'eut quittée, elle alla se réfugier seule dans un des hermitages qu'elle avait fait construire aux extrémités du jardin pour y prier plus en repos. Elle y répandit devant Dieu beaucoup de larmes, et lui représenta la destinée de ces âmes malheureuses, à qui les vérités et les promesses de la foi étaient inconnues. Elle le conjurait instamment de lui ouvrir quelque voie pour travailler à leur salut ; et réitéra plusieurs jours la même prière avec une extrême ardeur. Une nuit qu'elle continuait à demander à Dieu cette grâce, il l'assura que dans un peu de temps elle verrait de grandes choses. Cette lumière la consola : mais elle ne pouvait juger à quoi elle devait s'attendre, et demeura ferme néanmoins dans l'espérance que l'événement serait heureux.

On voit dans la conduite qu'a tenue la Sainte depuis la conversation qu'elle eut avec le père Maldonnat, combien son zèle pour la conversion des âmes la dévorait, puisque ne pouvant agir par un ministère extérieur, et par les talents de la parole dans les prédications publiques, elle tâcha d'y suppléer en formant par la suite des communautés monastiques, où l'on offrirait à Dieu de continuels sacrifices de prières et de pénitence pour obtenir aux pécheurs les lumières et les miséricordes divines.

Les généraux des Carmes demeuraient ordinairement à Rome, et n'étaient jamais venus en Espagne..Mais dans le temps qu'on s'y attendait le moins, Jean-Baptiste Rubeo de Ravenne, général de l'Ordre, vint à Avila. C'en était assez pour effrayer beaucoup les religieuses de Saint-Joseph, qui ne se trouvaient pas soumises à son obéissance, et vivaient sous celle de l'évêque. Cependant, comme la Sainte n'avait à se faire aucun reproche sur cela, et se

reposait sur l'innocence de ses intentions, non-seulement elle ne chercha point à se soustraire à la vue de ce supérieur, mais elle fit même en sorte qu'il put visiter le monastère.

Il fut extrêmement édifié des exercices de pénitence et de retraite qui se pratiquaient dans cette maison ; il y admira le courage, la prudence, et même la politesse de Thérèse, qui lui raconta naïvement toutes choses. Je lui parlai, dit-elle, avec sincérité sur tout ce qui s'était fait, et je ne puis parler autrement. De sorte que le général, loin de désapprouver l'entreprise, lui fit connaître combien elle lui était agréable ; car il lui donna des lettres-patentes pour fonder d'autres monastères comme celui-là ; et il défendit qu'aucun provincial ne la troublât dans ses desseins. Elle n'en avait jamais osé tant espérer, et cela ne lui était pas même venu dans l'esprit : mais le général fut tellement charmé de voir refleurir dans ce monastère la régularité primitive des anciens pères du Carmel, qu'il souhaita l'accroissement d'un si grand bien. Le caractère de sainte Thérèse lui plut si fort, que durant son séjour il retourna plusieurs fois la visiter autant que ses occupations purent lui permettre, et lui donna toujours des témoignages de son estime.

Comme elle eut lieu de se persuader par cette permission du général, que c'étaient-là les grandes choses que durant sa prière Dieu lui avait fait entendre qu'elle verrait, elle pensa qu'apparemment ce n'était pas à quelques couvents de religieuses qu'il fallait borner les vues de la Providence, mais y comprendre aussi des monastères d'hommes pour donner à ce grand dessein une plus belle étendue. Ainsi pour ne point paraître se trop prévaloir de la condescendance de son supérieur, elle pria l'évêque de conférer avec lui sur ce sujet ; mais la chose lui parut d'une exécution difficile, et ne put se régler avant son départ. Lorsqu'il était déjà passé jusqu'à Valence, pour s'en retourner à Rome, Thérèse, qui comprit que cet établissement serait agréable à Dieu, et très-avantageux à ses sœurs, écrivit à ce père une lettre armée de toutes les raisons les plus capables de combattre et de réfuter tout ce qu'on opposait. Le général en fut touché ; tout le prévenait en faveur de la Sainte, et il ne put résister à l'efficace de ses raisonnements, qui le persuadèrent et l'engagèrent à permettre la fondation de deux couvents d'hommes sous le consentement du provincial actuellement en place, et de celui qui en était sorti. Ces deux pères parurent avoir assez de peine à accorder leur agrément, mais ils ne purent le refuser aux pressantes sollicitations de l'évêque, qui s'employait avec plaisir pour tout ce qui intéressait Thérèse. Elle fut ravie d'avoir obtenu ce qu'elle demandait ; car quoiqu'elle ne connût encore aucuns religieux qui

aspirassent à cette austérité de vie, et qui désirassent de contribuer à ce nouvel établissement, la grandeur de son courage ne lui promettait que d'heureux succès ; et sans cesse elle priait le Seigneur qu'il en suscitât seulement un pour commencer.

Pendant qu'elle méditait sur cette affaire, Dieu lui inspira de penser à fonder un couvent de religieuses à Medine du Champ, qui étant une ville assez voisine et assez opulente, lui parut propre à devenir la première colonie de son ordre.

La vie extérieure où cette longue suite de fondations a mis Thérèse, ne fut pas de son choix, et n'aurait pas été de son goût, si l'ordre de Dieu ne lui eût rendu agréables toutes ses volontés. Mais dans ses voyages et dans ses occupations les plus tumultueuses, elle ne perdit rien de son recueillement uniforme et de son application aux vérités célestes. Quand l'amour de Dieu remplit tout le cœur, l'action cesse de lui être dangereuse, et il n'y a que l'amour imparfait qui ait besoin de repos.

Le père Balthasar Alvarez, ancien confesseur de la Sainte, était alors à Medine : elle lui écrivit par le père Julien d'Avila, chapelain de Saint-Joseph, et lui marqua l'ample permission qu'elle avait du père général, afin qu'il en conférât avec l'abbé de cette ville, qui, pendant la vacance du siège épiscopal, se trouvait supérieur du diocèse. Il reçut avec joie la proposition, et l'affaire fut négociée si diligemment par les soins de Julien d'Avila, qu'elle fut achevée en quinze jours. Thérèse en même temps, pour plus grande sûreté, avait écrit au prieur des Carmes de Medine de lui acheter une maison propre à faire un monastère ; de sorte qu'elle se trouva avec deux maisons sans avoir le premier argent pour les payer, ni pour se mettre en chemin, n'ayant pour toutes richesses que son espérance. Tout se réduisait, dit-elle, à une pauvre Carmélite chargée de patentes et de bons désirs. Que vous montrez bien, Seigneur, continue la Sainte, que votre puissance n'a point de bornes, lorsque vous donnez tant de hardiesse à une créature, ou pour mieux dire, à une fourmi telle que je suis.

Comme elle était dans cet embarras, une jeune demoiselle qui s'était présentée pour entrer au monastère de Saint-Joseph, et qui n'avait pu, parce que le nombre de treize était rempli, offrit la petite somme qu'elle avait destinée à sa dot pour commencer l'œuvre de Medine du Champ ; la Sainte l'accepta volontiers, et donna l'habit à cette demoiselle avant nulle autre de celles qu'elle reçut pour cette nouvelle maison.

Après que Thérèse eut pris toutes ses mesures pour le voyage, elle choisit

quatre religieuses de Saint-Joseph d'Avila pour les mener avec elle à Medine. Toutes celles qui restèrent, à la vue des préparations de son départ, furent aussi affligées qu'on peut penser ; la Sainte ne l'était pas moins que les autres, et son cœur était trop reconnaissant et trop tendre pour ne pas sentir cette absence ; mais elle eut soin de cacher sa douleur, et après avoir passé bien du temps dans un des hermitages du jardin pour recommander à Dieu son monastère, elle en partit accompagnée des religieuses qu'elle emmenait, de Julien d'Avila, et de quelques autres personnes de leur suite.

On fit ce qu'on put pour cacher son départ, mais on le sut, et cela donna occasion à de nouveaux murmures dans toute la ville. On en jugea précipitamment selon la coutume. On l'accusa d'être une étourdie, une imprudente, d'aimer à courir et à se promener, et on lui donna toutes sortes de noms indignes. Ses amis avaient tâché de la détourner de ce voyage qu'ils n'approuvaient pas, surtout l'évêque qui s'en était affligé plus qu'un autre parce qu'il n'aurait plus la consolation de la voir, et qu'il augurait mal de cette entreprise. Enfin d'autres disaient qu'il fallait voir où de telles rêveries aboutiraient ; mais la fermeté de son esprit n'était pas accoutumée à s'étonner de ces sortes de choses. Elle continua sa route, et comme elle était en chemin, elle reçut un exprès qui lui apportait une lettre du propriétaire de la maison que Julien d'Avila avait achetée, par laquelle il lui mandait qu'il ne la pourrait mettre en possession de cette maison à cause que les pères Augustins qu'il aimait beaucoup, et qui en étaient proches voisins, voyaient cette affaire avec peine ; de sorte qu'elle n'avait qu'à rester à Avila jusqu'à ce que cet obstacle fut levé.

Cette nouvelle la toucha fort ; mais de crainte de décourager ses compagnes, qui n'étaient pas encore bien aguerries à soutenir des traverses, elle n'en parla point. Après y avoir bien pensé, elle se rassura, et crut même que ce contre-temps était un heureux présage.

Les mauvais chemins les firent arriver de nuit au bourg d'Aréval, où un prêtre de leurs amis leur avait fait préparer un logement chez des femmes dévotes.

Comme le père Dominique Bagnez se trouvait en ce lieu par hasard, Thérèse le fit avertir de la venir voir, afin de tout régler par ses avis. L'affaire lui parut aisée à terminer, mais le bruit de l'obstacle s'étant répandu parmi sa troupe malgré sa précaution, elle en eut de l'inquiétude, et passa la nuit sans dormir. Le prieur des Carmes de Medine qui arriva le lendemain, calma son esprit, dès qu'il l'eut assurée que la maison qu'il avait achetée suffirait pour ces commencements, et qu'on pourrait lui donner

quelque forme de maison religieuse ; on approuva son expédient ; et après avoir conféré sur tout cela, il fut résolu que quatre des six religieuses resteraient dans une ville voisine, où il y avait pour curé un cousin germain de deux de ces filles. La Sainte accompagnée des deux autres religieuses, passa par Olmède, où était alors l'évêque d'Avila ; il la reçut avec grand plaisir, et quoiqu'il fut déjà fort tard, il ne put l'engager à rester. De sorte que lui ayant fait donner une voiture plus honnête et plus commode que celle où elle était, au milieu de la nuit du même jour, elle arriva enfin à Medine.

Elle avait vu sur sa route la propriétaire de la maison qu'on lui voulait louer et l'avait tellement charmée par ses discours, que cette dame avait envoyé ordre à son homme d'affaires de sortir de la maison, et de prêter tous les meubles et tous les lits dont on aurait besoin pour l'établissement.

Julien d'Avila, qui était arrivé avant Thérèse, avait averti les pères Carmes de sa venue, pour préparer tout ce qui concernait l'ornement du lieu ; de sorte qu'au premier bruit que fit le chariot de la Sainte, lorsqu'elle vint descendre à la porte du monastère, le prieur et les religieux se mirent aussitôt en état de porter tout ce qui devait convenir à la maison nouvelle. Thérèse ne demeura pas sans rien faire, elle encouragea les travailleurs par ses paroles et par son exemple, et se donna tous les mouvements nécessaires pour tout mettre en ordre. La nuit ne fut pas bien longue, car c'était la veille de l'Assomption. Plusieurs personnes s'étaient rendues dans la ville, où l'on préparait pour le jour de la fête un grand combat de taureaux. Comme tout le monde arrivait en foule pour ce spectacle, les rues se trouvaient assez peuplées, et l'on était fort étonné de voir à ces heures-là des ecclésiastiques, des religieux et des religieuses qui portaient tant de hardes et tant de paquets à la faveur des ténèbres ; on en faisait librement et de toutes les façons beaucoup de railleries, qui ne laissèrent pas d'inquiéter un peu Thérèse. Enfin toute la troupe arriva à la maison, où l'homme d'affaires était couché. Ou essuya toujours quantité d'insultes des passants, tandis qu'on frappait à la porte. L'homme d'affaires se leva, lut la lettre de sa maîtresse, et obéit aussitôt. On entra dans un petit vestibule dont l'on trouva les murailles presque démolies. Une seule chambre assez mal en ordre, fermée seulement de plâtras, et dont ce qui restait de murs était raboteux et affreux à voir, fut le lieu qu'on y trouva le plus propre pour y loger le Saint-Sacrement. L'homme d'affaires offrit des tapisseries et des rideaux de damas pour couvrir ces difformités. Cela fit plaisir à Thérèse qui, pendant toutes ces agitations, conservait toujours sa belle humeur, que rien ne lui ôtait jamais, et peut-être aussi pour encourager les autres. Faute

de provision de clous, on arracha ceux qu'on put trouver aux vieilles murailles ; les Carmes se hâtèrent de tendre et d'orner le lieu, et les religieuses en emportèrent les terres, et en balayèrent les ordures.

Cependant le jour était prêt à commencer ; il fallait rendre visite au maire de la ville, pour le prier d'envoyer un notaire attester par écrit que ce couvent ne s'établissait point sans la permission de l'abbé qui était alors absent, de crainte qu'il n'y eût opposition. On le pressa beaucoup, le notaire vint faire un acte pour rendre témoignage. Le lieu fut paré d'ornements. On pendit une petite cloche dans le plus haut de la maison, et aux premiers rayons de l'aurore on sonna la messe.

Tout le voisinage accourut en foule, et fut fort surpris qu'en une nuit on eut commencé et achevé un monastère. Les habitants qui ne savaient quelles mesures prendre, demeurèrent fort étonnés, et en peu de temps le concours du peuple s'y trouva si nombreux, que les lieux ne furent plus capables de les contenir.

Il fallut que les religieuses allassent se réfugier sous un petit escalier qui restait de tous les débris de l'autre côté de l'autel, afin que s'y étant enfermées elles entendissent la messe par les fentes de la porte, et se dérobassent à la foule qui les accablait.

C'est ainsi que fut établi le monastère de Medine du Champ, en l'année 1567, le propre jour de l'Assomption. On peut juger avec quel courage Thérèse conduisait cette entreprise. Rien ne la rebuta ; car après avoir essuyé toutes les fatigues du chemin sans prendre le moindre soulagement, ni diminuer rien de ses jeunes et de la frugalité de ses repas, elle arrive à minuit, et dans le temps qu'elle devrait un peu se reposer, sans faire réflexion sur ses infirmités ni sur son âge, qui était alors de cinquante-trois ans ; sans se souvenir ni de manger ni de dormir, elle se charge de meubles et de fardeaux ; tout occupée de l'œuvre du Seigneur, nullement embarrassée de ce qu'il y avait à faire, accomplit son dessein, et perfectionne son ouvrage dans une ville peuplée, où il fut plus tôt achevé qu'il ne fut connu.

Le succès la consola de toutes ses peines ; mais dans le temps qu'elle s'abandonnait au plaisir de voir Jésus-Christ adoré sur son autel, au milieu de ce nouveau sanctuaire, le démon éleva dans son âme une tempête semblable à celle qu'il avait formée à l'établissement du monastère d'Avila. Dieu, qui savait de quelle manière elle se conduisait dans ces assauts, se plaisait à la voir combattre pour se réjouir ensuite avec elle de ses victoires.

Ainsi de peur que les faveurs divines ne réveillassent en elle quelques complaisances trop humaines, les grandes grâces qu'elle reçut, et les innocentes joies qu'elle goûta, furent toujours suivies d'épreuves qui la retinrent dans la dépendance et dans la crainte.

Après que la messe fut achevée, elle sortit de son réduit pour examiner cette masure, que pendant la nuit précédente elle n'avait pu bien reconnaître. Elle fut touchée de douleur et d'appréhension que quelque hérétique caché, que la foire célèbre pouvait avoir attiré en ce lieu, ne vint faire quelque outrage à l'Eucharistie, qu'aucune muraille ne mettait à couvert. Sa tristesse et son trouble augmentaient peu a peu ; elle se représentait les discours qu'on tiendrait d'elle : elle désespérait du succès de son entreprise ; la lumière céleste s'était éclipsée; plusieurs pensées importunes la tourmentaient sur l'imprudence de son dessein : elle commençait à douter si c'était Dieu qui le lui avait inspiré ; et de là naissait en son âme une incertitude cruelle sur tout ce qui lui était arrivé durant le cours de sa vie. Car d'une seule illusion elle concluait que par le passé elle avait été toujours livrée à des impostures.

Il ne faut pas s'étonner que cet esprit sublime fût tout à coup sans courage et sans lumière ; ni qu'après avoir méprisé les choses les plus difficiles, la seule pensée des difficultés l'effraie. C'est ainsi que la Sagesse divine se cache de temps en temps aux âmes éminentes, afin qu'elles connaissent ce qu'elles sont quand Dieu les fortifie, ou quand il les abandonne à elles-mêmes.

Thérèse ne s'expliqua point de sa peine, et renferma toute cette tempête dans le fond de son cœur pour ne point alarmer ses compagnes. Après qu'elle eût soutenu cette tentation depuis le matin jusqu'au soir, Dieu l'éclaira intérieurement en lui faisant connaître que cet orage était causé par le démon, et qu'elle devait se le persuader, puisque les autres religieuses étaient exemptes de ce trouble.

Cependant elle ne se contenta pas d'assigner toutes les nuits quelques personnes pour garder le saint Sacrement; mais sa sollicitude la réveillait souvent pour y prendre garde elle-même.

Car tout étant ouvert par les ruines de l'édifice, le clair de la lune lui donnait moyen de voir tout ce qui se faisait dans ce lieu. Le culte du saint Sacrement fut un des principaux motifs de ses fondations, et elle disait que rien ne lui tenait tant à cœur que d'élever le plus qu'elle pourrait de trônes à Jésus-Christ sur la terre. Aussi sa dévotion au très-saint Sacrement fut la

cause que dans la suite on rendit plus d'honneur à ce mystère, et que l'usage de la communion plus fréquente s'introduisit.

Après qu'une semaine fut passée dans ces précautions pour empêcher la profanation des saints mystères, un vertueux marchand de Medinc prêta à Thérèse la moitié d'un logis spacieux qui lui appartenait, jusqu'à ce que la nouvelle maison qu'on avait achetée fut entièrement accommodée en monastère. La Sainte fut visitée en ce lieu par quelques personnes de piété, et entr'autres par une femme de condition, nièce de l'archevêque de Tolède. Cette dame fut si contente et si touchée de la conversation de Thérèse, qu'en entrant chez elle, son premier soin fut de faire le récit de tout ce qu'elle avait vu à sa fille, âgée d'environ dix-huit ans. cette jeune personne se sentit aussitôt une si violente inclination d'être carmélite, qu'elle le déclara à sa mère ; lui dit combien elle se trouvait dégoûtée du monde, dont elle reconnaissait déjà le faux et le néant, et parla si éloquemment sur ce sujet, qu'elle donna l'envie à sa mère de prendre la même résolution qu'elle, et toutes deux vinrent s'offrir à notre Sainte ; et avant que de s'engager elles lui apportèrent beaucoup d'argent pour le bâtiment de la chapelle et du cloître de ses religieuses.

Thérèse, au bout de deux mois, se rendit au monastère, où le prieur des Carmes faisait beaucoup avancer l'ouvrage ; et où l'on envoyait de larges aumônes, qui servirent à payer les dettes. Cependant l'exemple de cette dame, qui s'était rendue carmélite avec sa fille, fit dans la ville tant d'effet, que plusieurs filles de qualité, charmées de la beauté de cet état, voulurent s'y engager, et firent leur sacrifice avec un détachement si parfait, que Thérèse elle-même l'admira.

Après qu'elle eût surmonté toutes les difficultés de la fondation de Medine. l'établissement des monastères d'hommes lui revint dans l'esprit ; elle en parla secrètement au père Antoine, prieur des Carmes de la ville, pour sonder ses sentiments. Il goûta son dessein ; mais comme elle remarqua qu'il n'était pas d'une constitution bien robuste, ni propre à porter les travaux d'une vie austère, elle ne le pressa pas beaucoup. Il lui dit qu'un peu avant sa proposition il avait formé le projet de s'engager dans une vie plus pénitente, et qu'il était résolu d'entrer dans l'ordre des Chartreux. Thérèse s'en réjouit extrêmement, et l'exhorta à s'éprouver par des exercices d'une plus sévère discipline ; il lui obéit, et passa une année entière dans ces préludes de réforme, et Dieu lui fournit les occasions de se voir à beaucoup d'épreuves ; car après qu'il eut conféré avec Thérèse, la réputation qu'il avait d'être un grand homme de vertu, le fit choisir du roi pour travailler à

rectifier quelques abus introduits dans son ordre ; ce qui lui fit souffrir de la part des carmes mitigés beaucoup de persécutions, et bien des oppositions à tous les bons desseins qu'il eut dans la suite.

Avant que Thérèse partit d'Avila, dom Bernard de Mendoce, frère de l'évêque, avait commencé à lui parler d'une donation qu'il lui voulait faire pour une fondation de Carmélites. Il vint à Medine lui confirmer les mêmes offres pour rétablissement d'un monastère à Valladolid, et la pressa fort de ne pas différer de se mettre en possession d'une maison spacieuse et d'un grand enclos qu'il lui donnerait dans cette ville-là. Notre Sainte lui témoigna sa reconnaissance, mais se trouvait embarrassée comment elle satisferait à l'empressement de cette dame chez qui elle avait demeuré six mois à Tolède, et qui la priait instamment de fonder un monastère à Malagon, dont la seigneurie lui appartenait. Dom Bernard insistait toujours ; et comme madame Marie de Mendoce sa sœur devait emmener Thérèse avec elle, il voulut, avant son départ, passer un acte pour la donation de sa maison de Valladolid, et ne pas remettre sa libéralité à un autre temps.

Pendant que Thérèse était à Medine, il y vint un religieux fort jeune encore, mais de beaucoup d'esprit, et d'un très-solide jugement, qui faisait ses études de théologie dans le collège des Carmes mitigés de Salamanque. Il avait nouvellement reçu l'ordre de prêtrise, et était venu à Medine pour accompagner un ancien religieux qui dit de lui tant de bien à la Sainte, et lui lit tant d'éloges de sa vertu, de sa ferveur et de sa pénitence, qu'elle conçut un grand désir de le voir.

L'ancien religieux le dit le lendemain à son compagnon. Le père Jean de la Croix, qui n'aimait nullement les visites, et fuyait toutes sortes de communications avec les femmes, même les plus vertueuses et les plus saintes, fut contraint néanmoins de se rendre aux instances qu'on lui faisait, et vint voir Thérèse. Elle ne l'eut pas plus tôt examiné pendant quelques moments, qu'elle reconnut qu'il était propre à son dessein. Elle admira sa prudence et son courage dans une si grande jeunesse ; et comme elle songeait au moyen de lui découvrir à propos ses projets, il prévint lui-même sa pensée, et lui déclara qu'il se sentait appelé de Dieu à une vie plus austère que celle qu'il professait, et que ne pouvant suivre tous ses désirs dans l'ordre où il se trouvait engagé, il délibérait de se retirer parmi les Chartreux, où, soutenu par l'exemple de ces fervents solitaires, et par la commodité de leur retraite, il espérait que Dieu lui ferait la grâce de travailler plus efficacement et plus parfaitement à son salut.

La Sainte remarquait de plus en plus en lui tant de talents et de mérite, et lui trouvait une sagesse et une doctrine si convenables à la conduite des couvents de sa réforme, que ne pouvant plus retenir sa joie, elle lui découvrit à son tour le dessein qu'elle avait de fonder des monastères de Carmes déchaussés, et le conjura d'attendre jusqu'à ce qu'il plût à Notre-Seigneur de lui donner une maison de cette réforme, où il pourrait se consacrer à Dieu, et passer sa vie dans les exercices de la pénitence et de l'oraison ; et lui fit entendre qu'il ferait beaucoup mieux de travailler à la reforme de son ordre, que de s'engager dans un antre.

L'éloquence de la Sainte ne fit pas moins d'impression sur l'esprit du père Jean de la Croix, que le mérite de ce grand religieux en avait fait sur elle. Il se rendit à ses conseils, et la pria seulement pour contenter sa ferveur, d'exécuter son dessein au plus tôt.

Thérèse fut très-contente d'avoir rencontré pour ce nouvel édifice deux pierres fondamentales si bien choisies. Elle voulait néanmoins différer un peu pour éprouver davantage le père Antoine, à qui elle ne se fiait pas tant qu'au frère Jean de la Croix, qui était fort de son goût. De sorte qu'il se passa bien une année depuis la fondation du monastère des religieuses de Medine, jusqu'à l'établissement du premier couvent des Carmes réformés.

Cependant Thérèse était invitée d'aller visiter le couvent d'Alcala, où la béate qu'elle avait vue durant son séjour à Tolède, avait fait un établissement de Carmélites réformées. Elle partit donc de Medine avec madame Marie de Mendoce, qui la mena dans son équipage, et la fit passer par Madrid, où l'on souhaitait fort de la voir. Elles allèrent descendre chez madame de Mascaregnas, qui avait été gouvernante du roi régnant Philippe II. Plusieurs dames s'y étaient rendues avec une extrême curiosité de connaître Thérèse, et de découvrir dans sa personne quelque chose d'extraordinaire. Elle remarqua dans leur empressement à la recevoir, et par plusieurs petits discours jetés d'abord, qu'on attendait d'elle quelques entretiens et quelques traits d'une spiritualité non commune. Ainsi, dès qu'elle eut satisfait aux premiers compliments et aux bienséances, elle dit, en s'asseyant : Oh ! qu'il y a de belles rues dans Madrid ! et elle engagea la conversation sur des matières de cette sorte, sans rien laisser paraître de surnaturel et de sublime. Quelques dames moins éclairées en perdirent une partie de la bonne opinion qu'elles en avaient ; mais d'autres plus habiles ne laissèrent pas, au travers de ces innocents artifices, de démêler qu'il y avait en elle de très-éminentes vertus.

La même chose lui arriva au monastère royal des religieuses déchaussées

de Saint François, où elle fut obligée d'aller avec la princesse Jeanne, sœur de Philippe II, fondatrice de ce couvent. Durant quinze jours que Thérèse demeura dans ce monastère avec la princesse, elle se déguisa si bien, qu'on ne vit rien en elle que de fort commun ; mais quelques personnes plus pénétrantes que les autres, percèrent jusque sous les voiles de son ingénieuse modestie ; et l'abbesse, qui était sœur de saint François de Borgia, dit, en la voyant s'en aller : Dieu soit béni de nous avoir fait voir une sainte que nous pouvons imiter, car sa vie est la plus commune du monde. Elle parle, elle mange, elle dort, elle marche comme nous autres; sa conversation est simple, sans ostentation et sans cérémonie, et l'on voit néanmoins que Dieu est bien avant dans son cœur.

La Sainte se rendit à Alcala pour faire plaisir à madame de Mascaregnas; elle embrassa toutes les religieuses avec des sentiments d'une véritable tendresse, comme si elles avaient été ses propres filles ; et les excita pendant un séjour de deux mois à une telle ferveur qu'elle leur inspira la régularité de sa réforme, qu'elles ont toujours gardée depuis, sans quitter pourtant la jurisdiction de l'évêque, à qui elles étaient soumises.

Du monastère d'Alcala, Thérèse vint à Tolède, où la dame chez qui elle avait déjà passé six mois, la pressait fort de venir, afin d'y prendre des mesures pour faire un établissement de Carmélites réformées à Malagon, dont elle avait les domaines. Quelque envie que pût avoir la Sainte de multiplier ces fondations pour la gloire de Dieu, elle ne laissa pas de se refroidir un peu pour celle-ci, quand elle fit réflexion que la ville était trop petite pour y fonder un monastère sans revenu. Elle consulta sur cela, selon sa coutume, quelques théologiens, entr'autres le père Dominique Bagnez. Comme elle vit qu'il faisait valoir le décret du concile de Trente, qui permet les revenus en ces occasions, et que d'ailleurs cette dame la sollicitait vivement, elle consentit à ce qu'elle voulut.

Après avoir fait venir d'Avila cinq religieuses, elle fut conduite à Malagon par cette dame. Le monastère n'y était pas encore tout-à-fait préparé ; de sorte qu'elles se retirèrent dans le château, d'où elles sortirent huit jours après, le dimanche des Rameaux, et se rendirent en procession à l'église, où elles entendirent la messe et le sermon.

De la elles accompagnèrent le saint Sacrement jusqu'au lieu de leur retraite, se tenant cachées selon leur coutume sous leurs voiles noirs qui les couvraient ; et c'est ainsi qu'à la vue de toute la ville, charmée d'un spectacle si touchant, elles entrèrent dans le troisième monastère fondé sous l'invocation de Saint-Joseph. Le lieu n'était pas trop convenable, et le bruit

de la place voisine le rendait peu propre au silence de la prière. Ainsi, par les libéralités magnifiques de la fondatrice, et par les travaux de Thérèse, qui portait elle-même les fardeaux et les matériaux pour la construction d'un lieu plus commode, Dieu fit la grâce à ces religieuses d'y passer au bout de quatorze jours, quoique les architectes eussent dit que cette ouvrage durerait six mois.

Quand Thérèse arriva dans Malagon, elle y fut attaquée d'un violent rhumatisme, et d'une douloureuse contraction de nerfs. Cependant dès qu'il fallut travailler et présider à son ouvrage, elle se sentit aussitôt guérie : dès que tout fut achevé, pour mieux faire voir la conduite de la Providence divine, ses douleurs recommencèrent, et elle fut obligée de se remettre au lit.

Elle vit avec joie toute cette affaire consommée, mais s'inquiéta néanmoins que ce monastère eût des rentes, puisque les autres n'en avaient point. Car quoiqu'elle se fût rendue au sentiment des plus habiles théologiens, l'amour qu'elle avait pour la pauvreté évangélique ne laissait pas de lui donner des scrupules, et c'est pour cela qu'elle exhorta toujours ses religieuses à demeurer pauvres, et qu'elle leur donna de l'horreur pour ses sortes de revenus. Mais Dieu, pour lui faire connaître qu'il approuvait son obéissance aux docteurs, et son renoncement à son jugement propre, lui fit entendre qu'il se plaisait dans cette retraite. Aussi les religieuses vivaient dans une ferveur et dans une austérité qui consola beaucoup la Sainte. A son retour elle écrivit à la fondatrice, madame Louis de la Cerda, pour la consoler sur quelques événements.

Cette reforme de son ordre réussissait trop bien pour n'en pas continuer l'accroissement. Elle pensa donc à la fondation de Valladolid, où dom Bernard de Mendoce lui avait donné une grande maison accompagnée de bons domaines : mais elle fut fort affligée d'apprendre qu'il était mort subitement à Ubède sans pouvoir achever sa confession, quoiqu'il donnât de grands témoignages de pénitence. Elle pria Dieu instamment de répandre sur lui ses miséricordes ; et durant sa prière, se sentit portée à croire que cette âme serait délivrée des peines qui la purifiaient, le jour qu'on dirait la première messe dans le nouveau monastère. Elle partit de Malagon, où elle avait séjourné deux mois, sans s'arrêter à la fondation qu'elle voulait faire à Tolède ; et après avoir passé à la hâte par Avila et par Medine, elle se rendit incessamment à Valladolid, avec six religieuses qu'elle avait prises dans ses couvents. Elles y arrivèrent fort fatiguées ; et néanmoins il leur fallut aller entendre la messe en un couvent de Carmes à

l'entrée de la ville, et la Sainte dit qu'elle trouva le chemin si long, que ses peines en redoublèrent. Le lieu destiné pour l'établissement lui déplut, quoiqu'il fût fort agréable ; mais il y fallait faire beaucoup de dépense ; et d'ailleurs il y passait une rivière qui pouvait beaucoup nuire à la santé. Elle n'en dit mot néanmoins, et la première messe y fut célébrée le second dimanche du mois d'août.

Julien d'Avila, qui disait la messe, s'aperçut qu'en donnant la communion à la Sainte elle fut toute absorbée dans une profonde application ; et depuis elle raconta qu'en ce moment elle avait été éclairée sur la délivrance de dom Bernard de.Mendoee.

Comme ce lieu était fort malsain, et que tout son monde y tombait malade, madame Marie de Mendoce, que ses libéralités envers les pauvres ne rendaient pas moins illustre que sa naissance, demanda que cette maison lui fût cédée, et leur en donna une autre bien plus commode où elle fit, pour le rétablissement, plusieurs dépenses. Ainsi la petite communauté de religieuses fut conduite solennellement à la maison nouvelle, d'où elles répandirent la bonne odeur de leurs vertus, qui ranimèrent la piété des habitants, et donnèrent envie à plusieurs filles de condition de s'engager dans le même état.

Aussi les exemples de Thérèse y contribuèrent plus que tout le reste. Elle s'acquit dans cette ville une si grande réputation que ses sentiments étaient des lois, et l'on n'osait penser autrement qu'elle. Un fameux prédicateur l'étant venu voir, se plaignit dans son entretien qu'on ne lui eût pas donné une certaine chaire pour prêcher le carême. La Sainte, en le regardant d'un œil de compassion, ne fit que lui dire avec son air fin : Hélas, mon père ! et cela suffit pour l'obliger à rentrer en lui-même et se reprocher sa vanité.

Après que Thérèse eut fait quelque séjour à Valladolid, elle y reçut une lettre où elle était invitée de travailler à la fondation du monastère de Tolède. Elle laissa le nouvel établissement en bon ordre, et, dans le dessein d'y poursuivre l'ouvrage qu'on lui proposait, elle revint auparavant à Avila pour y passer un peu de temps.

Livre quatrième

Quoique la Sainte continuât toujours de marcher dans la voie des fondations pour les Carmélites réformées, elle ne perdait pas de vue le dessein d'établir aussi des monastères de Carmes, et ne laissait pas d'y travailler en chemin faisant.

Un gentilhomme d'Avila, nommé Don Raphaël, à qui la Sainte n'avait jamais parlé, ayant su qu'elle voulait fonder un monastère de Carmes réformés, était venu, avant son départ pour Valladolid, lui offrir une maison qu'il avait dans un hameau d'environ vingt feux, où demeurait un receveur des biens qu'il possédait en ces quartiers-là : Thérèse n'eut pas une fort grande idée de cette maison, mais ne laissa pas d'en louer Dieu et d'en remercier ce gentilhomme ; et comme elle était sur le point d'aller à Medine pour se rendre ensuite à Valladolid, elle lui avait promis qu'elle la pourrait voir en passant. Elle était partie de grand matin avec une religieuse et Julien d'Avila, qui l'accompagnait dans tous ses voyages ; mais ils s'égarèrent sur la route, et le lieu où ils allaient était si peu connu que personne ne pouvait le leur enseigner, en sorte qu'ils s'en trouvaient éloignés dans le temps qu'ils en croyaient être fort proche. C'était à la fin du mois de juin, et le soleil avait tant d'ardeur que Thérèse met cette journée au nombre de celles qui lui ont été les plus pénibles à passer. Enfin ils y arrivèrent un peu avant la nuit, et trouvèrent la maison si sale, à cause de la quantité de gens qui faisaient la moisson, que la Sainte ne put s'y résoudre d'y coucher. Cette pauvre maison était isolée sans tenir au village, et située proche d'un petit ruisseau, dans une campagne exposée à la rigueur de tous les vents et aux ardeurs du soleil ; enfin ce n'était qu'un logis de paysan.

Tout ce bel édifice consistait dans un porche, une chambre retranchée, un galetas et une petite cuisine. Thérèse, après avoir jeté les yeux sur tout cela, en imagina la distribution : elle destina le porche pour une chapelle, le galetas pour un chœur et la chambre pour un dortoir. Sa compagne, qui la voyait faire tous ces partages, ne comprenait pas comment l'on en viendrait à l'exécution, et toute mortifiée qu'elle était, y trouvait des difficultés extrêmes. En vérité, ma mère, dit-elle à Thérèse, quelque habile que vous soyez, vous n'en sauriez venir à bout, n'y pensez plus, je vous prie ; mais cela ne la rebuta pas. En arrivant à Medine, elle fit auPèreAntoine un détail sincère de la construction du lieu qu'elle avait visité ; elle lui demanda s'il pourrait se résoudre à passer quelque temps à Durvel; (Duruello), c'était l'endroit en question, et lui dit que c'était seulement pour commencer et que

Dieu lèverait bientôt tous les obstacles. Ce père répondit qu'il était prêt d'y aller et de demeurer même, s'il le fallait, dans une étable.

Il ne s'agissait plus que d'avoir la permission des deux provinciaux : celui qui était en charge était un assez bon homme, et quoiqu'il n'eut guère d'inclination pour ces nouveaux établissements, Thérèse lui allégua tant de raisons pour le déterminer, qu'il se laissa persuader à son éloquence, qui en persuadait bien d'autres, et lui accorda ce qu'elle voulut. Pour son prédécesseur, comme il se trouva dans la nécessité d'avoir recours au crédit de madame Marie de Mendoce, pour d'autres affaires, cette dame s'en prévalut pour avoir son consentement.

Thérèse qui avait emmené avec elle à Valladolid lePèreJean de la Croix, avait reconnu en lui tant de courage et tant de grâces, qu'elle crut qu'il le fallait envoyer à Durvel pour rendre l'habitation un peu plus logeable, et elle lui donna, pour sa compagnie et pour son service, un des manœuvres qui travaillait au monastère de Valladolid, où elle était alors.

En cet endroit la Sainte interrompt le cours de sa relation pour faire à ses enfants une exhortation vive contre la magnificence des édifices. Je vous conjure, leur dit-elle, mes sœurs, et vous mes pères, de demeurer toujours dans un grand détachement de ces maisons magnifiques et somptueuses, et d'avoir toujours devant les yeux ces saints fondateurs de notre ordre, qui sont nos pères, que nous savons être arrivés par la pauvreté et par l'humilité à la jouissance éternelle de la présence de Dieu.

Le Père Jean de la Croix, à l'aspect d'une maison si dépourvue de toutes choses, ne fut ni surpris, ni découragé. Comme il n'avait dans l'esprit que des idées de mortification et de pénitence, il ne conçut point d'autres moyens d'orner son nouveau monastère que d'y mettre beaucoup de croix et de têtes de mort. Il demeura seul presque deux mois dans ce petit

réduit, parce que le Père Antoine achevait à Medine les affaires qui l'y retenaient, pour se démettre de sa charge de prieur. Tous les paysans et les laboureurs de la métairie étaient surpris de voir un habillement d'une figure si nouvelle et dont ils n'avaient rien vu de semblable ailleurs. Ils regardaient cet homme incomparable avec admiration; ils s'estimaient heureux quand ils pouvaient l'entretenir un moment ; car il ne leur parlait que de la vie éternelle, et il y avait dans ses discours une douceur qui les charmait. Ces bonnes gens ne se lassaient point de visiter ce petit monastère et de fréquenter cette dévote chapelle. Les offices du chœur et la cloche attiraient ces gens rustiques, et l'exemple de cet homme rare les

excitait à la piété. Chacun des habitants du village était si ravi du bonheur qui leur était arrivé, qu'ils s'en vantaient partout, et l'on ne parlait que du nouveau carme déchaussé, dont les peuples des environs respectaient la vertu.

Cependant la Sainte entretenait souvent le Père Antoine pour voir s'il demeurerait ferme dans sa résolution, pour lui donner une pleine connaissance de la manière dont on vivait dans ces monastères, et pour l'instruire de tout ce qui lui semblait convenir, afin que les choses fussent bien fondées dès le commencement. Quelques jours avant que de le faire partir pour Durvel, elle lui demanda s'il avait eu soin de préparer les choses qui étaient les plus nécessaires en ce lieu-là, il lui dit que oui, et qu'il avait plusieurs horloges de sable pour régler leurs méditations. Thérèse ne put s'empêcher de sourire à cette réponse, quoiqu'elle fût néanmoins édifiée de voir que ce bon père faisait consister ses plus importantes provisions dans ces horloges. Le Père Antoine partit et mena avec lui deux religieux de son couvent de Médine qu'il avait excités à venir s'essayer pour la réforme.

La lettre que Thérèse avait reçue à Valladolid était du Père Hermandez, jésuite, qui avait assisté à la mort d'un riche bourgeois de Tolède, touché du désir de faire un pieux usage de ses biens, parée qu'il ne laissait point d'enfants ; ce père, outre les relations d'amitié qu'il avait avec Thérèse, connaissait l'utilité de ces fondations nouvelles, de sorte qu'il avait inspiré au mourant d'appliquer à cette œuvre ses libéralités ; mais la mort l'ayant surpris, il avait chargé un de ses parents d'exécuter sur cela ses bons desseins. Ce fut sur ces avis que la Sainte partit pour Tolède, avec deux religieuses qu'elle amenait d'Avila ; mais elle voulut voir sur sa route en quel état était cet établissement des Carmes, à Durvel. Elle y arriva le matin, et trouva lePèreAntoine qui balayait : il était d'une famille noble, et avant que de se faire religieux il avait vécu dans le monde avec distinction, et avait aimé la gloire. Thérèse qui le trouva dans cet exercice, et qui remarqua sur son visage la joie et la tranquillité de son âme, lui dit en l'abordant : Eh quoi, mon père, où est donc l'honneur ? Maudit soit le temps, dit-il, où j'en ai fait tant de cas. La Sainte entra dans la chapelle où respirait un air de piété et de recueillement qui la surprit Tout y était dans la simplicité la plus parfaite ; on n'y voyait de tous côtés que des croix et des têtes de mort. Le galetas qui était au milieu du logis servait de chœur, et l'on pouvait y faire l'office, mais il fallait se baisser bien bas pour y entrer et pour y entendre la messe. Il y avait aux deux cotés de la chapelle deux petits hermitages, où l'on ne pouvait demeurer qu'assis ou couché tant ils étaient bas; il y faisait si froid qu'il avait fallu y mettre quantité de foin. Ces

bons pères n'avaient pour chevet que des pierres, des croix et des têtes de mort au-dessus. Depuis matines ils demeuraient en oraison, et lorsqu'ils allaient à prime, leurs habits, sans qu'ils s'en aperçussent, étaient fort souvent tout couverts de neige, parce que le toit avait des ouvertures qu'on n'avait pas eu soin de rétablir.

Ils récitaient l'office avec les deux religieux mitigés qu'ils avaient amenés. Ils allaient prêcher dans les lieux d'alentour, qui manquaient d'instruction ; et Thérèse dit que c'était pour cette raison qu'elle avait le plus souhaité leur établissement en ce lieu-là, très-écarté de tout autre monastère et de tout autre secours spirituel. Ils allaient jusqu'à deux lieues faire leurs prédications, marchant les pieds nus sur la neige et sur la glace (car ce ne fut que dans la suite qu'on les obligea d'avoir des sandales). Après avoir passé tout le jour à prêcher et à confesser, ils s'en retournaient sans avoir mangé, et sans que ce travail, tout pénible qu'il était, leur parût considérable. On leur apportait des lieux voisins de quoi vivre, plus qu'ils n'en avaient besoin ; et des gentilshommes qui les avaient pris pour les confesser, leur offraient des maisons plus commodes et mieux situées.

Thérèse dit qu'elle avait en sa compagnie deux marchands qui furent très-touchés et très-consolés du spectacle de pénitence qu'ils virent dans ce petit désert, et par leurs sentiments, ajoute-t-elle, on peut juger quel est le pouvoir de la vertu, puisqu'ils estimaient plus cette pauvreté que leurs richesses.

La Sainte se rendit à Tolède le 24 de mars en l'année 1569, et alla loger chez la sœur du duc de Medina-Céli, chez qui elle avait déjà demeuré six mois. Elle y était beaucoup aimée, et fut mise avec ses compagnes dans une chambre aussi commode qu'un monastère pour tous leurs exercices de piété. Le parent, chargé d'exécuter les dispositions du donateur, exigea d'elle, pour l'accomplissement de cette œuvre, beaucoup de conditions injustes. D'ailleurs plusieurs personnes considérables se trouvaient maltraitées par ce testament, entr'autres celui qui commandait dans la ville en l'absence de l'archevêque.

Ainsi, la Sainte ne put rien avancer pendant deux mois, quoique l'affaire fut sollicitée par les gens les plus illustres. Elle souffrait avec peine ces retardements et ces obstacles ; car il ne lui paraissait pas raisonnable de s'en aller sans avoir rien fait ; mais elle sut bientôt le parti qu'elle avait à prendre, quand on l'eut secrètement informée que le commandant n'était point dans les sentiments de ceux qui la traversaient.

Ayant interrompu tous ses autres soins, elle se transporta dans l'église la plus proche du palais de ce gouverneur, et l'envoya humblement prier de vouloir bien lui donner audience. Il vint la trouver lui-même où elle était, et alors avec un air ferme et libre, mais plein de douceur et de modestie, elle lui exposa ainsi ses raisons. Il était digne d'un homme que ses lumières, son rang et sa vertu rendent aussi grand que vous, de protéger une entreprise aussi glorieuse à Dieu qu'est la nôtre. Je suis venue ici pour le véritable intérêt de la ville, et il y a cependant deux mois que j'y suis, sans avoir encore pu rien obtenir sur un si juste sujet. Il est sans doute bien rude à des filles qui font profession d'une vie austère, non-seulement qu'on ne leur offre aucun secours, mais qu'elles trouvent même de l'opposition dans ceux qui sont les plus occupés de leurs plaisirs. Réfléchissez un peu, je vous prie, sur ce que vous aurez à répondre au tribunal de Jésus-Christ. Car je ne vois pas quelle excuse y peut apporter un homme chargé de veiller au bien des peuples, et à l'utilité commune

Thérèse dit ces paroles avec toute la force et toutes les grâces de son éloquence ordinaire. Le gouverneur en fut ému, aussi lui accorda-t-il la permission qu'elle demandait, quoiqu'avec quelques restrictions; car il voulut que le monastère n'eût ni rentes ni fondateur ; mais la Sainte ne laissa pas de regarder son ouvrage comme achevé, quoiqu'elle n'eut pourtant alors que quatre ou cinq ducats pour toutes richesses. Ce n'était pas grand'chose, dit-elle, que Thérèse et si peu d'argent : mais Dieu, Thérèse, et quatre ou cinq ducats, c'est beaucoup. Ainsi sans savoir où trouver de l'argent, ni sans penser à conserver ce peu qu'elle avait, elle en acheta deux tableaux, et quelques meubles tous des plus simples ; mais elle ne voyait pas par où s'y prendre pour avoir une maison. Lorsqu'elle était dans cet embarras, un religieux de Saint-François, d'une rare vertu, très-particulièrement de ses amis, et qui souhaitait fort lui être utile, en partant de Tolède, lui envoya un jeune homme qu'il confessait, avec ordre d'offrir ses services à la Sainte pour l'affaire de la fondation. Thérèse reçut son compliment avec honnêteté, mais il fit rire tous ceux qui étaient présents ; car outre que ce jeune homme était fort pauvre, il paraissait n'avoir ni le crédit ni 1a prudence nécessaire pour conduire et pour presser un ouvrage de cette nature. Mais la Sainte, par une sagesse plus éclairée, comprit que ce saint religieux ne lui aurait pas envoyé une personne inutile, et commença de mettre en fonction le jeune Andrade (c'était le nom qu'il portait) ; elle le pria de lui chercher et de lui louer une maison. Bien des gens habiles jusqu'alors ne l'avaient pu faire ; mais Andrade, dès le lendemain apporta à la Sainte les clés d'une maison commode qu'il avait

louée. Elle alla voir ce logement qui lui plut fort, et malgré les remontrances de ses amis, qui l'en détournaient, elle y fit porter ses meubles, qu'un enfant, dit-elle, aurait porté tous sans être beaucoup chargé. Aussi lorsqu'Andrade lui était venu dire que la maison était libre, et qu'elle pouvait y faire porter ses meubles : cela sera bientôt fait, lui répondit-elle, car tout consiste dans une couverture et deux paillasses.

Elle emprunta des ornements pour les saints mystères. Elle mena un menuisier à la maison. pour y faire quelques accommodements. Afin de rendre solennels les exercices du monastère, elle porta une de ces sonnettes dont on se sert à la messe à l'élévation de l'hostie ; car elle n'avait pas de plus grosses cloches. Sa troupe passa cette nuit sans dormir, aussi bien qu'elle ; on ne trouva dans cette petite maison qu'une seule chambre qui pût être consacrée en chapelle. Enfin, le jour commençant à paraître, après que Thérèse, aidée de ses compagnes, eut fait tout préparer, elles ouvrirent la porte de la chapelle qui était bouchée avec des briques. Quelques femmes de la populace, couchées dans la maison voisine, se trouvèrent offensées de ce qu'on les éveillait si matin, et s'emportèrent avec beaucoup d'aigreur ; mais Thérèse sut les apaiser avec des paroles honnêtes et avec quelque argent qu'elle leur promit. Le père prieur des Carmes mitigés vint d'assez bonne heure pour dire la messe. Au son de la petite cloche, on assembla quelques personnes propres à être témoins à la prise de possession, qui fut le quatorzième du mois de mai de l'année 1569, et ce monastère fut encore établi sous le litre de Saint-Joseph.

On peut s'imaginer combien la ville dut être surprise à la vue de cet événement. Déjà les esprits étaient effrayés par certaine prédiction qui leur annonçait que ce jour-là même, la terre devait s'entr'ouvrir et engloutir toute la ville. Dans cette crainte, plusieurs personnes avaient pris la précaution de se confesser et de recevoir l'Eucharistie en viatique. Que devaient donc dire les habitants, lorsque bien loin d'être abimés, comme ils le croyaient, ils virent cet édifice ? Les uns en furent touchés de dévotion, et les autres émus de colère ; mais entre tous les ennemis que Thérèse eut à combattre, ceux qui composaient le conseil de l'archevêque étaient les plus animés contre elle. Le gouverneur était absent, et n'avait pas donné par écrit la permission ; de sorte qu'ils regardaient comme une hardiesse extrême, qu'une femme seule eût osé, malgré eux, entreprendre l'établissement d'un monastère. Car en l'absence du gouverneur ils réglaient seuls toute la police ecclésiastique, et s'étaient toujours opposés à la fondation. Ils reprirent la Sainte avec de violentes menaces ; mais elle répondit sans s'étonner, qu'elle n'avait commencé qu'avec une permission très-expresse. Ils furent irrités de

cette réponse, et lui dirent qu'ils voulaient examiner ses pouvoirs ; et que cependant ils défendaient qu'on célébrât la messe dans la nouvelle église. Cela dura quelques jours, jusqu'à ce que quelques personnes de considération les eussent portés à s'apaiser.

Durant cet intervalle qu'elles allaient au-dehors entendre la messe, un jour que Thérèse était dans une église, une femme perdit un de ses patins ; elle se persuada qu'il avait été dérobé par la Sainte, qu'elle vit dans un coin toute seule et enveloppée dans son manteau pour n'être pas connue, cette femme prit l'autre patin qui lui restait, et se jetant sur Thérèse avec colère, elle lui en déchargea plusieurs coups sur la tête. Le choc était rude pour une personne faible et très-infirme ; mais Thérèse, quoique fort maltraitée, ne lui dit pas un mot ; elle se conserva dans sa patience ordinaire, et se tournant seulement vers ses compagnes qui s'approchèrent : Dieu bénisse, dit-elle, cette bonne femme, j'avais déjà bien mal à la tête.

Après que le nouveau monastère ne fut plus inquiété par les officiers de l'archevêque les religieuses y goûtèrent dans leur retraite toutes les consolations promises aux âmes fidèles et véritablement détachées. Et certainement elles avaient besoin d'être intérieurement soutenues, pour souffrir l'extrême pauvreté où elles étaient abandonnées, surtout la nuit que le froid les saisissait ; car elles n'avaient pour se couvrir toutes, qu'une couverture, deux sacs et leurs habits ; elles n'avaient ni bois, ni batterie de cuisine, ni autres meubles, et leurs plus magnifiques repas se réduisaient les premiers jours à quelques petits poissons peu capables de les nourrir. Cependant elles étaient dans une joie qu'on ne pouvait exprimer, et se faisaient un plaisir de tout ce qui leur arrivait. Une nuit que Thérèse se sentit pressée par la rigueur du froid, elle demanda quelque chose à ses compagnes pour se mieux couvrir ; mais en faisant toutes un éclat de rire, elles lui répliquèrent : Quoi, vous avez sur vous, ma mère, tout ce qu'il y a de couvertures dans la maison, et vous n'en avez pas encore assez ? Lorsqu'elle racontait les aventures de ses voyages, elle avait coutume de rapporter cette réponse pour se réjouir, car ses peines n'ont jamais fait d'autre impression sur elle.

Il ne laisse pas d'être étonnant que dans une ville aussi abondante en richesses que Tolède, où la sœur du duc de Medina-Céli eut sans doute volontiers pourvu Thérèse de tout ce qui lui manquait, elles s'y soient néanmoins trouvées dans cette extrême indigence ; car comment cette dame si opulente, si libérale, et si remplie d'affection pour la Sainte, put-elle ne pas penser quelle endurait le froid et la faim ? Mais il faut regarder cet

événement comme une conduite de Dieu, qui voulut éprouver la foi de ces ferventes religieuses. Elles portèrent cet état de privation avec tant de paix, que lorsque les aumônes vinrent dans la suite les tirer de leur pauvreté, elles s'en affligèrent sincèrement ; surtout Thérèse que Dieu prit soin pendant ces jours d'épreuves de nourrir intérieurement des plus solides consolations de la grâce. Le parent de ce bourgeois décédé les secourut amplement dans leur indigence ; il reprit le dessein de sa fondation, et s'appliqua de nouveau si efficacement à y travailler, qu'il parut à Thérèse qu'elle lui devait permettre de choisir pour le tombeau de ses descendants la plus grande chapelle de l'église qu'il leur voulait faire bâtir. Plusieurs des amis de la Sainte s'y opposaient, et disaient que dans une ville aussi importante que Tolède, il ne fallait pas faire à un homme d'une condition médiocre, le même honneur qu'on aurait fait à des gens de la première distinction ; mais Jésus-Christ, dans la prière, reprit Thérèse de s'être rendue trop complaisante à ces considérations humaines. De sorte qu'elle ne s'y arrêta plus, et l'événement fit connaître qu'elle avait bien fait; car cet homme les pourvut de beaucoup de riches ornements, leur fonda plusieurs messes, et leur acheta une grande maison qui coûta douze mille ducats.

Dès que le nouveau monastère fut en état, Thérèse y conduisit ses religieuses, que la même ferveur et le même détachement soutenaient toujours.

Il y avait à Tolède une fille qui vivait publiquement dans une grande dévotion ; elle aimait fort à entendre les sermons, et à se trouver à toutes les stations de la ville. Il lui prit envie d'être Carmélite, et elle vint trouver notre Sainte, qui d'abord fut assez contente de son esprit, de sa santé et de ses désirs ; de sorte qu'elle consentit à la recevoir. Son entrée fui fixée à un certain jour, et la veille elle vint au couvent rendre une visite. Quand elle prit congé de Thérèse jusqu'au lendemain : Ma mère, dit-elle, j'apporterai aussi une bible que j'ai. Une bible, ma fille, lui dit aussitôt la Sainte, non, ne venez point, nous n'avons pas besoin de vous ni de votre bible, nous sommes de pauvres ignorantes qui ne savons que filer, et faire ce qu'on nous ordonne. Thérèse avait tout d'un coup discerne par cette parole, qu'elle n'était pas propre pour son monastère. Elle soupçonna qu'elle était causeuse et curieuse, ce qui ne convenait pas à des Carmélites ; les suites firent juger que Thérèse avait bien pensé ; car cette fille s'associa peu de temps après avec d'autres dévotes qui firent tant d'extravagances, qu'elles en furent punies par l'inquisition. Cependant cette fille avait surpris le discernement de plusieurs personnes qui l'avaient crue toute autre qu'elle n'était ; mais Thérèse qui savait combien le cœur humain a de replis, ne se fiait pas tout

d'un coup aux apparences. Un jour en écrivant à un de ses religieux : Je n'ai pu, lui dit-elle, m'empêcher de rire, quand j'ai vu dans votre lettre que vous vous faisiez fort de connaître cette fille, seulement à la voir. Hélas ! mon père, les femmes ne sont pas si faciles à connaître que vous pensez, puisque leurs confesseurs mêmes, après les avoir pratiquées longtemps, sont souvent fort surpris de les avoir si peu connues.

L'austère régularité du monastère nouveau se perfectionnait admirablement de jour en jour, et l'obéissance s'y gardait tellement à la lettre, que les supérieures étaient obligées de veiller prudemment sur ce qu'elles exigeaient de leurs religieuses ; car le moindre signe était aussitôt pris si sérieusement, qu'un jour la communauté se trouvant près d'un fossé plein d'eau, la prieure dit en riant à une de ses filles pour l'éprouver : Vous jetteriez-vous là-dedans si je vous le disais ? et la religieuse y fut plongée si promptement, qu'après qu'on l'eut retirée, il fallut changer tous ses habits.

Thérèse demeura près d'un an en deux fois à Tolède, où elle n'oublia rien pour donner la dernière forme à cet établissement. Les quinze derniers jours avant la Pentecôte, elle les y employa à plusieurs réparations nécessaires pour l'exactitude de la discipline et le bon ordre de la maison. Tout fut achevé la veille de la fête ; mais elle fut fort lasse et fort fatiguée d'avoir passé ce temps avec un grand nombre d'ouvriers. Le lendemain, comme elle était au réfectoire avec les sœurs, et que délivrée de ces ennuyeuses occupations, elle était si consolée, qu'elle ne pouvait manger, on entendit frapper rudement à la porte, et on lui amena un courrier de la part de la princesse d'Eboly, qui la priait instamment de partir aussitôt pour venir fonder un monastère à Pastrane. Thérèse, qui jouissait en paix des fruits de son ouvrage, reçut avec chagrin cette lettre, qui lui parut hors de saison ; car l'établissement de Tolède, encore nouveau, semblait exiger sa présence.

Cependant la chose pressait ; le prince Ruygomez, mari de cette princesse, était favori du roi, et il fallait l'engager dans ses intérêts, afin que par son crédit il lui attirât la protection du souverain dans les différentes contrariétés qui menaçaient souvent ses saintes entreprises. Elle consulta l'oracle, c'est-à-dire, elle s'adressa dans sa prière à Jésus-Christ, qui lui fit entendre qu'elle devait partir, parce qu'elle était nécessaire en ce lieu pour des affaires qui lui étaient alors inconnues; et il lui fut inspiré de porter avec elle ses constitutions et sa règle. Elle voulut encore avoir l'avis de son confesseur, sans lui rien dire de sa révélation. Il lui conseilla le voyage ; et elle partit le lendemain de la Pentecôte, le trentième mai de l'année 1569.

Les suites ont fait voir que quand Dieu lui inspira de se mettre en chemin pour Pastrane, il avait en vue des choses plus importantes que l'établissement d'un couvent de Carmélites. Elle passa par Madrid, et vint descendre, selon sa coutume, chez madame de Mascaregnas, dont la maison tenait au couvent des religieuses de Saint-François, qu'elle avait fondé. Cette dame avait alors chez elle un ermite fort respecté à la Cour, et à qui elle avait donné une chambre écartée dans son palais. Elle dit à Thérèse qu'elle ne pouvait arriver plus à propos, et qu'elle voulait lui faire voir un homme d'une éminente vertu et d'un rare mérite, qui souhaitait fort de la connaître, et dont elle serait très-contente.

Ce grand serviteur de Dieu eut trop de relation avec Thérèse, et fit une figure trop considérable dans son ordre, pour n'en pas dire quelque chose.

Ambroise Marian était né à Bironte, ville du royaume de Naples. Il étudia les lettres humaines et la jurisprudence, et on l'appliqua à la lecture des livres saints. Il fit de si grands progrès dans toutes ces connaissances, qu'il mérita le titre de docteur dans l'une et l'autre faculté. II avait beaucoup de vivacité d'esprit, et de la pénétration sur toutes sortes de choses ; et il réussit merveilleusement en toutes les sciences où il s'attacha. Ce fut particulièrement dans l'étude de l'éloquence et de la poésie latine que parut la beauté de son génie ; il aimait fort les mathématiques, et se rendit un excellent géomètre.

Jacques Bon-Compagny, qui fut dans la suite élu pape, et appelé Grégoire XIII, étudia avec ce jeune napolitain, et depuis qu'il fut élevé sur la chaire pontificale, il conserva toujours pour Ambroise la même amitié qui les avait unis durant leur jeunesse.

II fut député au concile de Trente, en considération de ses mérites ; et quoiqu'il parût beaucoup dans cette assemblée, par sa piété et par sa doctrine, il se fit encore néanmoins plus admirer par sa prudence et par son habileté dans le maniement des affaires les plus épineuses. Le concile, qui reconnut ses talents extraordinaires, le chargea d'une importante négociation pour les intérêts de l'Église dans la Flandre et dans l'Allemagne, et dans d'autres états du Nord. Il réussit parfaitement dans cet emploi, et chacun fut content de sa négociation. La reine de Pologne, qui remarqua son mérite, voulut le prendre pour son conseil. Ambroise ne put la refuser ,et accepta la charge d'intendant de sa maison qu'elle lui donna.

Cependant le monde avait peu d'attraits pour lui, et Dieu qui voulait le détacher de la Cour et le retirer du siècle, lui inspira de faire vœu de

chasteté, afin de ne se pouvoir engager dans le mariage. Il se fit chevalier de Malthe, et eut bientôt une commanderie de cet ordre ; et cela lui fit prendre la résolution de choisir la profession des armes. Il suivit à la guerre le roi Philippe II, qui l'honora de sa confiance, et eut souvent recours à ses conseils, dont il eut sujet d'être fort content.

Pour lui rendre le monde encore plus désagréable, Dieu permit qu'on l'accusât d'avoir assassiné un homme de qualité, quoiqu'il en fût très-innocent. Il se trouva deux faux témoins qui déposèrent contre lui, et le chargèrent de les avoir sollicités de commettre avec lui cet assassinat. Ambroise fut arrêté, et mis dans une étroite prison où il eut beaucoup à souffrir, et où sa réputation reçut de violentes atteintes. Durant cette captivité, il eut le loisir de faire beaucoup de réflexions utiles sur le néant des choses humaines, et prit tout-à-fait la résolution de quitter entièrement le monde dès que le Seigneur aurait fait connaître son innocence, dont il le priait instamment de découvrir la vérité. Les témoins ayant été interrogés, se coupèrent, et Ambroise, qui n'avait rien voulu entreprendre pour sa justification, sollicita dans la suite fortement, et dépensa même beaucoup pour faire éviter la mort à ces misérables, et à celui qui les avait suscités.

Dès qu'Ambroise fut élargi, le dessein de renoncer au siècle le pressant toujours, il examina le parti qu'il avait à prendre, afin de ne rien faire imprudemment.

Cependant le roi, qui connaissait tous ses talents, lui donna commission de se transporter à Cordoue pour y voir comment on pourrait rendre navigable, depuis là jusqu'à Séville, la rivière de Guadalquivir. Il obéit aux ordres du roi, et après s'être acquitté de sa commission, il se retira chez les pères Jésuites de Cordoue pour y faire les exercices spirituels. Cette retraite lui donna de nouvelles lumières et de nouveaux désirs pour la solitude ; mais il ne savait encore de quel côté se déterminer. Un jour qu'il regardait par la fenêtre de la chambre où il faisait sa retraite, il aperçut un ermite fort vénérable, habillé très-austèrement, qui entrait dans l'église de ces pères. Il l'envoya supplier de monter à sa chambre pour lui parler. Ce saint homme vint l'y trouver ; c'était le supérieur des ermites du Tardon, célèbre par sa sainteté. Ambroise l'interrogea beaucoup, et lui ayant fait faire le récit de la manière dont on vivait dans sa solitude, il en approuva les exercices, et résolut de visiter cet ermitage pour en examiner plus particulièrement toutes les observances. Dès qu'il fut sorti de sa retraite, il se rendit au désert de Tardon. Il fut touché vivement de tant d'exemples de vertus qui le frappèrent, et témoigna tant d'ardeur de se voir au nombre de ces saints

ermites, qu'ils lui donnèrent leur habit l'an 1562. Comme on faisait en cette maison profession d'une pauvreté très-rigoureuse, et que chacun s'entretenait du travail de ses mains, le novice fut obligé d'apprendre un métier pour gagner sa vie comme les autres ; et pour se mortifier et s'humilier encore davantage, il choisit d'apprendre à filer par l'opposition qu'il y avait de cet exercice à celui des armes.

Après qu'il s'était acquitté soigneusement de tous les devoirs de la communauté, il employait le reste du temps en oraison, et y passait ordinairement quatre heures. La nuit il faisait des pénitences excessives, et se nourrissait si frugalement, que sa vie n'était qu'une abstinence continuelle. Il avait tellement éteint tout l'éclat de sa naissance et de son esprit, qu'il semblait être un pauvre ignorant, et il avait si absolument méprisé la sagesse et la délicatesse du monde, qu'il s'estimait très-heureux de s'asseoir aux pieds du bon frère Matthieu son supérieur, et d'en écouter attentivement les discours simples, et les exhortations familières.

Il rencontra dans cette communauté, un ermite Italien, nommé frère Jean de la Misère, avec lequel il avait autrefois demeuré durant sa jeunesse. Ce saint homme avait beaucoup de ferveur et de simplicité, et une si douce conversation, qu'on ne pouvait s'entretenir avec lui sans ressentir les charmes de sa vertu. Ces deux amis eurent beaucoup de joie de renouveler leur connaissance, et bénirent les ordres secrets de la Providence divine de les avoir rassemblés dans ce port de salut,et mis tous deux sous le même habit.

Ambroise se trouvant obligé d'aller à Palme visiter son valet malade qu'il avait mis dans l'hôpital, il pria le frère Jean de l'accompagner en cette visite. Quand ils furent arrivés, le malade dit en secret à Ambroise qu'il avait en son pouvoir une perle d'un grand prix, qu'un serviteur du secrétaire de la reine avait dérobée, et qu'il la trouverait enveloppée dans un papier en un certain trou de son ermitage. Après qu'Ambroise eut assisté et consolé son malade du mieux qu'il put, il retourna dans sa cellule, où il trouva la perle qu'il alla présenter à son supérieur. Ce bon frère, qui n'en savait point le prix, lui ordonna d'aller avec son compagnon le frère Jean, la faire voir à Séville. Ils allèrent tout simplement la montrer à un riche lapidaire qui la reconnut aussitôt pour celle qu'il avait autrefois vendue à la reine. Il fit avertir le juge ; les deux ermites furent arrêtés et conduits aussitôt en prison. Le juge, au retour de la campagne, se fit amener les deux prisonniers pour les interroger sur le fait dont on les chargeait. Lorsqu'il vit l'ermite Ambroise, et qu'il reconnut le visage de cet homme illustre, et

d'une réputation autrefois si brillante, il l'embrassa tendrement, et lui fit toutes sortes de caresses. Il reprit aigrement les huissiers d'avoir osé mettre la main sur un homme d'un si grand mérite, et fit connaître à la Cour la vérité de cette affaire, qui attira de nouvelles louanges et de nouveaux respects à l'ermite.

Quelque temps après il arriva quelques affaires à l'ermitage de Tardon, qui obligèrent les ermites de députer à Séville Ambroise avec son compagnon, le frère Jean. Le séjour de cette grande ville les incommoda tellement, qu'ils se retirèrent à un quart de lieue de distance, dans un ermitage appelé Saint-Onuphre. Les affaires qu'il était venu ménager pour son couvent, le retinrent un an en ce lieu avec son compagnon, sans qu'il eût autre chose pour subsister, que le travail de ses mains. Il s'était appris à filer le lin avec tant d'adresse et d'industrie, que son ouvrage était extraordinairement estimé, jusque-là que les dames lui en payaient l'once au prix de dix réales. Tout le monde dans Séville vint peu à peu à le connaître. On admirait sa pauvreté et sa pénitence, et les personnes les plus distinguées, ravies de son esprit et de sa doctrine céleste, accouraient à son ermitage pour le visiter, et pour l'entretenir sur les affaires de leur salut.

Le frère Jean fut à la fin ennuyé d'un si grand abord de monde qui venait troubler le repos de leur solitude. Il n'osa pas pourtant s'en plaindre, mais ne croyant pas y pouvoir remédier, il trouva plus à propos de se retirer secrètement, et sans prendre congé de son compagnon, dans un ermitage plus à l'écart. Lorsque Marian ne vit plus ce bon frère, il en fut extrêmement affligé, et l'affection qu'il avait pour lui l'obligea de faire toutes les diligences possibles pour le chercher. Dès qu'il eut découvert le lieu où il était, il l'alla joindre ; et frère Jean, qui ne s'était éloigné que par un principe de ferveur et de simplicité, n'eut pas de peine à se réunir au frère Ambroise Marian, qui le mena dans une solitude qu'un grand d'Espagne lui avait offerte. Le roi Philippe II, qui le sut en ce lieu, lui envoya ordre en même temps de venir à la Cour, pour recevoir la commission de faire tirer du Tage une certaine terre qui serait utile à la plaine d'Aranjués.

Avant que de partir de Madrid, il voulut aller visiter ses chers amis du Tardon, qui le prièrent instamment d'obtenir du roi par son crédit, que le pape approuvât la façon de vivre qu'ils pratiquaient en ce désert ; parce que depuis la déclaration du concile de Trente, il ne leur était plus permis de vivre de la sorte, sans approbation du Saint-Siège. Ambroise s'employa pour leur service avec beaucoup d'ardeur, et fit agir si bien auprès du pape,

les grands d'Espagne qui étaient ses amis, que les ermites eurent la permission de choisir entre les règles des anciens pères celle qui leur plairait le plus. Cependant Ambroise visitait tous les lieux solitaires, qui pouvaient convenir à son dessein de retraite. Le roi lui en donna un dans la plaine d'Aranjués, dont il le remercia, parce qu'il était plus propre à faire de beaux jardins, que des ermitages rustiques ; mais le prince Ruygomez lui en offrit un autre proche de Pastrane qui lui fut très-agréable.

Thérèse, dans la conversation qu'ils curent ensemble, lui fit lire la règle et les constitutions de sa réforme. Il les lui demanda pour lire en son particulier, et les communiqua à son compagnon le frère Jean. Tous deux y trouvèrent le véritable genre de vie qu'ils cherchaient depuis si longtemps. Ils en conçurent une extrême joie, et le lendemain matin déclarèrent à madame de Mascaregnas qu'ils étaient résolus d'embrasser la réforme des Carmes déchaussés. Cette dame vint aussitôt apprendre une si agréable nouvelle à Thérèse, qui, transportée de joie d'avoir acquis à son ordre deux hommes d'une vertu si rare, en rendit à Dieu mille actions de grâces.

Lorsqu'elle retourna le lendemain voir le père Marian, elle lui témoigna la joie qu'elle avait d'avoir enrichi sa réforme si heureusement. Le père Marian lui répondit, que non-seulement il était prêt à se consacrer à Dieu parmi les Carmes réformés, mais même de céder à l'ordre un ermitage que le prince Ruygomez lui avait donné ; que c'était un lieu commode, solitaire, et très-propre à fonder un couvent. Thérèse accepta ce qu'il proposait. Elle écrivit à l'évêque d'Avila pour solliciter auprès des deux provinciaux la permission de cet établissement. Elle dit au père Marian d'en attendre la réponse à Madrid avec le frère qui l'accompagnait, Italien comme lui, très-simple et très-détaché du monde. Elle prit le chemin de Pastrane, avec quelques-unes de ses religieuses.

Le prince et la princesse la reçurent très-bien, et la logèrent avec sa troupe dans l'appartement le plus retiré de leur palais, pour y demeurer, tandis qu'on bâtissait la maison qui était destinée pour le monastère. Thérèse souffrit avec ses compagnes quelques incommodités dans ce château. Le logement qu'on leur avait donné était fort serré; et d'ailleurs les domestiques ne prenaient pas beaucoup de soin d'elles ; mais ce ne fut pas là ce qui donna le plus de peine à la Sainte ; elle fut bien plus mortifiée de ne pouvoir accorder tout ce qu'on exigeait d'elle.

La princesse avait d'assez bons accès de dévotion, mais de trop faibles idées de la vertu, qu'elle ajustait toujours à son humeur. Sa piété ne la rendait ni moins délicate sur les prétendus privilèges de son rang, ni moins

attachée à ses desseins. Elle voulut obliger Thérèse à donner sur-le-champ l'habit de Carmélite réformée à une religieuse Augustine qu'elle avait auprès d'elle. La Sainte lui dit qu'elle ne pouvait aller si vite, et qu'il fallait auparavant qu'elle connût bien le caractère de la personne ; et que d'ailleurs ces changements de religion à une autre ne l'accommodaient pas, et ne lui plaisaient pas beaucoup. La princesse qui était prompte et dominante, se fâcha contre Thérèse. Il y eut encore d'autres difficultés pour la fondation. La princesse ne voulait pas qu'on y attachât du revenu. Thérèse n'y pouvait consentir autrement, à cause que le lieu était trop peu considérable pour espérer que les aumônes y suffiraient ; et elle était résolue de partir sans avoir rien fait. Enfin le prince qui avait l'esprit plus juste et plus accommodant, détermina sa femme à fixer un revenu médiocre ; et le couvent fut établi, le neuvième de juillet 1569, sous le titre de Notre-Dame de la Conception.

La princesse ayant su par hasard que Thérèse avait avec elle le livre qu'elle avait écrit de sa vie, voulut qu'elle le lui prêtât. La Sainte la refusa nettement ; cette princesse insista toujours ; elle fit intervenir son mari, et l'un et l'autre persécutèrent tellement Thérèse, qu'elle fut obligée de le leur prêter, après le leur avoir néanmoins fait donner expressément leur parole que nul autre ne le verrait ; c'est ce qui ne fut guère observé. Le livre passa de main en main à tous les officiers domestiques, qui s'en moquèrent à leur aise. On en fit même des copies qu'on ne manqua pas d'envoyer à Madrid, où elles furent le sujet de toutes les railleries de la Cour : et la vie de la Sainte y fut tellement décriée et traitée d'extravagance, que l'inquisiteur voulut la voir pour l'examiner. On peut penser en quel état était alors Thérèse de voir les dons de Dieu méprisés et la religion profanée.

Cependant le père Marian et son compagnon ayant reçu des deux provinciaux des Carmes leur permission, se rendirent à Pastrane avec un autre père du même ordre, qui voulait aussi embrasser la réforme. Cette arrivée donna beaucoup de joie à la Sainte, qui pourtant eut besoin de toute sa force et de toute sa prudence pour ménager l'esprit du prince, et le porter à la fondation des Carmes, tandis qu'il lui fallait éprouver tant de contrariétés de la princesse. Cependant elle le détermina à ce qu'elle voulut. Il donna des pièces d'étoffe pour les habits des nouveaux religieux. Thérèse et ses compagnes les taillèrent et les ajustèrent. La vêture se fit dans la chapelle du château, où le père Carme mitigé qui se réformait, fit une éloquente prédication, dont le prince et la princesse furent très-touchés, et tous les officiers de leur maison qui s'y trouvèrent. Tous les juges et les officiers de la ville y furent présents. Un gentilhomme de ces quartiers y

assista, et fut si soudainement frappé de ce spectacle, qu'il voulut s'unir à ces fervents solitaires. On les conduisit à leur ermitage solennellement en procession. Toute la ville y était, et beaucoup de personnes des lieux voisins. L'ermitage de Pastrane est situé sur une montagne toute ronde, et presque entièrement séparée des autres collines qui sont à l'entour. Elle est au milieu de trois vallées qui viennent se terminer à ses pieds, et forment trois différents aspects. La première s'étend depuis la ville de Pastrane usqu'à cette montagne. La seconde qui commence au-dessous de celle-ci, va finir au courant du Tage, et n'a pas moins d'une lieue de longueur. La troisième est une plaine unie et fort agréable, cultivée partout, couverte de vignes, de blés, et des autres richesses de la nature, et coupée d'un grand chemin. On voit à un quart de lieue de la ville de Pastrane, située sur un coteau le plus beau du monde, orné de verdure et de fleurs. Les collines qui bornent les vallées de part et d'autres sont couvertes d'oliviers, de plus, et d'autres arbres toujours verts, qui forment d'agréables objets à la vue. Les habitants de cette montagne et ceux qui contemplent la disposition de ce paysage, sont charmés d'un si beau séjour.

Mais la vie que menèrent en ce lieu les premiers ermites qui l'habitèrent, et qu'on y mena toujours depuis, est bien plus digne de nos admirations. Le père Antoine de Jésus, qui régla la forme de leurs exercices, soutenu des bonnes intentions et de la piété du prince Ruygomez, établit dans cette solitude, pour le principe et le fondement de la ferveur, la pratique continuelle de l'oraison. Ces premiers religieux purent sans doute à juste titre être appelés de véritables contemplatifs, tant ils étaient dégagés des choses de la terre, et appliqués à celles du ciel. Quand l'heure de la prière leur annonçait de se rendre au chœur, ils y volaient avec joie. Loin de se lasser dans cet exercice, ils y trouvaient de nouvelles forces. Ils se tenaient à genoux, immobiles comme des statues, les yeux fixement attachés sur la croix de Jésus-Christ ; à peine les entendait-on respirer. Ils étaient vigilants à cacher les grâces dont Dieu les favorisait dans la prière ; et ceux qui craignaient d'être trahis par quelques soupirs échappés malgré eux, se retiraient dans un coin de l'église, ou dans les lieux écartés du jardin, pour répandre en liberté leur cœur devant Dieu. Lorsqu'ils revenaient de leur retraite, on n'avait que faire de leur en demander des nouvelles ; on voyait dépeinte sur leur visage la joie modeste dont ils jouissaient au-dedans d'eux-mêmes, et il suffisait de les entendre pour juger du contentement de leur esprit.

Une contemplation si pure et si continuelle des vérités divines, fit régner dans ce monastère toutes les vertus ; et l'on serait étonné des pratiques

d'obéissance, de pauvreté et de mortification que ces saints religieux mirent en usage.

Thérèse fut extrêmement consolée de voir un établissement qui lui promettait de si grandes suites. Ses espérances ne l'ont point trompée, et l'on a vu les progrès de cet ordre, où la ferveur et la régularité se sont conservées sans altération.

Après les fondations de Durvel et de Pastrane, les couvents des Carmes réformés se multiplièrent ; mais nous n'en parlerons pas davantage, parce que cela devient étranger à notre sujet. Aussi Thérèse n'eut pas plus tôt vu les choses en mouvement, et en état de se perfectionner sans son ministère, qu'elle ne s'en mêla plus ; elle continua d'avoir des relations et des liaisons très-étroites avec les pères de la réforme, pour être éclairée par leurs conseils, et les consulter sur le gouvernement de ses religieuses, mais n'entra plus dans les négociations d'établissements d'hommes, et se renferma dans les soins qui la regardaient.

Elle fut néanmoins toujours très-sensible à l'accroissement des pères réformés, et dans les occasions leur donna ses avis touchant le progrès de leur réforme, et même sur la manière de se conduire dans le commerce du monde. Car elle était si persuadée que la vie de retraite devait être le fondement de leur institution, qu'un jour écrivant au père Marian : Je ne crois pas, lui dit-elle, que ce soit une chose avantageuse à notre ordre d'avoir des religieux qui s'occupent à confesser des filles repenties. Il serait bien plus à propos que le monde les reconnut pour des ermites dégagés de toutes sortes d'affaires, et tout absorbés dans la contemplation des choses divines, plutôt que de les voir d'un côté et d'autre avec des femmes de ce caractère ; quoique ce ne soit que pour les retirer de leur mauvais commerce, on ne laissera pas de s'en scandaliser.

Thérèse, en quittant Pastrane, revint à Tolède, où il y avait encore quelques affaires à régler, que la précipitation de son départ ne lui avait pas permis de finir tout-à-fait.

Durant le séjour que fit la Sainte en cette ville, elle écrivit aux Indes à Laurent de Cépède son frère, qui se disposait à repasser en Espagne pour s'y établir. Elle l'entretint sur plusieurs choses qui regardaient les affaires de la famille ; et l'on voit par cette lettre de quelle manière la piété la plus épurée peut compatir avec l'intérêt de nos proches. C'est dans ces occasions où l'on connaît bien mieux le caractère de la vertu des saints, que dans les devoirs de la religion même qui les rend plus attentifs sur leurs

mouvements ; et c'est ce qui nous engage d'extraire cette lettre, car il est utile d'entendre Thérèse sur toutes sortes de matières.

On prie, lui dit elle, continuellement Dieu dans nos couvents pour votre heureux retour ; car puisque vous avez dessein de servir le Seigneur, nos religieuses sont obligées de le prier qu'il lui plaise de vous ramener heureusement dans ce pays. Nous avons maintenant six monastères de religieuses bien établis, et deux de nos carmes réformés ; tout cela marche à grands pas dans les voies de la perfection. Je suis maintenant à Tolède, et je m'y suis beaucoup mieux trouvée cet hiver, que je n'avais fait depuis longtemps. L'air de ce pays est excellent ; et si je ne voyais les inconvénients qu'il y a du côté de vos enfants, qui vous empêcheraient de vous établir ici, j'aurais eu dessein de vous faire choisir cette ville pour votre demeure, à cause que l'air y est si bon ; mais vous pourrez trouver dans le plat pays d'Avila des endroits où vous pourrez passer les hivers, comme font bien des gens. Tout dépend de la volonté de Dieu ; ainsi je crois qu'il veut que j'aie à présent plus de santé que je n'en ai eu depuis quarante ans, quoique je garde la règle comme les autres religieuses, et que je ne mange de viande qu'à la dernière extrémité. Il y a environ un an que j'eus la fièvre quarte ; j'étais alors à Valladolid, où je fondais un de nos monastères ; je m'y trouvai très-bien traitée par les soins de madame Marie de Mendoce, qui m'aime avec beaucoup d'affection. Dieu connait quand nous avons besoin de la santé pour notre avancement, et il nous la donne ; mais s'il voit qu'elle ne nous soit pas nécessaire, il nous envoie la maladie : qu'il soit béni en tout. J'ai été fort affligée d'apprendre que vous ayez eu mal aux yeux ; c'est un fâcheux mal, je rends grâces à Dieu que vous en soyez guéri.

Votre beau-frère vous a écrit son voyage de Séville. Un de mes amis l'adressa si bien, qu'il toucha l'argent le même jour qu'il arriva ; il l'a apporté, et à la fin de ce mois on le délivrera à ceux que vous ordonnez. On fit en ma présence le compte des droits qu'il a fallu payer au roi ; je vous l'enverrai

dans le paquet. Ce n'est pas peu pour moi que d'être savante dans ces sortes de choses ; mais que voulez-vous ? je suis tellement devenue femme d'affaire par ces fondations que j'ai faites, que je sais un peu de tout. et comme je mets ce qui vous regarde au même rang que les affaires de Dieu même, je suis bien aise de m'en mêler. Je vous avertis, de peur que je ne l'oublie, que le fils de Quete est mort fort jeune. Il ne faut faire nul fondement sur cette vie ; et je suis fort consolée quand je me souviens que

vous êtes persuadé de cette vérité.

Je voudrais, après m'être détachée des affaires de ce couvent, m'en retourner à Avila, dont je suis encore prieure, pour ne pas fâcher l'évêque, à qui j'ai de grandes obligations, et toute notre réforme aussi. Je ne sais pas ce que Dieu voudra faire de moi. et je suis dans l'incertitude si j'irai à Salamanque, où l'on m'offre une maison ; car, bien que je souffre beaucoup de fatigues dans ces voyages, le profit que font ces couvents par toutes les villes où ils sont établis, est si considérable, que mes confesseurs m'obligent en conscience d'en fonder autant que je pourrai ; et Notre-Seigneur y contribue d'une manière qui m'encourage infiniment.

J'avais oublié dans mes autres lettres de vous faire savoir les commodités que vous trouverez dans Avila pour bien élever vos enfants. Les pères de la Compagnie de Jésus y ont un collège, où ils enseignent la grammaire aux jeunes gens, qu'ils font confesser tous les jours ; et ils les rendent si vertueux, qu'on n'en saurait trop louer Dieu. On enseigne aussi la philosophie et la théologie dans le couvent des Dominicains ; tellement que pour être instruit dans les sciences et dans la piété, il ne faut pas sortir d'Avila. Il y a une si grande dévotion parmi le peuple, quelle édifie ceux qui viennent des autres villes. Plusieurs personnes y font oraison, fréquentent les sacrements, et mènent une vie très-parfaite. Le bon François de Salcède est du nombre.

Je suis ravie des aumônes que vous envoyez à ceux de nos parents qui en ont besoin. Quant à moi, je n'ai affaire de rien, car j'ai plus qu'il ne me faut ; ainsi une partie de ce que vous m'avez envoyé sera pour ma sœur ; j'emploierai le reste en bonnes œuvres à votre intention. Il faut que le monde soit dans un grand aveuglement, d'avoir si bonne opinion de moi ; je n'en sais pas la raison, mais j'ai un si grand crédit partout, qu'on me confie jusqu'à deux mille écus ; de sorte que, dans le temps que j'ai le plus d'aversion pour l'argent et pour les affaires, Dieu veut que j'en sois embarrassée ; ce n'est pas une petite croix, pour moi. Dieu veuille, au moins, que je puisse le servir dans tout ce tracas ! car, à la fin, cela passera comme je l'espère.

Votre retour en ce pays me donnera sans doute quelque consolation ; j'en reçois peu de la terre : puissions-nous nous joindre ensemble pour travailler au salut des Âmes ! Je suis touchée de compassion d'en voir un si grand nombre de perdues ; entre autres, ces Indiens, chez qui vous vivez, ne me donnent pas peu de peine. Dieu daigne les éclairer, et aussi ceux de ce pays ! car je vous assure qu'il y a bien de la peine et du mal partout. Je

n'en sais que trop là-dessus. Comme je vais en tant d'endroits, et que je traite le plus souvent avec tant de personnes différentes, tout ce que je puis dire, c'est que nous sommes pires que des bêtes. Nous ne connaissons point la dignité de notre âme, que nous avilissons, et que nous dégradons par l'attache à tant de bagatelles. Daigne le Seigneur nous éclairer !

Comme la Sainte se préparait à s'en retourner à Avila, François Velasquez et sa femme, Thérèse Delays, la sollicitèrent, par l'entremise de sa sœur madame d'Aliumade, de venir faire à Albe une fondation. Elle se rendit à leurs prières et les alla voir, mais ne put alors rien régler, parce qu'ils exigeaient d'elle des conditions trop onéreuses à l'établissement. Elle revint à Médine, et ensuite à Pastrane, pour assister à la profession du père Marian, qui fit son sacrifice avec une générosité vraiment héroïque. De là elle fut obligée de se rendre encore à Tolède, où l'on pratiquait toujours les plus éminentes vertus.

C'était pour Thérèse un sujet de joie de visiter souvent ce monastère, où tout flattait sa ferveur. Une demoiselle de quarante ans, très-riche et très-commodément établie dans le monde, vint demander l'habit à la Sainte, et lui faire une donation de tout son bien, qu'elle lui fit accepter avant même son engagement. Thérèse, pour l'éprouver, lui représenta que, si elle n'était pas propre à l'austérité de leur vie, on la renverrait sans ménagement, sans que sa donation pût l'empêcher. Cela ne rebuta point la demoiselle, qui déclara qu'elle s'exposait volontiers à ce risque pour la gloire de Dieu. Thérèse reçut ensuite une autre fille fort pauvre, et qui n'avait pour toutes richesses que les talents de son esprit. Et pour faire connaître ce qu'elle pensait sur cette réception, elle dit hautement qu'elle donnait entrée à cette seconde fille avec encore plus de joie qu'elle n'en avait eu en recevant celle qui était si riche. Nulles considérations humaines ne la déterminaient et ne lui faisaient impression.

Un jour, à l'occasion d'une autre fille qu'elle avait aussi reçue pour rien, elle écrivit au père Dominique Bagnez : Assurez-vous, mon père, que c'est pour moi une joie très-sensible toutes les fois que je reçois des filles qui n'apportent rien au couvent, et que je les reçois seulement pour l'amour de Dieu. De sorte que, quand elles n'ont pas de quoi se mettre dans d'autres monastères, et qu'elles ne peuvent pas suivre leur vocation faute d'argent, je reconnais que Dieu me fait une grâce particulière de me les adresser, afin que je les contente. Si je pouvais toutes les faire recevoir de cette manière, j'en serais extrêmement ravie.

Il paraissait bien dans l'occasion qu'elle s'en faisait une joie.

Lorsque son frère était encore aux Indes, d'où il devait partir pour revenir en Espagne, elle lui manda que, pour obtenir de Dieu que son voyage fût heureux, et qu'il revint, lui et ses enfants, dans une santé parfaite, ell avait reçu une fille qui n'avait rien apporté, et qu'elle voulait même lui fournir un lit.

Quelques progrès que fit sa réputation, et de quelque utilité que fût son séjour à Tolède, la jalousie ne laissait pas d'agir contre elle quelquefois. Un homme la vint demander un jour, et lui dit au parloir mille choses outrageantes ; il l'appela orgueilleuse et une hypocrite, qui, pour se glorifier du titre de fondatrice, allait par tout, faisant des établissements de monastères. Elle l'écouta paisiblement tant qu'il voulut, et il s'en alla sans qu'elle lui eût rien répondu. Le confesseur du couvent, qui fut informé de cette aventure, voulut lui dire, pour la consoler, qu'il ne fallait pas s'arrêter aux discours d'un extravagant. Oh ! mon père, reprit Thérèse, n'appelez pas fou, je vous prie, un homme qui m'a si bien dit mes vérités.

Quand elle fut prête à partir de Tolède, un père jésuite, des plus célèbres et des plus accrédités dans Salamanque, lui écrivit qu'il était avantageux de faire en cette ville un établissement de sa réforme, et qu'il lui conseillait de s'y rendre. La Sainte y avait déjà pensé ; et, cet avertissement l'y ayant déterminée, elle revint à Avila, d'où elle écrivit à ce père pour obtenir la permission de l'évêque, qui n'eut pas de peine à l'accorder. Il savait déjà les progrès et les utilités de ce nouvel institut. On chercha secrètement une maison, qui fut louée sans qu'on le sût. L'affaire fut conduite avec prudence, de crainte qu'elle ne fût divulguée ; car Thérèse a toujours été persuadée que pour ne point exciter la jalousie, elle ne devait faire connaître ses desseins que lorsque tout était en état d'être accompli. Elle partit donc d'Avila avec une seule religieuse, parce qu'il lui semblait inutile et plus prudent de n'en pas mener un si grand nombre jusqu'à ce que l'ouvrage eût sa perfection. Elle porta avec elle une grande provision d'espérance, mais fort peu d'argent ; et elle arriva à Salamanque sur le midi, la veille de la Toussaint de l'année 1570, après avoir souffert la nuit précédente bien des fatigues, et essuyé bien de mauvais chemins.

Dès qu'elle fut à l'hôtellerie, elle envoya quérir un marchand qu'elle connaissait, et qui lui avait loué la maison. Elle le chargea de mettre incessamment les lieux en bon ordre, et s'y rendit elle-même vers le soir, après qu'on eut fait sortir de cette maison, avec assez de peine, des écoliers qui l'occupaient. Le recteur des Jésuites, qui l'avait fait venir, lui envoya aussitôt quelques frères pour travailler à ce qu'il y avait à faire, et mettre la

chapelle en état d'y célébrer décemment la messe. Le lendemain, de grand matin, on prit possession : le saint Sacrifice fut offert, et l'on donna au monastère le nom de Saint-Joseph.

On fit dans la suite venir des religieuses de Médine et d'Avila. Mais cette nuit, qui était entre la fête de la Toussaint et le jour des Morts, Thérèse se trouva seule avec sa compagne dans les vastes appartements de cette maison, assez mal fermée et encore plus mal meublée. Elles s'étaient toutes deux retirées dans une chambre pour se reposer sur de la paille, qui était toujours son premier meuble. Thérèse voulut un peu se laisser aller au sommeil ; mais sa compagne était toujours agitée d'alarmes qu'il n'y eût encore quelques-uns de ces écoliers cachés dans la maison, d'où ils étaient sortis malgré eux. Je ne puis, dit-elle, m'empêcher de rire, quand je pense à la frayeur de cette bonne mère, qui était beaucoup plus âgée que moi. Cependant les cloches ne cessaient point de faire entendre leur bruit lugubre, et au souvenir du jour suivant, l'image de la mort se présentait à l'esprit de la religieuse. Thérèse, qui s'aperçut combien sa compagne était effrayée, et qu'elle tenait ses yeux fixement ouverts, lui demanda ce qu'elle regardait : Je pensais, ma mère, lui répondit-elle, ce que vous deviendriez ici seule, si je venais à mourir. Ma sœur, lui répondit Thérèse, dans les nécessités pressantes les réflexions sont inutiles quand elles ne sont pas accompagnées de remède ; si cela arrive, je verrai ce que j'aurai à faire ; maintenant laissez-moi dormir. La question de la religieuse était assez imprudente, car la Sainte craignait beaucoup les corps morts, et ne pouvait demeurer seule dans un lieu où il y en avait.

Après un séjour de deux mois dans Salamanque, Thérèse, y ayant laissé tout en bon ordre, partit pour Avia, où elle reçut des lettres d'Albe, qui lui apprenaient que Velasquez et sa femme acquiesçaient à ses raisons pour l'établissement du monastère. Thérèse y retourna, le mari et la femme donnèrent un revenu suffisant, outre leur maison, et allèrent demeurer dans une autre. Depuis la fondation de ce couvent, le duc et la duchesse d'Albe allèrent visiter la Sainte, et prirent pour elle et pour ses filles une tendre inclination, aussi bien que pour les carmes réformés. Ainsi Thérèse acquit à son ordre de puissants protecteurs, qui, dans toutes les occasions, ont témoigné par leurs discours et par leurs œuvres, leur attachement pour cet ordre, qui se glorifie de leur appui, et leur rend tous les devoirs de gratitude et de respect.

Après la fondation du monastère d'Albe, Thérèse fut deux ans sans en faire d'autres. Quand elle allait en voyage, elle avait coutume de ne mener avec

elle que celles de ses religieuses qui le souhaitaient le plus ; et elle les en remerciait avec les paroles les plus flatteuses. Avant que de partir, elle les faisait communier, pour les fortifier contre les événements de la route. Elle avait soin de choisir d'honnêtes conducteurs de chariots ou de litières, et, s'il n'y en avait point, de prendre des charrettes bien couvertes, où elle et ses compagnes tenaient leurs voiles baissés, et ne se permettaient de parler que quand il le fallait. Elle portait avec elle une petite sonnette pour donner le signal de la prière et du silence, aussi régulièrement que dans son monastère ; et, de crainte que les voituriers et les autres personnes de la compagnie ne les interrompissent dans leur oraison, elle les contenait soit par l'autorité que lui attirait son mérite, soit par de petits présents qu'elle leur faisait. Lorsqu'elles étaient arrivées à l'hôtellerie, elles s'enfermaient du mieux qu'elles pouvaient, pour se soustraire aux yeux du monde : rien ne représentait mieux un monastère régulier dans les lieux mêmes les moins propres aux exercices de la religion. Elle avait le cœur tellement uni à Dieu, et l'esprit si fort appliqué aux choses éternelles, que, sans le soin qu'il lui fallait prendre de ses sœurs, elle aurait eu besoin plutôt de quelque divertissement pour lui relâcher l'esprit, que d'être excitée à se recueillir, tant elle avait une idée vive de la présence du Seigneur. Elle prenait occasion de tout ce qui arrivait, pour adoucir les travaux et les ennuis du voyage, et mêlait néanmoins toujours des discours édifiants aux conversations agréables qu'elle permettait.

Dès qu'il arrivait quelque accident fâcheux sur la route, son courage, se ranimait. Un jour qu'elle allait d'Avila à Médine, la nuit les surprit près d'une rivière, et le ciel était si sombre, qu'ils ne se voyaient presque pas les uns les autres ; de sorte que ceux qui l'accompagnaient n'osaient s'engager à la passer. Comme ils étaient dans cette inquiétude, sans savoir à quoi se résoudre, la Sainte leur dit d'un air gai : Il n'y a pas d'apparence que nous demeurions ici toute la nuit exposés à l'air, passons et nous recommandons à Dieu ; je passerai la première. Tous la suivirent, et ils arrivèrent à l'autre bord sans nul danger.

Elle se ressentait toujours de quelque reste des maladies qu'elle avait eues : des vomissements toutes les nuits, souvent des maux de cœur et des coliques, une espèce de paralysie qui, de temps en temps, la prenait à la tête et aux bras. Comme elle était quelquefois obligée de se mettre en chemin avec ces incommodités, elle souffrait alors beaucoup ; car, outre sa pauvreté, qui la faisait manquer de bien des choses, il fallait essuyer les difficultés et les dangers de la route, les pluies, les neiges, les vents, les orages, les chaleurs ; à tout cela elle ne faisait que rire. Il lui arriva

plusieurs fois de souffrir tout le jour la pluie ou la neige, et de faire plusieurs lieues sans trouver de bourgade ni de couvents, et rencontrer ensuite de mauvaises hôtelleries, où il n'y avait pas de feu pour la chauffer et sécher ses habits, où même on ne trouvait rien à manger ; et, pour se reposer de toutes ces fatigues, se mettre sur un lit dur et sans toit, d'où l'on pouvait voir le ciel ; partir ensuite au point du jour encore toute mouillée, et ses habits percés de l'eau qui était tombée sur elle. Elle eût beaucoup mieux aimé ne sortir jamais et ne point quitter sa chère solitude ; mais son général lui avait ordonné de fonder autant de monastères qu'elle pourrait ; et Jésus-Christ lui-même lui commandait tous ses voyages, dont elle ne fit pas un sans inspiration divine bien avérée, et sans ordre exprès de ses confesseurs. Cependant bien des gens qui ne voyaient pas ce feu continuel qui la dévorait pour l'augmentation de la gloire de Dieu, et ne remarquaient en elle qu'une simple femme, parlaient de temps en temps assez désavantageusement de sa conduite ; mais aujourd'hui que toute la terre reçoit de si grands fruits de ses courses laborieuses, elles sont devenues les plus grandes preuves de son courage et de sa sainteté.

Durant ces deux années de repos qu'elle eut sans continuer ses fondations, elle fut faire un tour à Salamanque, où ses filles étaient accablées de pauvreté ; on les changea d'habitation, et elles furent mises dans un endroit commode, où la présence de leur mère leur attira beaucoup de bénédictions et d'aumônes.

Le comte et la comtesse de Munterei avaient obtenu permission des supérieurs, que quand Thérèse viendrait à Salamanque, elle irait descendre chez eux ; de sorte qu'ayant été avertis de sa venue, ils envoyèrent au devant d'elle. La Sainte ne voulut pas leur refuser ce qu'ils souhaitaient ; et sa présence, sa conversation et ses exemples leur donnèrent beaucoup de joie. Un jour le comte et la comtesse supplièrent Thérèse de visiter une malade de leur palais, qui leur était fort chère. C'était une dame dont le mari était gouverneur de leurs enfants. Son mal l'avait réduite à une telle extrémité, qu'elle était presque désespérée des médecins. Thérèse ne manqua pas de l'aller voir, et s'étant approchée de son lit pour lui témoigner plus de compassion, elle mit sa main sur la tête de la malade ; alors cette mourante commença de se réveiller en sursaut, et s'écria par admiration : Qui est-ce qui me touche ? Ah ! que je me porte bien maintenant : La Sainte lui fit signe de ne dire mot, et la voyant si fort émue, elle la pria de se taire ; mais la malade, dans le transport de sa joie, et dans l'étonnement d'un si prompt retour de sa santé, continua toujours les cris de sa reconnaissance. Tous ceux qui étaient présents rendirent mille actions de

grâces à Thérèse de cet événement, et elle s'efforçait de dire : Ne prenez pas garde à cela, messieurs, ne voyez-vous pas bien que cette pauvre dame rêve ? Mais elle eut beau faire ; il lui en fallut souffrir tout l'honneur ; car, au même instant, la malade se leva, et se trouva parfaitement guérie. Thérèse, en arrivant à Salamanque, avait appris qu'il y avait au monastère deux religieuses qui s'étaient persuadées qu'elles ne pouvaient passer un jour sans communier, en sorte que si elles ne recevaient l'Eucharistie dès le matin, elles paraissaient tomber en défaillance. Le confesseur n'en pouvait avoir raison, mais la Sainte leur défendit cette pratique ; elle leur dit que, quoiqu'elle eût elle-même de pareils désirs, elle s'en abstenait pour se conformer à la règle commune : qu'importe d'en mourir, leur dit-elle, il vaut mieux mourir que de se singulariser. Le premier jour la privation leur coûta beaucoup, le lendemain elles furent moins affligées, et le troisième jour encore moins ; et elles se conformèrent aux pratiques générales.

Elle ne gouverna jamais ses filles avec contrainte, mais elle en faisait ce qu'elle voulait par sa douceur ; elle gagnait d'abord leurs cœurs, ensuite on ne lui refusait rien. Quand elle arrivait en quelqu'un de ses monastères, elle se soumettait à la prieure et à la sous-prieure, et s'essayait toujours à la dernière place.

Thérèse laissa dans Salamanque une grande idée de ses vertus ; mais elle ne fut pas plus tôt revenue à Avila, qu'elle fut obligée d'en partir pour se rendre à Médine, où il y avait des différends entre les religieuses et les parents d'une novice favorisée du provincial des carmes. La Sainte, qui ne marchait jamais qu'avec les précautions convenables, demanda à son supérieur un religieux des mitigés pour l'accompagner. Il lui en donna un qu'il crut avoir bien choisi, mais plein de préjugés contre elle, et qui critiquait et contredisait toutes ses démarches. Quoiqu'elle sut bien ses sentiments, elle n'en fit rien connaître, et reçut comme de la main de Dieu cette compagnie, qui lui venait par la voie de l'obéissance ; durant tout le chemin, elle en usait avec lui avec une amitié et une joie qui surprenaient tout le monde. Ils passèrent prés d'un monastère où la Sainte avait encore beaucoup de gens qui lui étaient opposés ; elle ne l'ignorait pas ; et quoiqu'il y eût une lieue de détour, elle fit en sorte qu'on l'y mena. Elle entra d'abord dans l'église, les religieux le surent, mais pas un ne l'y alla trouver. La Sainte les fit tous appeler, et leur parla à chacun en particulier avec tant de témoignages de cordialité et d'affection, qu'il semblait que c'étaient ses meilleurs amis. Elle demeura chez eux depuis le matin jusqu'au soir, et elle causa un tel changement dans leurs esprits, que, lorsqu'elle s'en alla, ils sortirent tous pour l'accompagner. Ils la virent s'éloigner avec

regret, et demeurèrent remplis d'admiration pour ses vertus, et bien honteux de leurs préventions. Le père qui l'accompagnait fut si ravi par cet exemple et par d'autres encore qu'elle lui donnait à chaque pas, qu'il détesta ses préjugés téméraires, et la pria de le choisir pour être le compagnon de tous ses voyages.

Lorsqu'elle fut arrivée à Médine, elle examina l'affaire en question. Comme elle reconnut que les religieuses n'avaient point tort, elle ne put se défendre de soutenir leurs raisons contre celles du provincial et des parents de la novice ; ce supérieur en fut mortifié, et tâcha de chagriner Thérèse dans les occasions. Il la reprit un jour de ce qu'elle souffrait qu'on l'appelât fondatrice ; elle le pria fort d'empêcher qu'on ne la nommât de la sorte, et lui avoua qu'elle n'avait pas plus fait de réflexion sur ce titre, que si on l'eût appelée Thérèse.

Enfin, il voulut mettre à ce couvent une prieure de l'observance mitigée, que ni la Sainte, ni ses filles ne croyaient nullement leur convenir. Leur résistance lui déplut ; et pour faire valoir son autorité, il ordonna à Thérèse de sortir incessamment de Médine, et d'emmener avec elle la religieuse qu'on voulait faire prieure, pour mettre à cette place celle qu'il désirait. Thérèse, très-soumise à l'obéissance, exécuta l'ordre aussitôt, et le même soir, quoiqu'il fût déjà fort tard, et malgré les rigueurs de l'hiver, et les infirmités qui l'accablaient ; malgré les alarmes de ses sœurs, qui se désolaient sur la perte de leur mère, elle partit sans retardement ; elle revint à son couvent d'Avila dans le temps que le pape Pie V venait de nommer des visiteurs pour tous les ordres religieux. Le Père Ferdinand, dominicain, homme d'une rare sagesse et d'une vertu distinguée, avait été choisi pour visiteur des Carmes.

Quoiqu'il connût déjà Thérèse de réputation, il l'affectionna, et l'estima tout autrement quand il l'eut vue, et ne la regardait pas comme une simple femme, mais comme un homme des plus courageux ; il en conçut une si haute idée, qu'un jour que des hommes fort importants parlaient d'elle assez mal devant lui : Je ne le souffrirai pas, leur dit-il, et si vous continuez d'en médire, je sortirai.

Lorsqu'il visita les pères carmes de Médine, et qu'il les eut trouvés peu favorables à la Sainte, il revint à Avila, et l'envoya prieure à Médine, d'où on l'avait chassée, et où elle avait été élue par les suffrages unanimes des religieuses, à la place de celle que le provincial y avait mise, et qui s'était bientôt dégoûtée de l'austérité de cette vie. Thérèse ne fut là néanmoins que trois mois ; et ce même père la fit revenir à Avila pour y être prieure du

monastère mitigé de l'Incarnation. Ce choix lui fit beaucoup de peine ; car il lui paraissait rude qu'on l'engageât à prendre soin d'un monastère non réformé, et à remettre la régularité dans un couvent moins austère que les siens, tandis qu'elle était tout occupée à former ses nouveaux enfants ; mais elle fut obligée de se soumettre par une inspiration de Jésus-Christ même. Car, un jour qu'elle priait dans sa cellule pour un de ses frères, dont le salut était en danger, elle fit cette plainte au Sauveur, et lui dit, avec sa familiarité accoutumée : En vérité, Seigneur, si vous aviez un frère, et que je le visse dans un semblable péril, j'entreprendrais, pour le délivrer, tout ce qu'il y aurait de plus difficile. Jésus-Christ lui fit connaître que toutes les âmes étaient ses frères, et qu'il lui reprochait de trop tarder à aller prendre soin de celles qui avaient besoin de son secours dans le monastère de l'Incarnation. Elle ne balança plus, et, s'étant rendue à Saint-Joseph d'Avila, elle y fit vœu, entre les mains du père visiteur d'observer la règle de la réforme, en quelque lieu que l'obéissance l'obligeât d'aller, et signa cet engagement le 13 juillet 1571.

Formula professionis Decima tertia Julii MDLXXI.
Acta Sanctorum Octobris t. VII BooksGoogle

Le père visiteur accepta sa déclaration, et fit inscrire Thérèse au nombre des religieuses conventuelles du nouveau monastère de Salamanque, après

l'avoir reconnue dégagée de celui de l'Incarnation, quoiqu'elle vînt d'en être élue prieure par le visiteur même, et par les pères de son ordre.

Dans la visite que le père Ferdinand avait faite au couvent de l'Incarnation, il avait vu le besoin qu'il avait d'une prieure habile pour en rétablir le spirituel et le temporel ; les biens se trouvaient mal administrés, et presque dissipés. En sorte que les religieuses, au nombre de quatre-vingts, n'ayant presque rien de ce qu'il leur fallait, étaient résolues à demander la permission de retourner chez leurs parents ; leur indigence avait introduit beaucoup de dissipation et de liberté ; et Thérèse avait paru très-propre à ce père pour apporter remède à tout. Elle savait que les saintes pratiques qu'elle y avait vues de son temps étaient presque abolies, et c'est ce qui causait sa répugnance pour cette place, outre l'éloignement naturel qu'elle avait de tout ce qui s'appelait supériorité.

Cette élection fit beaucoup de peine aux religieuses que l'on n'avait point consultées, et qui n'en avaient eu nulle participation ; et d'ailleurs elles appréhendaient que la Sainte ne vînt leur interdire beaucoup de choses qu'elles s'étaient permises depuis longtemps. Enfin Thérèse fut conduite an monastère, et l'on ne saurait exprimer le trouble qui s'y excita. Quelques religieuses, en très-petit nombre, se soumirent ; mais les autres s'opposèrent avec éclat ; elles élevèrent leurs voix, se répandirent en plaintes et en murmures violents ; et soutenues par les hommes les plus considérables, réclamèrent contre cette nomination. Thérèse, pendant leur bruit, était à genoux devant le Saint-Sacrement, et le provincial qui l'avait amenée, se sentait fort irrité de leur résistance, et faisait éclater sa voix. Thérèse se leva, et lui vint dire qu'il ne devait pas s'étonner de ce qu'elles disaient ; et qu'au fond elles avaient raison de refuser une prieure qu'elles n'avaient pas élue, et qui n'avait nul mérite. Quand elles curent un peu diminué leurs cris, le provincial les fit assembler du mieux qu'il put, et leur lut l'ordre qu'il portait ; le trouble s'étant apaisé, la Sainte les pria de s'asseoir ; et après s'être mise sur un petit siège au bas de la place de la prieure, elle leur fit cette exhortation :

Mesdames, mes mères, et mes sœurs, il a plu à Dieu et à nos supérieurs de m'en-voyer en cette maison pour y exercer l'office de prieure. J'y songeais d'autant moins, que je me vois fort éloignée de le mériter. Cette élection m'afflige, non seulement parce qu'on me donne une charge dont je ne puis dignement remplir les obligations ; mais parce qu'on vous ôte le droit que vous avez d'élire une prieure, et que malgré vous on vous en donne une qui ferait beaucoup si elle pouvait apprendre de la dernière de cette

communauté. les vertus et ses devoirs.

Je ne viens donc que pour vous servir, et pour vous satisfaire en tout ce qui dépend de moi : j'espère que le Seigneur m'aidera dans ce dessein ; car, pour ce qui regarde l'observance régulière, la moindre de vous peut me réformer et m'instruire. Ainsi, voyez, mesdames, ce que je puis faire pour vous, soit en général, soit en particulier ; je le ferai volontiers, quand il s'agirait même de répandre mon sang, et sacrifier ma vie. Je suis professe et fille de cette maison, et par conséquent votre sœur ; je connais l'humeur et les besoins de toutes les religieuses, du moins de la plus grande partie ; vous n'avez donc pas sujet de craindre le gouvernement d'une personne dévouée à vous par tant de litres, et vous ne devez pas appréhender ma conduite ; car, bien que j'aie demeuré jusqu'à présent parmi mes religieuses déchaussées, je sais néanmoins, grâces à Dieu, comment il faut gouverner celles qui ne le sont pas ; je désire seulement que nous tâchions toutes de servir Dieu avec douceur, et que pour un si bon maître, à qui nous sommes si redevables, nous fassions ce peu d'observance que votre règle et vos constitutions vous ordonnent. Je connais l'excès de notre faiblesse, mais après tout, si nos œuvres ne peuvent parvenir à cette exactitude de notre règle, du moins efforçons-nous d'avoir un désir sincère d'y arriver ; car Jésus-Christ est bon, et il nous donnera la force d'exécuter, et de mettre en pratique ce que nos bons désirs et nos bonnes intentions auront conçu.

Thérèse prononça ce discours avec un air libre et prévenant qui lui soumettait les esprits en toutes occasions : aussi les religieuses les plus opiniâtres se sentirent calmées dès qu'elle eut fini ; de sorte qu'il n'y en eut pas une qui ne vécût avec joie sous sa domination. La Sainte trouva dans ce monastère beaucoup d'indigence et de tiédeur ; mais peu de temps après son arrivée, les biens célestes et temporels s'y répandirent en abondance. Sitôt qu'elle eut rétabli l'exactitude et l'uniformité des exercices, elle mit des officières propres à entretenir la régularité ; les visites, les conversations et les correspondances inutiles furent interdites, et cela fit beaucoup de peine à bien des gens qui venaient s'amuser aux grilles avec les religieuses. Un gentilhomme des plus qualifiés, et depuis longtemps accoutumé à passer au parloir plusieurs heures dans des conversations peu édifiantes, fut fort irrité de ce changement : il vint souvent au monastère, et voyant qu'on lui répondait toujours, de la part de la prieure,que la religieuse qu'il demandait était occupée, il s'emporta beaucoup contre la Sainte, et voulut qu'on la lui fit venir à la grille. Il lui dit dans sa colère beaucoup de paroles outrageantes, qu'elle écouta sans rien répondre, et sans marquer la

moindre impatience. Après qu'il eut achevé, elle s'anima de son zèle, et prenant un air grave et un ton haut, qu'elle savait prendre quand elle voulait, elle lui dit qu'elle le trouvait bien hardi de venir interrompre les épouses de Jésus-Christ dans leur solitude ; et après qu'elle l'eut traité comme il le méritait, sans qu'il dit un mot, elle finit en lui annonçant, que s'il paraissait davantage aux portes du monastère, pour y venir faire ses insolentes menaces, elle en écrirait au roi, et qu'il y allait de sa tête. Aussitôt il s'en alla tremblant, et ce qu'il dit aux autres de la fermeté de la prieure, les empêcha d'y revenir tous. Quand le gouverneur d'Avila eut appris la réforme du monastère de Incarnation, qui fut tout changé en si peu de temps, il rendit visite à Thérèse pour l'en remercier.

Cependant, quoique cette administration exigeât d'elle beaucoup de vigilance et de soin, son zèle ne laissait pas de s'étendre dans tous les lieux qu'elle avait établis ; et du fond de sa retraite elle les réglait tous. Elle fut même obligée, après deux années de gouvernement, de se transporter par ordre du visiteur à Salamanque, où ses religieuses étaient dans quelques embarras, qui exigeaient sa présence. Un jour qu'elle y était en oraison, elle reçut une forte inspiration de Jésus-Christ, d'aller fonder un couvent à Ségovie. La chose lui paraissait impossible, parce que le visiteur voulait qu'elle revînt au plus tôt à l'Incarnation où elle était nécessaire. Elle lui en écrivit néanmoins sans lui parler de son inspiration ; et quoiqu'avant sa lettre il fût d'un sentiment contraire, il y consentit.

Elle obtint la permission de l'évêque du lieu. Elle fit louer une maison, et prenant avec elle quatre religieuses, elle arriva à Ségovie la veille de l'établissement ; ainsi le monastère fut fondé le propre jour, et sous le litre de Saint-Joseph. La messe y fut célébrée, et l'on y posa le saint Sacrement le dix-neuvième mars de l'année 1571. L'évêque alors n'était pas dans la ville. Son grand-vicaire, qui n'avait aucune connaissance de cette affaire, ne l'eut pas plus tôt sue, qu'il en fut très-irrité ; il se rendit en hâte au couvent, et réprimanda le prêtre qu'il trouva disant la messe. Julien d'Avila, l'inséparable compagnon de Thérèse, se cacha sous un escalier pour éviter sa fureur. Enfin il s'emporta contre le père Jean de la croix, que la Sainte avait amené, et s'il en eut eu le pouvoir, il aurait commandé qu'on l'enfermât. Il se contenta d'interdire le lieu, et envoya sur-le-champ un prêtre enlever le saint Sacrement

Thérèse alla conter cette aventure au père recteur des Jésuites, qui fut trouver ce grand vicaire implacable ; d'autres personnes de considération y furent aussi ; il s'apaisa un peu ; mais il dit qu'il voulait qu'on lui produisit

des témoins de cette permission obtenue de l'évêque. Dès qu'il les eut entendus, il se calma tout-à-fait, sans néanmoins permettre que le saint Sacrement fût remis.

Thérèse, qui comprit que le retour de l'évêque consommerait le reste de cette affaire, ne songea plus qu'à remplir le nombre des religieuses de cette maison ; et dans ce dessein elle envoya Julien d'Avila et un autre prêtre de ses amis, pour ramener à Ségovie toutes les religieuses de Pastrane. Mais il faut expliquer ce qui obligea la Sainte d'abandonner ce couvent.

Le prince Ruygomez, duc de Pastrane, était mort à Madrid le 29 juillet de l'année précédente 1573. Il avait été assisté par le père Marian et le père Baltazar de Jésus, prieur de Pastrane. La princesse d'Eboli sa femme, parut excessivement affligée de cette mort, et ne consultant que l'impétuosité de son humeur, elle dit au père Marian qu'elle voulait se mettre en religion, et lui demanda l'habit de son ordre, pour exécuter sur-le-champ son dessein. Elle était dans une telle impatience, qu'on fut contraint de la revêtir d'un vieil habit de Carmélite, qui se trouva par hasard, et qu'on lui donna pour satisfaire à son empressement, qui ne lui permettait pas d'attendre qu'on lui en fit un neuf. Elle ne consulta personne, elle ne régla rien des grandes affaires qu'elle avait, elle laissa ses biens et ses charges à l'abandon, et sans vouloir écouter rien que les caprices de sa ferveur indiscrète, elle partit de Madrid, suivie de tous ses équipages, et revêtue d'un habillement de Carmélite assez bizarre.

Le père Baltazar, qui avait assisté à la mort du prince Ruygomez, ne voulut point attendre la princesse pour venir avec elle dans son carrosse, et se rendit à pied à son couvent. Il vint aussitôt aux Carmélites, et la mère prieure l'étant venu saluer, il lui dit qu'il lui apportait de bonnes nouvelles, et qu'il lui amenait pour carmélite la duchesse de Pastrane, qui, voulant après la mort de son mari mourir au monde, portait déjà l'habit de l'ordre ; mais que c'était tout de bon, et qu'elle témoignait assez par ses paroles et par ses actions la haine qu'elle avait du siècle ; de sorte qu'il fallait espérer que cette princesse, devenue une grande sainte, donnerait beaucoup de crédit à leur réforme, et une réputation extraordinaire à ce couvent, où elle venait de se consacrer. Après que le père Baltazar eut achevé son récit le plus sérieusement qu'il put : Quoi, la princesse religieuse ! s'écria la prieure. Si cela est le monastère est perdu. Néanmoins elle appela ses filles, et commanda qu'on mit toute la maison en bon ordre, et qu'on préparât deux lits, l'un pour la princesse, et l'autre pour sa mère qu'elle amenait avec elle. Elles arrivèrent à huit heures du matin.

Cette princesse, en changeant d'habits, n'avait pas changé d'humeur, ni renoncé à sa fierté, ni au désir de dominer. Elle tenait toujours au faste et à l'éclat, où sa grande naissance l'avait accoutumée ; elle avait toujours le même penchant pour les plaisirs et pour les commodités, et toutes les vivacités d'un amour-propre qui n'a jamais trouvé de résistance. La prieure eut beaucoup à souffrir de ses bizarreries, parce qu'elle désirait des choses tout-à-fait incompatibles avec la vie pénitente d'une carmélite. Dès qu'elle fut entrée dans le couvent, on lui donna un autre habit, parce que celui qu'elle avait reçu du père Marian n'était ni assez propre, ni assez bien fait pour elle. Après qu'elle se fut un peu reposée, elle demanda que sur-le-champ on donnât l'habit à deux de ses demoiselles. La prieure répondit qu'il fallait auparavant avoir la permission des supérieurs. Et qu'est-ce qu'ils ont à voir dans mon monastère, reprit-elle fièrement ? On la pria d'attendre un peu ; ce retardement la choqua beaucoup ; mais les supérieurs ayant donné permission, les demoiselles reçurent l'habit ; et la princesse voulut être au milieu des deux, quand on le leur donna, pour participer, dit-elle, aux bénédictions qu'elles recevaient.

Après la cérémonie on la mena à une chambre avec sa mère, où on leur avait préparé à diner ; mais elle témoigna du dégoût pour toutes les viandes qu'on lui avait servies, et dit qu'elle voulait dîner au réfectoire. On lui présenta auprès de la prieure une place accommodée exprès pour elle ; mais elle en parut avoir du mépris, et s'alla mettre à une des dernières de la communauté, sans jamais vouloir écouter rien de ce qu'on lui représenta, et conservant toujours, dans l'humiliation qu'elle choisissait, un esprit d'indépendance.

La prieure, qui prévit bien tous les inconvénients attachés aux fantaisies d'une telle novice, offrit à cette princesse une partie du monastère, pour loger en son particulier, avec une porte de communication dans la clôture. Cet expédient parut bon à tout le monde, mais comme elle ne l'avait pas imaginé elle-même, elle ne l'accepta pas, et voulut demeurer dans le couvent.

Le lendemain on fit l'enterrement du duc de Pastrane dans le monastère des Carmes réformés, où il avait choisi sa sépulture pour lui et pour ses descendants. L'évêque de Ségovie et d'autres personnes distinguées demandèrent ensuite à voir la princesse, et la prieure l'avertit de les aller recevoir à la grille de l'église. Cette restriction lui déplut, et elle voulut qu'ils entrassent dans le couvent. De sorte qu'elle fit ouvrir les portes de la clôture, non-seulement pour eux, mais pour leurs officiers et leurs

domestiques, malgré tout ce que purent lui remontrer les religieux et les religieuses ; malgré même la honte qu'en avaient ces personnes, qui ne voulaient pas se présenter. Quelques jours après, elle demanda qu'on lui fit entrer deux de ses demoiselles séculières pour la servir, et il fallut bien le vouloir. La prieure, qui ne savait plus que faire, s'avisa d'en écrire à Thérèse, qui fit une lettre à cette princesse, où tous les égards et tous les ménagements dus à son rang étaient observés, telle qu'on la peut imaginer d'une personne aussi prudente et d'un aussi bon esprit. Elle en fut néanmoins offensée, et conçut un grand mépris pour la Sainte. Tout lui déplaisait dans la maison; dès qu'on lui représentait quelques manquements, c'était la choquer, et elle le prenait au point d'honneur. Enfin la prieure, lasse d'un tel dérangement dans son monastère, fut la trouver avec deux de ses religieuses, et lui dit nettement que, si elle voulait continuer à vivre dans une indépendance qui faisait beaucoup de tort à leur régularité, elles supplieraient la mère Thérèse de les retirer de Pastrane, et de les mettre dans une maison où elles pussent accomplir leur règle. La princesse se tint tellement offensée de ce discours, qu'elle quitta la communauté, et s'alla renfermer dans un des ermitages du jardin, où elle voulut demeurer sans que les religieuses l'y servissent. La prieure lui envoya pourtant les deux novices qui avaient été à elle.

Lorsque cette princesse se vit en toute liberté, elle commença à se former des exercices et une religion à sa fantaisie ; et, pour se mettre en état de prendre part aux divertissements du monde, elle fit faire à son ermitage une porte au dehors, pour recevoir les compagnies et les visites qui la consolaient, disait-elle, beaucoup mieux de la perte de son mari, que n'avaient fait ces imbéciles religieuses. Ensuite, pour leur faire sentir son pouvoir de fondatrice, elle fit encore cesser le bâtiment de leur église et de leur couvent, et elle ôta même l'aumône que le prince son mari avait fondée pour leur nourriture ; de sorte qu'elles se virent exposées à toutes les suites d'une extrême pauvreté. La princesse ennuyée de son ermitage, en sortit tout-à-fait, et se retira dans une maison de la ville, où elle porta toujours son habit de religieuse. Quand elle fut dans cette maison, elle n'y vit plus tant de monde que dans son ermitage, et elle fit accommoder en chapelle une chambre du logis, où elle faisait à sa mode les exercices de carmélite.

Ces divers inconvénients font assez connaître que l'établissement du monastère de ces carmélites n'avait point été le principal objet du voyage que Thérèse fit en ce lieu par inspiration divine, et que la conquête dePèreMarian pour sa réforme, en était la véritable cause. La Sainte ayant donc jugé par tous ces événements bizarres, combien ses filles étaient mal à

Pastrane, elle résolut de les en retirer, et leur envoya, comme nous avons dit, deux ecclésiastiques de confiance, avec des charrettes pour les amener à Ségovie. Lorsque les prêtres furent arrivés, l'un d'eux ôta le saint Sacrement. Les religieuses sortirent au milieu de la nuit, et se rendirent où les charrettes les attendaient. Elles arrivèrent à Ségovie, et y furent reçues avec bien de la joie. La Sainte y demeura six mois, et y rendit de grands services à toute la ville. Quelques filles de condition, touchées du désir de la retraite, se consacrèrent à Dieu dans ce monastère, que leurs dots mirent en état d'avoir bientôt une maison bien fondée et bien bâtie.

Les impressions que le mérite de Thérèse avait faites sur elles, ne contribuèrent pas peu à les déterminer ; on sentait du penchant à suivre tout ce qu'elle conseillait, et ses avis étaient utiles aux personnes les plus respectables. On le voit par la manière dont elle écrivit alors à un grand seigneur, qui fut depuis archevêque d'Ebora : et par la lettre III au même seigneur, quand il fut devenu archevêque ; et la lettre VI à D. Sanche d'Avila.

Thérèse était encore alors prieure de l'Incarnation d'Avila ; et comme ses trois années de gouvernement devaient bientôt, expirer, elle partit, quoiqu'avec peine, et laissa prieure à Ségovie celle qui l'avait été à Pastrane. A son arrivée, elle trouva les religieuses de l'Incarnation dans un grand mouvement, pour tâcher d'obtenir qu'elle continuât d'être leur prieure. Elles ne purent cependant, avoir ce qu'elles demandaient, et pleurèrent amèrement le départ de celle dont rentrée leur avait causé tant d'inquiétude. Elles firent même paraître tant d'attachement pour la Sainte, que trois années après, elles l'élurent pour leur prieure, et sollicitèrent les provinciaux, le visiteur, les puissances séculières, et même écrivirent au roi pour maintenir cette élection. Mais, à cette occasion, elles furent violemment persécutées par le Père provincial des mitigés. On leur ôta les carmes déchaussés, que la Sainte leur avait donnés pour les conduire. LePèreJean de la Croix, qui en était un, fut mis dans une prison fort étroite. On réduisit ces religieuses au pain et à l'eau. On les excommunia même assez peu juridiquement. Thérèse fut comprise dans ces procédures ecclésiastiques, mais peu fondées. Et, quoiqu'en se faisant professe de ce couvent, elle y eût apporté une dot considérable, qu'elle y laissa en passant à la réforme, on voulait néanmoins persuader qu'elle était étrangère dans cette maison.

La Sainte fut peu mortifiée pour lors de ce qui la regardait personnellement, mais elle fut très-sensible aux persécutions de ses filles : ainsi, lorsque ses

trois années de prieure, dont nous parlons, furent expirées, il n'est pas surprenant qu'elle sentit quelque peine à les quitter. Elle s'en retourna donc au monastère de Saint-Joseph, où elle fut mise à la tête de ses chères filles avec une joie universelle, et un consentement unanime. Pendant qu'elle était encore prieure de l'Incarnation, et durant le peu de séjour qu'elle avait fait à Salamanque, une demoiselle qui demeurait à Veas, sur les confins de l'Andalousie, lui avait écrit pour la presser instamment de s'y rendre, et d'y venir fonder un monastère. La chose avait paru à Thérèse très-difficile ; mais pour ne pas s'opposer à l'ordre qu'elle avait reçu de son général, qu'elle aimait fort à contenter, elle avait envoyé au père visiteur la lettre de cette demoiselle. Il lui avait fait réponse qu'il fallait consentir à de si pieux désirs, et qu'elle eût à répondre qu'elle partirait quand on aurait obtenu la permission de l'ordinaire. Le visiteur ne croyait pas qu'on la put avoir, et peut-être n'eût-il pas consenti, s'il l'avait cru ; mais cette permission fut accordée, ainsi, quand la Sainte fut affranchie de toutes les affaires qui l'avaient embarrassée ; quand elle eut fait revenir les religieuses de Pastrane, établi celles de Ségovie, déposé le gouvernement de l'Incarnation, elle crut devoir suivre ce nouvel ouvrage.

Cette demoiselle dont elle avait reçu une lettre à Salamanque, s'appelait Catherine de Sandoval, qui, durant sa jeunesse, et à l'âge de quinze ans, avait donné dans un tel excès de vanité, que jamais personne n'avait poussé plus loin les sentiments de l'orgueil. Sa naissance, sa fortune et son ambition l'avaient aveuglée ; l'éclat de sa beauté avait ébloui son esprit ; les applaudissements continuels de tout le monde lui avaient persuadé qu'elle était une créature d'un ordre au-dessus des autres :elle s'abandonnait à la complaisance que lui causaient les services qu'on lui rendait ; elle croyait tous les hommes obligés d'être idolâtres de sa personne ; elle se félicitait sans cesse sur le triomphe de ses charmes, et sur l'indifférence qu'elle conservait à la vue des hommages qui lui venaient de toutes parts. Elle écoutait avec mépris toutes les propositions d'établissement que son père lui faisait ; et quelque distinction qu'il y eut dans les personnes, elle les trouvait indignes d'elle. Tandis qu'elle se livrait à l'égarement de ses pensées, un jour qu'elle était dans une chambre, elle regarda par hasard un crucifix, dont elle lut l'inscription ; ensuite elle jeta les yeux sur le Christ, et cette vue fut accompagnée d'un rayon de grâce si vif et si perçant, qu'aussitôt toute sa vanité s'évanouît. Une lumière soudaine l'enflamma d'un violent amour pour le Sauveur ; elle conçut une forte idée de sa faiblesse, un désir ardent de souffrir, un profond mépris d'elle-même ; et dans ce transport elle fut si touchée des avantages de l'obéissance, qu'elle

eût volontiers souffert qu'on l'eût emmenée chez les Maures, pourvu qu'elle y eut été soumise à la volonté d'autrui. Après que tous ces mouvements eurent pris tout-à-coup naissance dans son cœur, et l'eurent diversement agitée, elle dit, en jetant les yeux encore sur ce crucifix :

Vous voyez, Seigneur, que par mes larmes j'ai tâché de purifier mon cœur ; gardez-le, je vous prie, mon divin Maître, et ne me le rendez pas ; je vous le consacre pour toujours.

Depuis ce jour, elle s'imposa des règles et des heures pour prier ; elle affligea son corps par les rigueurs de la pénitence. Elle se mettait de l'eau sur le visage, qu'elle exposait ensuite au soleil pour se noircir le teint, et pendant trois années donna des marques d'un très-grand mépris du monde.

En même temps que Dieu la toucha, il lui inspira l'envie de se faire religieuse ; mais elle avait beau en demander le consentement à ses parents, ils le lui refusaient toujours. Elle continua de vivre dans les exercices de la mortification et de la retraite autant qu'elle put, et passait les nuits en prières, parce que durant le jour on ne lui en laissait pas la liberté. Souvent il arrivait qu'en se mettant en oraison à dix heures du soir, elle y demeurait jusqu'au jour. Son père et sa mère moururent, et elle commença alors à songer à la fondation d'un monastère pour s'y retirer ; mais peu après leur mort, elle fut attaquée d'une hydropisie, d'une fièvre étique, d'une extrême chaleur de foie, d'un cancer qu'on ne put déraciner qu'avec le fer. Tous ces maux la tinrent au lit pendant dix ans. Ses amis se moquaient de son projet de fondation et de son dessein de se faire religieuse. S'il plaisait à Dieu, leur répondit-elle, que je fusse guérie dans un mois, ne croiriez-vous pas qu'il approuve ce que je souhaite ? Dès ce moment-là elle commença d'instantes prières pour demander à Dieu, ou qu'il la guérit de ses maux, ou qu'il lui ôtat les désirs de religion et de fondation. Avant que le mois fut passé, sa santé se rétablit parfaitement ; et ce fut en ce temps qu'elle avait écrit à notre Sainte, la lettre dont nous avons parlé.

Thérèse, qui était informée de toute cette histoire, dit que c'était avec de telles âmes qu'elle aimait d'entrer en commerce. Elle partit aussitôt d'Avila, et passant par Tolède, elle prit quelques religieuses. Elle fut attaquée à Magalon d'une fièvre ardente ; et ayant dit à Dieu dans sa prière : Comment pourrai-je, Seigneur, supporter ce mal, et continuer mon chemin ? Elle fut tout-à-fait guérie.

Lorsque la Sainte fut à Veas, la demoiselle dont nous avons parlé, se trouvait dans une santé robuste et constante, et son exemple avait persuadé

à une sœur plus jeune qu'elle, de s'engager dans la même réforme. Thérèse et ses filles furent menées au logis des deux sœurs, solennellement en procession, par les prêtres revêtus de leurs surplis avec la croix, et furent reçues avec toute la joie que pouvaient ressentir des personnes qui les souhaitaient depuis tant d'années. Le monastère fut établi le jour de saint Matthias en 1571. L'aînée des deux sœurs désirait d'être mise au nombre des converses ; mais Thérèse ne le voulut pas ; et crut ne devoir pas manquer de donner à ses vertus tout l'éclat qu'elles méritaient, en lui refusant ce qu'elle demandait.

Livre cinquième

Jusqu'alors les Carmes et les Carmélites de la réforme n'avaient point de supérieurs particuliers, et vivaient sous l'autorité des Carmes de l'observance mitigée. Mais par une conduite spéciale de la Providence divine, le père Jérôme Gratien, religieux de la réforme, quoique assez nouveau dans les exercices de la vie religieuse, fut nommé commissaire et visiteur apostolique des Carmes des deux observances, dans la province d'Andalousie. Il eut de si étroites liaisons avec Thérèse, qui s'aperçut bientôt de ce qu'il valait, qu'on ne peut se dispenser de rapporter sur quoi elle avait fondé cette grande estime. Gratien prit naissance à Valladolid, en 1545. Son père avait été secrétaire de Charles-Quint, et l'était encore de Philippe II. L'empereur l'avait fait chevalier, pour honorer l'antiquité de sa noblesse, et récompenser ses grands services. Il fit étudier son fils sous les Jésuites, à Madrid, où la cour était déjà établie ; et le jeune homme fit bientôt paraître ses heureuses dispositions. Il avait beaucoup d'esprit et des manières agréables et prévenantes. Il avait surtout un art de plaire et de se faire aimer, qui lui attirait tous les cœurs, et lui donna des amis illustres ; et jamais personne ne sut mieux faire valoir sans affectation le mérite et les talents. En 1569 il reçut l'ordre de la prêtrise ; peu de temps ensuite, l'amour de la pénitence le toucha si fort, qu'il voulut se faire religieux dans l'ordre des Carmes réformés, dont les vertus l'avaient édifié pendant ses études de philosophie à Alcala. Lorsqu'il pensa sérieusement à s'y engager, il fut effrayé par l'austérité de cette vie, et combattit longtemps en lui-même. Enfin il prit leur habit en 1572, le 25 mars ; il fit bientôt connaître de quoi il était capable. L'étendue de son génie l'engagea de bonne heure en beaucoup d'occupations importantes, et le mit dans les grands emplois de son ordre, où il fut exposé à la jalousie, à cause de sa jeunesse et de son peu d'ancienneté de religion.

Depuis longtemps il avait ouï parler de Thérèse, qu'il souhaitait fort de connaître. Comme il sut qu'elle était à Veas, il s'y rendit ; et dès cette première entrevue, ils formèrent entre eux cette union de sentiments, qui les intéressa l'un pour l'autre dans toutes les occasions, où par la suite leur zèle pour la gloire de Dieu et pour les progrès de leur ordre, les mit à de si rudes épreuves.

A peine le père Gratien était-il arrivé à Veas, que le nonce Hormanet l'envoya quérir pour le faire aussi visiteur de la province de Castille, à la place du père Ferdinand, qui se déposait ; mais avant de partir de Veas, il

pria Thérèse d'aller fonder un monastère à Séville, où elle était fort souhaitée ; il l'assura que les aumônes y abonderaient, et que l'archevêque le protégerait. La Sainte y consentit pour lui plaire, quoiqu'elle n'approuvât pas fort ce dessein, et elle hâta son voyage à cause des chaleurs qui s'avançaient. Elle se mit en chemin, après avoir choisi pour l'accompagner six religieuses très-propres à partager avec elle les peines qu'elle devait souffrir. Elles en eurent en effet de beaucoup de manières. Lorsqu'il leur fallut passer dans un bac la rivière de Guadalquivir, pour arriver à Cordoue, elles curent un accident qui leur causa bien des alarmes. Les chariots ne purent descendre à l'endroit où le câble était tendu, et l'on fut obligé de prendre plus bas, en se servant néanmoins de ce câble. Ceux qui le tiraient ayant lâché, le bac s'en alla sans rames au fil de l'eau. Le désespoir du batelier, dans un péril si pressant, était ce qui donnait plus de peine à la Sainte. Toutes ses religieuses se mirent en prières, et les autres jetèrent de grands cris. Un gentilhomme qui de son château fort proche voyait le danger, avait envoyé pour les secourir dès avant qu'on eût lâché le câble que les religieux et les autres tenaient de toutes leurs forces, et que la rapidité de l'eau les contraignit ainsi de quitter. Enfin Dieu eut pitié d'eux, le bac s'arrêta sur un banc de sable ; et, la nuit étant venue, celui qu'on avait envoyé du château leur servit de guide pour les mettre dans leur chemin, car sans lui ils se seraient trouvés dans un nouvel embarras.

Le lendemain matin, seconde fête de la Pentecôte, lorsqu'elles entrèrent à Cordoue, quantité de gens s'approchèrent de leurs chariots pour voir qui était dedans, et lorsqu'elles arrivèrent à l'église où Julien d'Avila devait dire la messe, elle était remplie de monde à cause qu'elle était dédiée au Saint-Esprit. L'équipage parut surprenant à tout ce peuple, qui fit un si grand murmure, que Thérèse attribue la cessation de sa fièvre à la peur que cela lui causa. Lorsqu'ils nous virent entrer, dit-elle, avec nos manteaux blancs et nos voiles baissés, ils furent aussi émus que s'ils avaient vu entrer une troupe de taureaux dans l'église.

Un bon homme eut la charité de faire écarter la foule. Thérèse le pria de les mener dans quelque chapelle où il les enferma. Elle dit qu'elle fut fort impatiente de sortir de cette église, quoiqu'elle ne sût où mener sa troupe pour se retirer le reste du jour, qu'elles furent obligées de passer sur un pont dans leur chariot.

Les chaleurs de l'Andalousie, qui sont très-ardentes, les incommodaient beaucoup, et quand le soleil avait donné sur leur chariot, elles y étaient comme dans un poêle. Un jour qu'il les tourmentait davantage qu'à

l'ordinaire, elles crurent devoir s'arrêter Sur le midi : mais elles se mirent dans un si mauvais logis, que tout ce qu'on put faire, fut de leur donner une petite chambre sans fenêtre, qui n'avait pour plancher que le toit de la maison, et qu'un soleil brûlant perçait jusqu'au fond, quand on en ouvrait les portes. On me mit sur un lit, dit la Sainte, mais qui était tellement dur, que j'aurais mieux aimé coucher par terre. Il était si haut d'un côté et si bas de l'antre. que je ne m'y pouvais tenir, et il me semblait n'être fait que de pierres pointues. Tout est supportable en santé : mais en vérité, c'est une étrange chose que la maladie. Enfin je crus qu'il valait mieux me lever et partir, parce que le soleil de la campagne me paraissait encore plus supportable que celui de cette chambre.

Cependant nulle sorte de souffrance extérieure ne lui enleva jamais la joie qui faisait le caractère de son humeur ; elle offrait toutes ses peines à la majesté divine ; et de là vint l'habitude qu'elle s'était formée d'employer à tout propos sou héroïque devise : Ou souffrir ou mourir. Enfin elle arriva à Séville trois jours avant la Trinité. Les pères mitigés vinrent lui demander en vertu de quoi elle fondait tant de monastères. Elle répondit simplement que c'était par ordre du père général. Le père Marian avait loué une maison, mais l'affaire ne put se terminer aussitôt que la Sainte l'avait pensé ; car, quoique l'archevêque eût accordé la permission, il ne voulait pas que le monastère fût établi sans revenus. Thérèse n'y pouvait consentir autrement ; parce que la ville lui paraissait trop grande et trop célèbre pour ne pas espérer que les aumônes suffiraient à la subsistance de ces religieuses. Le père Marian sollicita l'archevêque avec tant d'instance, qu'il se rendit à la fin, et permit que la messe fût célébrée le jour même de la Trinité, le 29 mai 1575, et cette maison fut encore mise sous la protection de saint Joseph. L'archevêque avait accordé sa permission avec assez de restrictions et de peines ; mais dès qu'il eut entretenu Thérèse, et qu'il eut goûté sa conversation, il fit tout ce qu'elle voulut et dit en la quittant : Je ne crois pas qu'il y ait personne qui puisse jamais lui rien refuser.

Le monastère eut à souffrir dans les commencements, et il est étonnant qu'une ville opulente comme celle-là, et d'où les richesses des Indes se répandent dans toute l'Europe, n'ait paru pauvre que pour ces ferventes religieuses. Jamais elles ne souffrirent davantage ailleurs les rigueurs de la pauvreté. Thérèse y fut attaquée par la maladie, par l'ennui, par la médisance, par l'oubli des hommes, et souffrit beaucoup d'autres épreuves qui firent éclater sa vertu. On avait reçu dans ce monastère une fille que la réputation de sa sainteté rendait fameuse ; mais les instructions qu'elle avait eues dans le monde, fort différentes de celles que l'on donnait dans le

couvent, montrèrent son indocilité. Les religieuses s'en affligeaient fort ; mais enfin, ne pouvant plus soutenir la régularité de cette vie, elle sortit, et la bonne opinion qu'on avait d'elle, pensa faire beaucoup de tort à ce nouvel établissement. Quelques gens de son parti poussèrent si loin les choses, que la Sainte fut dénoncée à l'inquisition ; mais son innocence y fut aussitôt attestée en bien des manières.

D'un autre coté, Dieu, qui la comblait ordinairement de consolations et de faveurs semblait l'avoir abandonnée a sa propre faiblesse, et ne faisait plus briller ses lumières au fond de son âme. Depuis le mois de mai qu'elle était à Séville, jusqu'au carême suivant, elle n'avait reçu de pas un endroit ni commodité ni soulagement ; et son départ approchait. Elle eut recours à son asile ordinaire, et dans la ferveur d'une prière ardente qu'elle fit à Dieu, elle crut l'entendre lui dire : Je vous ai exaucée, prenez confiance ; cela lui parut suffire pour l'accomplissement de son œuvre.

En effet, son frère Laurent de Cépède arriva des Indes en ce temps, et vint à Séville, où il lui fournit abondamment et avec plaisir toutes les choses dont elle eut besoin ; on chercha une maison spacieuse, qui fui bientôt trouvée. Au milieu d'un grand concours des habitants, le saint Sacrement y fut apporté d'une autre église par l'archevêque, qui y dit la messe fort solennellement, et ce nouveau lieu fut consacré avec beaucoup de gloire et d'éclat le 5 juin 1576.

Une dame fort riche et d'une vertu solide, ayant appris l'indigence où avaient été jusque-là ces religieuses, fut inspirée de les secourir. Comme elle ne voulait pas que dans le public on sût ses libéralités, elle choisit pour les faire une béate à qui elle défendit de leur dire d'où ce secours venait. La béate disposa de ces aumônes selon sa propre dévotion, et les distribua à plusieurs personnes de sa connaissance, supposant que des religieuses n'étaient pas tant à plaindre, et qu'elles n'en avaient pas tant de besoin ; de sorte que, sans beaucoup de scrupule, elle reçut durant plusieurs jours les charités que cette dame lui commandait de porter aux Carmélites, qu'elle laissait languir dans leur pauvreté. Enfin Dieu, qui ne voulut pas plus longtemps exercer la patience de ses épouses, permit que cette dame apprit l'infidélité de sa dévote, dont elle ne se servit plus ; et les religieuses commencèrent à jouir des aumônes qui leur étaient destinées. Le prieur de la chartreuse des Grottes qui fut informé de leur misère, les assista aussi beaucoup longtemps ; et Thérèse en ses lettres témoigne en plusieurs endroits combien elle se sentait redevable à la générosité de ce grand religieux.

Le couvent se vit bientôt en meilleur état, et notre Sainte qui, depuis un an demeurait à Séville, prit ses mesures pour en partir, après avoir tout mis en ordre. On ne saurait dire combien ces filles furent touchées de ce départ ; et ces séparations étaient toujours une de ses plus sensibles peines.

Ce n'était pas pour moi, dit-elle, une petite violence, que de me séparer de mes sœurs pour aller dans un autre endroit. La tendresse dont je les aime est si vive, que je puis bien dire avec vérité, que ces adieux étaient bien tristes pour moi, surtout quand je pensais que je ne les verrais plus. La douleur qu'elles ressentaient de leur côté, leur laissait répandre quantité de larmes ; car quoiqu'elles soient détachées de tout le reste, Dieu ne leur a pas fait la grâce de l'être de moi. Je faisais tous mes efforts pour ne leur pas témoigner ma douleur, et les reprenais même d'être encore si imparfaites ; mais leur inclination était si forte, que mes remontrances ne servaient de rien

Il se trouva par les suites dans cette maison des filles de beaucoup d'esprit ; cela ne déplaisait pas à notre sainte, qui croyait celles de ce caractère plus propres que les autres à entretenir la paix, quand d'ailleurs elles sont soumises : mais elle ne voulait pas que leurs lumières et leurs talents leur donnassent lieu de s'amuser à des sciences étrangères à leur état. C'est pour cela que dans une lettre qu'elle écrivit un jour à la prieure de ce couvent :

Il faut, lui dit-elle, que je n'oublie pas à vous mander, que la lettre du père Marian m'aurait paru belle, s'il n'y avait point eu de latin : je prie Dieu de délivrer toutes mes filles de la vanité d'entendre le latin. Que cela ne leur arrive jamais plus, et ne le permettez point du tout ; j'aime bien mieux qu'elles aient la sainte ambition de paraître simples et ignorantes, comme plusieurs saints ont fait, que de vouloir être rhétoriciennes.

Elle partit le plus tôt qu'elle put, pour prévenir les chaleurs, et vint se livrer à d'autres travaux. Elle se fût trouvée soulagée de ne plus fonder de maisons ; car il y avait longtemps qu'elle désirait de finir sa vie dans le repos et dans la retraite. Mais lorsqu'elle était sur le point de partir d'Avila pour la fondation de Veas, la femme d'un des auditeurs du conseil lui avait écrit de Caravaque, pour la prier instamment d'y venir fonder un monastère. Trois jeunes demoiselles distinguées par leur naissance, et toutes trois nommées Françoise, après avoir été fortement touchées par une éloquente prédication d'un père Jésuite, avaient renoncé généreusement au monde, et s'étaient renfermés dans la maison de cette dame, qui les avaient mises dans un appartement solitaire, où elles ne s'occupaient qu'à la méditation des choses divines. La réputation de Thérèse ayant pénétré dans leur retraite,

elles souhaitaient ardemment d'être admises au nombre de ses filles. Lorsque la Sainte en avait appris la nouvelle, elle s'était disposée pour aller à Caravaque dès qu'elle aurait eu achevé l'établissement de Veas ; mais le père Gratien, nouveau visiteur, avait jugé à propos qu'elle différât, et qu'elle fit auparavant celui de Séville. Ce retardement avait été très-sensible à ces demoiselles ; ainsi Thérèse ne fut pas plus tôt libre, qu'elle fit partir cinq religieuses pour Caravaque, où elles arrivèrent huit jours avant la fête de Noël. Dès que toutes choses eurent été réglées, et les permissions obtenues, on prit possession le premier jour de l'année 1577. Le monastère fut consacré sous le nom de Saint-Joseph, et les trois demoiselles y prirent l'habit.

A la fin de l'année précédente, la Sainte avait écrit l'histoire de ses fondations jusqu'alors, et elle l'avait commencée en 1575, durant son séjour à Salamanque, par ordre du père Ripalda, jésuite, son confesseur. Thérèse n'a point fait d'ouvrage où son caractère soit mieux dépeint que dans celui-ci, car non seulement elle rend agréable le détail de ces relations, mais elle ne fait jamais mieux paraître la gaieté de son humeur, que lorsqu'il y a des événements fâcheux et des marches fatigantes à raconter.

Après cette fondation de Caravaque, Thérèse fut quatre ans sans en faire d'autres. Elle écrivit même au père général, pour lui demander la grâce de n'en plus faire ; mais il la refusa, et lui manda qu'il voudrait qu'elle pût fonder autant de couvents de carmélites qu'elle avait de cheveux à la tête. Cependant, peu de temps après cette réponse, il changea bien de sentiments. La Sainte, après la fondation de Caravaque, était retournée à Tolède pour quelques règlements qui exigeaient sa présence. Elle y eut occasion d'écrire à son frère, qui depuis son retour des Indes, demeurait à Avila ; et l'on voit dans ses lettres avec quelle facilité de génie elle traite toutes sortes de matières :

« Je vous avertis, lui dit-elle, de faire visiter la maison où vous êtes logé, il me semble que j'ai oui dire qu'il y avait un appartement prêt à tomber, prenez y bien garde... Le nonce m'a mandé de lui envoyer le nombre de nos religieuses, leur origine, leur âge, leurs noms. Si c'est pour en choisir quelques-unes et les envoyer réformer d'autres couvents, cela ne nous conviendrait pas. Je vous prie de dire à la supérieure d'Avila de m'envoyer les noms de toutes les professes, l'année de leur réception, et leur âge, et de signer cet écrit : mais je fais à présent réflexion que je suis prieure de ce couvent, et je le signerai moi-même... la fête du saint Nom de Jésus qui était hier, fut fort solennelle pour nous. Je n'ai rien à vous envoyer pour

tous vos bienfaits, que ces chansons que mon confesseur m'ordonna de faire pour réjouir mes sœurs. Je ne saurais les mieux divertir ; l'air en est beau, et je souhaiterais que le petit François le put apprendre... Les stances que j'ai faites n'ont ni pieds ni tête, mais on ne laisse pas de les chanter... Quelle cervelle de fondatrice ! que vous semble-t-il de son jugement ? Cependant j'en croyais avoir beaucoup quand je fis ces vers.

Je vous envoie un cilice dont vous vous servirez, quand vous vous trouverez trop dissipé durant la prière ; écrivez-moi comment vous vous accommoderez de cette bagatelle. on peut bien l'appeler ainsi, quand on se souvient de ce que Jésus-Christ a souffert pour nous. Je ne puis m'empêcher de rire, lorsque je pense que pour les confitures et l'argent que vous nous avez envoyé, je vous fais présent d'un cilice.

Le docteur Velasquez mon confesseur, m'est venu voir aujourd'hui ; je lui ai communiqué ce que vous me marquez de la tapisserie et de la vaisselle d'argent que vous voulez acheter : il dit que cela ne fait ni bien ni mal, pourvu que vous soyez bien persuadé de la vanité de ces sortes de choses, et que vous n'y soyez pas attaché ; il avoue même qu'il est juste que vous ayez une maison meublée selon votre qualité, puisque vous devez marier vos enfants. A vous parler franchement, ce parent qui est venu ici m'a beaucoup ennuyée ; que voulez-vous faire à cela ? Il faut passer ainsi la vie ; je ne m'étonne donc pas de votre ennui. »

Les mitigés depuis longtemps remarquaient avec peine les progrès de la réforme ; ils croyaient voir dans les succès et dans la réputation de Thérèse bien des raisons de s'en chagriner ; et d'ailleurs les liaisons où elle se trouvait avec le père Gratien, leur faisaient craindre qu'il ne voulut les porter à la même régularité que les réformés. Ce père s'était acquis beaucoup de crédit sur l'esprit du nonce Hormanet, qui l'avait fait visiteur apostolique de l'Andalousie et de la Castille ; et les mitigés, qui prétendaient avoir parmi eux des hommes plus capables que lui de ces emplois, les voyaient avec une extrême douleur entre les mains d'un homme si jeune et si nouveau dans leur ordre.

Le père Gratien, qui sut leur mécontentement, voulut se démettre de ses charges ; mais le nonce l'en empêcha. Enfin les Carmes tinrent un chapitre général à Plaisance en Italie, où il fut ordonné que la Sainte ne ferait plus nulles fondations, et qu'elle se tiendrait dans une chambre du monastère qu'elle choisirait pour sa demeure, avec défense d'en sortir. On avait écrit contre elle au général des choses très-désavantageuses et très-injustes, et l'on n'épargna pas davantage les Carmes réformés, qu'on traitait de

désobéissants et de séditieux. Ce chef d'ordre changea si promptement toutes les dispositions favorables où il était auparavant, qu'il crut que pour le bien de la paix, il fallait entièrement détruire cette réforme ; un tel dessein parut ébranler toutes les fondations. Un nouveau nonce venu depuis la mort du nonce Hormanet, et prévenu dès Rome contre les Carmélites et les Carmes déchaussés, leur faisait éprouver diverses peines ; la prison, les pénitences, les censures ecclésiastiques accablaient ces innocents religieux. On leur défendit d'entreprendre aucunes affaires; on déposa le père Gratien; on nomma pour visiteur à sa place le père Ange Salazar, et tout paraissait sur le penchant de sa ruine.

Thérèse apprit ces nouvelles à Séville, où quelques affaires l'avaient rappelée, et se sentit fort affligée des peines qu'on exerçait contre ces pères, à qui leurs vertus attiraient des croix si pesantes ; car pour ce qui la regardait, elle fit assez voir que son cœur n'en perdit rien de sa tranquillité ordinaire, dans la lettre qu'elle écrivit au général à cette occasion. Il semble que cet événement lui soit étranger ; elle le félicite d'abord sur le succès de ses entreprises dans la congrégation de Mantoue ; elle lui rend compte des derniers établissements qu'elle a faits ; elle lui demande grâce pour le père Gratien et le père Marian qu'on avait accusés devant lui ; car quoiqu'elle ne les croie pas coupables, elle le suppose, pour ne pas faire penser au général qu'il les faisait persécuter mal à propos.

Elle lui rapporte, pour les justifier dans son esprit, des raisons qu'elle le prie de considérer. Peut-être, lui dit-elle, n'êtes-vous pas si bien informé en Italie, que moi qui suis sur les lieux ; et nous autres femmes, quoique nous ne soyons pas propres à donner des conseils, quelquefois pourtant nous rencontrons bien.

Lorsqu'elle vient ensuite à l'endroit où elle lui parle de ce qui la regarde, il y a plaisir à voir avec quel dégagement elle le fait.

J'ai appris, dit-elle, l'ordonnance du chapitre qui me défend de sortir du couvent que je choisirai. Le père Ange Salazar, provincial, l'avait envoyée au père Ulloa, avec ordre de me la signifier. Ce bon père, qui crut que cela me fâcherait (car on ne me l'a procurée qu'à ce dessein), la gardait dans sa chambre, de crainte de m'affliger. Il y a un peu plus d'un mois que l'ayant su par une autre voie, j'ai fait en sorte qu'il me la signifiât. En vérité j'eusse été ravie que vous m'eussiez déclaré vos ordres par une lettre, où j'eusse été bien contente de remarquer que vous aviez pitié de moi, et de tous les travaux que j'ai essuyés dans ces fondations ; car je ne suis pas assez forte pour souffrir beaucoup. Si pour récompense de mes fatigues vous m'eussiez

ordonné de me reposer, cela m'eût fort satisfaite. Mon respect pour votre révérence, et ma délicatesse pour tout ce qui vient de vous, ont beaucoup contribué au ressentiment que j'ai eu que cette ordonnance m'ait été signifiée comme à une personne fort désobéissante ; le père provincial en a parlé de la sorte à toute la cour, et il le croyait de même ; car comme si j'eusse eu quelque répugnance à me soumettre à vos volontés, il me mandait que je pouvais m'adresser au Pape ; mais ce n'est pas là ma conduite; quand j'aurais toute l'opposition imaginable à vos commandements, je n'aurais pas moins d'exactitude à les suivre. J'ai voulu exécuter vos ordres vers les fêtes de Noël : mais comme le chemin est trop long, on ne me l'a pas permis : on a cru que ce n'était pas l'intention de votre révérence, que je hasardasse ma santé dans une saison si rigoureuse. Je ne prétends pas demeurer toujours dans cette maison, mais seulement jusqu'à la fin de l'hiver ; car je ne me trouve pas bien avec les gens de l'Andalousie. En quelque endroit que je sois, je vous supplie fort de ne pas discontinuer de m'écrire. Comme je n'ai pas d'affaires à présent, ce qui me plait beaucoup, je crains que vous ne m'oubliiez ; mais je vous en empêcherai bien, et, quand je devrais vous ennuyer, je ne cesserai point de vous écrire ; il y va de mon repos.

Ce que nous venons d'extraire de cette lettre ne témoigne pas une personne fort aigrie ; aussi Thérèse ne l'était-elle pas ; les choses qu'on déposa contre elle et contre les religieux et les religieuses de sa réforme, furent si diffamantes, qu'on n'ose en faire le récit. On dit d'elle sur l'honnêteté, les calomnies les plus atroces, et tout ce qu'on peut reprocher à la femme la plus perdue ; les écrits injurieux couraient d'une main à une autre ; peu s'en fallut même que le nonce n'ajoutât créance à ces faux bruits, et il la traita de femme inquiète et vagabonde, lorsqu'elle fut à Tolède, où elle avait choisi sa détention. L'évêque de Terrassonne, qui avait alors soin de sa conscience, dit qu'il admirait la situation de joie et de constance où elle était, tandis que tout le monde se déchaînait contre elle sans l'épargner. En la présence de cet évêque elle reçut une lettre du père Gratien, où il paraissait désespérer du succès de leurs affaires ; cette nouvelle découragea tout-à-fait le père Marian qu'elle avait auprès d'elle ; mais elle n'en fut nullement abattue, et dit d'un air ferme : Nous souffrirons bien des travaux, mais la religion subsistera. Tous les jours on lui faisait de nouveaux rapports de tout ce qu'on disait contre sa conduite. On lui vint rapporter un jour qu'un homme, dans une conférence de gens graves, l'avait comparée à une femme décriée dans toute l'Espagne : Ah ! dit-elle, s'il me connaissait, il en dirait de moi bien d'autres.

Comme elle passait ensuite dans une chambre voisine, elle se heurta rudement au front contre le pivot d'une porte, et le coup retentit fort loin. On accourut, et on la trouva qui riait : Ma sœur, dit-elle, je suis bien blessée, et je sais bien où je le suis ; mais pour ce qu'on me disait tout à l'heure, je ne sens nul endroit où cela me fasse mal.

Nous ne saurions mieux marquer les sentiments où elle était sur la persécution qu'on lui faisait, que par le commencement de la lettre qu'elle écrivit de Tolède à Pastrane à un carme déchaussé, d'une éminente vertu, nommé Jean de Jésus Roca.

J'ai reçu, lui dit-elle, votre lettre dans cette prison où je suis renfermée, avec un extrême plaisir de voir que je souffre tous ces travaux pour mon Dieu et pour ma religion : tout ce qui m'afflige est de penser que vous êtes en peine de moi, et votre affliction est la seule que je ressente ; ainsi, mon fils, ne vous chagrinez pas, ni vous ni les autres religieux ; car je puis dire comme saint Paul, quoique, je ne sois pas sainte comme lui, que les prisons, les travaux, les persécutions, les tourments, les calomnies que je souffre pour ma religion et pour mon Sauveur, sont autant de bienfaits de sa main divine. Je ne me suis jamais vue avec moins d'embarras que maintenant. Dieu protège et assiste tes prisonniers et les affligés : je lui rends mille grâces ; et il est juste que vous le remerciez aussi des faveurs qu'il me fait dans cette captivité. Hélas ! mon père, est-il un plus grand plaisir que de souffrir pour un Dieu si bon ? Les saints ont-ils été jamais plus dans leur centre et dans le comble de leur joie, que quand ils ont souffert pour lui ? La croix est le chemin le plus sûr et le plus frayé pour aller à Dieu. Cherchons donc la croix, mon père, embrassons-la : soupirons après les souffrances ; malheur à notre réforme, malheur à nous tous, si elles viennent à nous manquer. Vous me marquez dans votre lettre que le seigneur nonce a fait défense de fonder aucun couvent de Carmes déchaussés ; et même qu'à l'instance du père général, il a ordonné de détruire ceux qui sont déjà fondés. Vous ajoutez qu'il est en colère contre moi ; que tout le monde s'est armé contre mes enfants, qui se cachent dans les grottes obscures des montagnes, et dans les maisons les plus retirées, de peur d'être trouvés et d'être pris. Voilà ce que je ressens dans mon cœur : voila ce qui m'afflige. Est-il possible que mes enfants doivent souffrir pour une pécheresse et une mauvaise religieuse, tant de persécutions et tant de peines? mais je suis sûre que Dieu n'abandonnera point ceux qui le servent avec ferveur et avec fidélité.

Thérèse avait raison de l'espérer. En tous les monastères réformés on levait

les yeux et les mains au ciel pour implorer du secours. Tous les amis de cette réforme s'employaient pour elle, et rien ne réussissait en apparence : mais bientôt après on vit la Providence divine se déclarer en sa faveur.

Pendant ce temps elle fut encore tourmentée d'autres peines qui ne regardaient pas sa réforme (car tous les maux de l'Église, de quelque nature qu'ils fussent, l'affligeaient), à l'occasion de la mort de Charles IX, roi de France. Elle fit voir combien elle appréhendait que la mort de ce prince ne facilitât dans le royaume les progrès de l'hérésie calvinienne. De la manière dont elle s'explique sur cela dans une lettre au seigneur dom Teuton de Bragance, on voit combien les intérêts de Jésus-Christ lui tenaient au cœur, et comme elle était également sensible à tout ce qui pouvait y avoir quelque rapport, tout ce qui contribuait au salut des âmes en quelque façon que ce fût, lui donnait autant de joie que leur perte lui causait de peine. C'est par cette raison qu'elle fut satisfaite de voir ce grand homme nommé à l'archevêché d'Evora en Portugal. C'était un ministre ecclésiastique d'une éminente vertu, avec qui elle était en grande liaison d'amitié, et même de confidence ; car elle lui ouvrait entièrement son cœur sur ce qu'elle pensait des tempêtes qui agitaient sa réforme dans ce temps où elle était si persécutée. Il parait bien par une autre lettre qu'elle lui écrit, que le mérite du père Gratien était le principe de tout cet orage. Ce grand homme excitait la jalousie des mitigés, non seulement à cause de ses qualités personnelles, mais de la confiance que Thérèse prenait en lui plus qu'en tout autre ; ainsi tous les coups retombaient sur elle, comme elle le déclare. Jamais ses vertus ne jetèrent tant d'éclat qu'en cette rencontre ; tout ce qui la regardait uniquement ne la touchait guère, mais elle succombait à la douleur que lui causaient les calomnies qu'on faisait contre ses religieuses et contre le père visiteur. Elle dit qu'il les a souffertes comme un autre Saint-Jérôme ; et laisse entrevoir qu'elles roulaient sur des impostures de même genre que celles qu'on avait faites contre ce père de l'Église.

Elle fait tout ce détail à cet archevêque, moins pour sa propre consolation, que pour celle du prélat qui lui avait exagéré quelques traverses qu'il avait eues ; et par la comparaison des injustices dont il se plaignait, avec celles que ses religieuses avaient si tranquillement souffertes, elle tache à lui donner quelque honte de son trop de sensibilité. Dans les peines de la nature, lui dit-elle, c'est une faiblesse quand les plaintes sont plus grandes que les maux.

Après que la Sainte eut répandu bien des larmes devant Dieu, bien redoublé ses mortifications et ses jeunes, elle se crut obligée de solliciter le crédit des

grands du royaume ; et elle écrivit au roi en faveur de ses enfants, pour lui demander la grâce de les protéger. Ses paroles eurent tant d'efficace sur l'esprit de ce prince, qu'elles obtinrent ce que par tous les autres moyens on n'avait pu faire. Le père Ferdinand, Dominicain, autrefois visiteur de l'une et l'autre observance, avait informé le roi de la vie régulière des réformés et des ennemis qu'ils avaient ; mais quoique ce prince et les évêques d'Espagne eussent instruit de la vérité le nouveau nonce, il était si prévenu et si attaché à son opinion, que cela n'eût pas été capable de le détromper, si le roi n'eut trouvé l'expédient de lui donner quatre assesseurs pour conférer avec lui des affaires de cette réforme. Les carmes déchaussés avaient pendant ce temps-là député à Rome pour obtenir la séparation des deux observances ; ainsi le résultat de la députation d'Italie et des commissaires examinateurs en Espagne, fut qu'on séparerait les mitigés des réformés ; et qu'ils auraient les uns et les autres un Provincial particulier. Cette décision rétablit la paix dans les monastères des carmes et des carmélites ; et notre Sainte en rendit à Dieu mille actions de grâces.

Comme le couvent des carmélites de Séville avait donné naissance à toutes ces agitations, la Sainte, de temps en temps, écrivait à la prieure pour la consoler, mais laissait apercevoir, par le style libre et enjoué de ses lettres, que les persécutions n'ébranlaient guère le calme de son esprit.

Durant cet orage, qui dura quatre ans, elle fut inquiétée par un événement d'une autre nature, mais qui ne laissa pas de l'embarrasser beaucoup. Nous avons dit que lorsqu'elle travaillait à fonder le monastère de Saint-Joseph d'Avila, il vint en cette ville un père Jésuite, nommé le père Gaspar Salazar, pour y être recteur du temps du Père Alvarez. La Sainte eut des relations très-particulières avec ce nouveau recteur, non seulement sur les affaires de sa conscience qu'elle lui découvrait, mais encore parce qu'il était un excellent homme d'oraison, et qu'il avait un tour d'esprit qui convenait au sien. Les progrès de la réforme des carmes et carmélites plurent beaucoup à ce religieux ; il en fut même si touché, qu'il voulut passer de sa compagnie dans ce nouvel ordre. Son père provincial, qui en eut connaissance, soupçonna la Sainte d'avoir part à ce dessein, et lui en écrivit une lettre de mécontentement, qui donna lieu à la réponse qu'elle lui fit, très-affligée qu'on eût jugé d'elle si différemment de ses manières accoutumées. Il y a dans cette lettre des instructions très-solides et très-remarquables sur bien des choses, et qui nous ont déterminé à la rapporter presque entière.

A ne vous point mentir, lui dit-elle, j'ai été fort surprise quand j'ai lu la lettre que le père recteur m'a rendue de vous, et où vous me marquez que

j'ai persuadé au père Gaspar Salazar de quitter la compagnie de Jésus pour passer dans notre réforme, et que même je lui ai fait entendre que c'est la volonté divine, déclarée par révélation. Pour la première chose dont vous m'accusez, Dieu sait que, bien loin de lui persuader de quitter votre compagnie, je ne l'ai jamais désiré ; vous connaitrez avec le temps que je dis vrai. Lors même que j'appris son dessein, dont je ne fus pas informée par lui (car il ne m'en a rien mandé), j'en fus tellement émue et tellement chagrine, que cela n'accommodait pas le peu de santé que j'avais alors ; et il y a si peu de temps qu'on m'a dit cette nouvelle, que vous l'avez sue beaucoup avant moi.

A l'égard de la révélation dont vous parlez, vous jugez bien, puisqu'il ne m'a point écrit son dessein, que je n'ai jamais pu savoir s'il en a eu quelqu'une ; quand même ce serait moi qui aurais eu cette révélation, que vous appelez rêverie, je ne suis pas assez imprudente pour faire un si grand changement sur un fondement comme celui-là ; d'ailleurs je n'aurais pas eu la légèreté de le lui déclarer. J'ai, grâces à Dieu, plusieurs personnes qui m'enseignent l'estime et le crédit qu'on doit donner à ces sortes de choses, et s'il n'y avait eu rien de plus positif dans cette a/faire, je ne crois pas qu'un homme aussi prudent que le père Salazar s'y fût beaucoup arrêté.

Il faut, dites-vous, que les supérieurs vérifient ce qui s'est passé sur cela ; je trouve qu'on fera fort bien, vous n'avez qu'à lui ordonner ; car il est certain qu'en l'avertissant, il ne fera rien sans votre permission. Je ne disconviendrai jamais de la grande amitié qu'il y a entre le père Salazar et moi, ni des bienfaits que j'en ai reçus, mais je suis persuadée que, s'il a eu tant de penchant pour m'obliger, c'était plutôt pour rendre service à Jésus-Christ et à sa sainte Mère, que par aucune inclination pour moi : car je crois que nous avons demeuré quelquefois deux ans sans nous écrire. Je ne nierai pas non plus que l'amitié qui est entre nous ne soit fort ancienne ; tout le monde sait assez que je me suis trouvée en certains temps dans un plus grand besoin de secours qu'à présent, lorsque notre ordre n'avait encore que deux carmes déchaussés ; et j'aurais eu alors plus d'occasions de le porter à ce changement, qu'aujourd'hui que nous avons, grâces à Dieu, plus de deux cents religieux, à ce que je crois, parmi lesquels il y en a d'assez capables pour conduire des filles simples et pauvres comme nous ; et je n'ai jamais cru que la main de Dieu dût être plus raccourcie pour notre ordre que pour les autres. Vous dites encore que j'ai écrit afin de faire accroire et de faire dire que je le détournais de son dessein ; mais, si j'ai pensé à de semblables choses, je prie Dieu de ne me point écrire dans le livre de vie. Qu'on permette à mon ressentiment une telle

exagération ; car je veux vous convaincre que je n'en use avec votre compagnie que comme une personne à qui vos intérêts tiennent fort au cœur, et qui exposerait sa vie pour vous servir tous, en ce que je croirais ne pas déplaire à Dieu. Ses secrets sont impénétrables ; mais, comme je n'ai point du tout trempé dans cette affaire. Dieu m'est témoin que je ne voudrais pas non plus y avoir aucune part à l'avenir. Si l'on m'en impute la faute, ce n'est pas la première fois qu'on m'accuse sans que j'aie manqué ; je sais seulement que, quand Dieu est content, toutes choses se raccommodent sans peine ; et je ne croirai jamais que Jésus-Christ, après avoir choisi sa compagnie comme un moyen pour réparer et renouveler l'ordre de sa sainte Mère, permette que rien de considérable les divise, etc.

Selon toutes les apparences, cet éclaircissement satisfit le provincial des Jésuites ; car Thérèse continua toujours d'être dans une grande liaison d'amitié avec tous les pères de cette compagnie. On le voit même par la lettre qu'elle écrivit à la duchesse d'Albe en ce temps-ci, et par une autre lettre au père Gratien. Durant tous ces jours de captivité qu'elle passa dans Tolède, elle fut exposée à toutes sortes d'épreuves ; mais à son retour à Saint-Joseph d'Avila, les douleurs extérieures ne l'attaquèrent pas moins que les peines de l'esprit. Un jour qu'elle allait à Complies avec une lumière à la main, après avoir monté l'escalier qui était devant l'entrée du chœur, elle demeura chancelante, et tournant quelques pas en arrière, elle tomba du haut de l'escalier jusqu'en bas. Le coup fut si rude, que les religieuses crurent la trouver morte ; elles accoururent avec beaucoup de promptitude et de trouble, et en la relevant, lui trouvèrent le bras gauche rompu. La douleur qu'endura Thérèse fut excessive, elle souffrit encore plus quand on vint à la panser ; car il se passa bien du temps avant qu'on eût trouvé quelque personne assez adroite pour une telle opération. Lorsqu'elle arriva, le bras était déjà noué ; la Sainte ne laissa pas de se résoudre à faire remettre l'os à sa place. Elle comprenait les difficultés et les risques de cette opération dangereuse ; mais son désir insatiable de souffrir l'encouragea de telle sorte, qu'elle se remit entre les mains de l'opératrice, après avoir ordonné à toutes les religieuses d'aller au chœur et d'y prier pour elle. Ainsi elle demeura seule avec cette femme, et une autre femme qu'elle avait amenée. Ces deux femmes, qui ne manquaient pas de force, commencèrent alors à la prendre, et lui tirèrent le bras si violemment chacune de son côté, qu'elles firent faire un éclat à un os de l'épaule. Le bras demeura un peu moins noué qu'auparavant ; mais Thérèse souffrit des douleurs insupportables. Durant tout ce temps, elle ne pensa, dit-elle, qu'à ce qu'avait souffert Jésus-Christ, lorsqu'on étendit ses bras sur la croix, et ne se plaignit

pas davantage que si l'on eût fait cette opération à quelqu'autre personne. Quand les religieuses revinrent, elles la trouvèrent aussi tranquille que s'il ne lui était rien arrivée. Elle fut longtemps si incommodée et si travaillée de cet accident, qu'elle ne pouvait presque remuer le bras, et elle en demeura même estropiée ; car le reste de sa vie, elle ne put s'en servir pour s'habiller, ni pour se mettre un voile sur la tête. »

Pendant ce long séjour que Thérèse fit à Tolède, les maux et les peines qu'elle y souffrit l'avaient tellement dégagée de la vie présente, qu'elle ne respirait plus que pour le ciel. Ces dispositions de détachement la mirent en état de commencer son livre appelé communément le Château de l'âme. Le père Gratien, qui se trouvait avec elle dans le fort des persécutions, lui dit un jour la peine qu'il ressentait de voir que le livre qui contenait l'histoire de sa vie, où elle avait renfermé tant de lumières et tant d'instructions admirables pour l'oraison, se trouvât comme supprimé depuis que l'inquisition s'en était saisie. Il ajouta que, pour remédier à cette perte, elle n'avait qu'à composer un autre livre, où ne rapportant rien de ce qui la regardait, elle enseignerait la même doctrine, pour servir à instruire ses religieuses sur une matière qu'il importe si fort de bien savoir. La Sainte fit sur elle un grand effort pour obéir ; car alors elle était accablée de maux et d'afflictions qui ne laissaient guère de liberté à son esprit. Elle entreprit néanmoins ce travail, et déclare au commencement que jamais l'obéissance ne lui a paru si difficile et si pénible, que dans la composition de cet ouvrage. Elle y traite avec méthode les différentes manières dont une âme peut être élevée jusqu'à la plus sublime contemplation des vérités éternelles, bannir de son esprit toutes les images sensibles, et s'abîmer dans le sein de la Divinité même. Heureux celui qui peut entrer dans l'intelligence de ces mystères inconnus à la plupart des hommes ! La Sainte n'aurait eu garde de les exposer à leur examen et à leur critique, si le docteur Velasquez, son confesseur, ne l'eut encore obligée d'écrire sur un sujet si malaisé à bien éclaircir. Elle commença cet ouvrage la dernière année qu'elle fut à Tolède, et l'acheva la même année, dans son couvent d'Avila, après son retour.

Ce fut en ce même temps qu'elle écrivit à l'évêque de Palence, dont elle cultivait le commerce, et ne pouvait oublier les grâces qu'elle en avait reçues durant qu'il avait été son
évêque ;et l'on voit par les lettres qu'elle écrivit à la sœur de ce prélat, que leur liaison durait toujours.

Pendant que Thérèse avait demeuré à Veas pour y établir un monastère de

son ordre, elle avait appris que le livre de sa Vie était à l'inquisition, par l'imprudence qu'avait eue la duchesse de Pastrane d'en envoyer à Madrid des copies ; elle sut par la suite, qu'à ce tribunal on en faisait un examen très-sérieux ; et cela lui fit plaisir, parce qu'elle regardait la décision des examinateurs, comme un moyen d'être en repos non seulement sur ce qu'il fallait penser de son ouvrage, mais des choses extraordinaires qu'elle y rapportait.

Un peu avant que de quitter Tolède, elle eut occasion de rendre visite à l'archevêque, qui était président de l'inquisition, pour lui demander la liberté de fonder un monastère de ses religieuses à Madrid. Ce prélat, après avoir traité avec elle de la fondation dont il s'agissait, lui dit d'un air honnête et obligeant, qu'il était fort édifié d'apprendre les grandes grâces que Dieu lui avait faites, et qu'elle l'en devait beaucoup remercier, parce que tous les dons excellents viennent de lui. On nous a présenté, continua-t-il à l'inquisition, un certain livre qu'on vous attribue ; je l'ai lu tout, entier, et plusieurs personnes très-doctes l'ont lu aussi ; nous n'y avons tous rien remarqué qu'on pût rependre ; de sorte que, bien loin que ce livre ait fait à votre révérence aucun préjudice, je puis l'assurer qu'il lui fait honneur. Cela m'a donné même envie de m'offrir à vous pour être à l'avenir votre très-humble chapelain, je vous prie donc d'agréer les offres de mon service, et de voir en quoi je puis m'employer pour vous et pour tout votre ordre.

Le père Gratien, qui accompagnait la Sainte, a rapporté ce discours de l'archevêque, qui était alors le cardinal Quiroga. Néanmoins ni Thérèse, ni ce religieux ne voulurent point

presser le prélat de leur rendre ce livre ; mais peu de temps après, la prieure de Madrid le supplia de remettre ce trésor entre les mains des disciples de sainte Thérèse, qui était morte un peu auparavant. L'archevêque en fit la proposition au conseil, qui, non seulement accorda volontiers que le livre fût rendu à l'ordre, mais voulut même contribuer à la dépense qui serait nécessaire pour l'imprimer.

L'écrit que nous avons de sainte Thérèse sur la manière de visiter les monastères de religieuses, fut composé en ce temps-là. C'est un ouvrage très-excellent, très-utile, et rempli d'une sagesse très-éclairée. Elle y donne des avis sur le soin qu'il faut prendre de ces communautés monastiques par rapport au temporel et au spirituel ; elle fait ses premières instructions sur le règlement des choses extérieures, et dit que, dans les monastères fondés, comme dans ceux qui n'ont pas de revenus, il faut avoir une sérieuse attention au gouvernement judicieux du temporel. Elle veut qu'on examine

soigneusement les livres de la dépense ; qu'il ne s'en fasse aucune dans les maisons rentées, que par proportion aux revenus, pour n'y point contracter des dettes imprudentes, qu'elle regarde comme la source la plus commune et la plus dangereuse du relâchement, parce que la nécessité des religieuses les oblige de chercher des secours au-dehors, et de recourir à leurs parents et à leurs amis, ce qu'on ne peut guère pratiquer sans en venir à des complaisances qui intéressent la régularité et 1a retraite. Elle exige la même précaution des monastères pauvres, et veut que, dans leurs plus grands besoins, on s'y appuie sur une vive confiance en Dieu, qui ne leur manquera jamais ; et c'est sur ce principe qu'elle ordonne que dans ces maisons où l'on vit d'aumônes, on ait autant de soin de bien nourrir les religieuses et de bien traiter les malades, que dans les maisons les plus richement établies.

Ensuite elle vient au détail des règlements pour l'administration spirituelle. Son premier avis est de recommander au supérieur ou visiteur, de ménager si prudemment sa douceur, et l'affection qu'il témoigne aux religieuses, qu'elles soient néanmoins bien persuadées de sa rigueur et de son inflexibilité pour les choses essentielles. Rien, dit-elle, n'est plus dangereux que de les trop laisser se reposer sur l'indulgence d'un supérieur qu'elles croient incapable de les contrister en rien. Lorsque la régularité n'est point intéressée, elle veut qu'on ait une extrême condescendance pour les faiblesses inévitables à la fragilité naturelle, qu'on encourage les sœurs dans leur travail des mains, et qu'on en fasse même l'éloge aux autres, pour leur donner la consolation de voir que leur supérieur n'ignore pas leur application et leurs peines. Elle prétend qu'on visite exactement la clôture et la retraite au dedans ; et que, dès que cette revue aura été faite, le visiteur sorte aussitôt pour donner ses avis au parloir, sans s'arrêter inutilement dans l'intérieur du monastère. Elle défend le trop de commerce du confesseur ou du chapelain avec les religieuses, persuadée que leurs communications nécessaires se réduisent à des entretiens fort rares, et que de plus fréquents contribueraient à la dissipation des sœurs. Elle leur permet de dire librement et charitablement au visiteur tout ce qu'il leur parait, dans leur prieure, mériter quelques avis pour le bon ordre de la maison, et recommande fort aux prieures de ne s'en point offenser. Aussi, pour tenir les choses dans une subordination toujours égale, elle veut que le visiteur ne détermine rien en ces occasions qu'après avoir beaucoup examiné ce qu'on lui a dit. Elle parle fort contre les prédilections trop marquées d'une prieure pour quelques religieuses, sans néanmoins leur interdire de prendre confiance aux conseils de celles de leurs sœurs qui leur paraissent plus

prudentes et plus éclairées.

Elle s'oppose fortement aux inclinations que quelques-unes des sœurs pourraient avoir de passer d'un couvent à un autre, et veut qu'on leur déclare dès le commencement qu'elles ne se doivent jamais attendre que cela leur soit accordé. C'est, dit-elle, ouvrir une porte au démon pour tenter à tout moment les religieuses dans leur état, et leur en donner du dégoût. Si dans la suite quelques raisons importantes obligent à en faire aller quelqu'une dans une autre maison, elle ordonne qu'on se garde bien de lui laisser croire que c'est parce qu'elle l'a désiré.

Elle recommande fort au visiteur de ne point souffrir qu'une prieure, par excès de zèle, impose à sa communauté des pratiques de surérogation qui chargeraient trop les religieuses, déjà suffisamment exercées par leurs règles.

Elle s'arrête à la manière de réciter l'office, et veut que dans le chant ou la psalmodie on observe les pauses exactement, et un ton de voix conforme à la profession, et qui ressente la vie austère qu'elles mènent.

Elle enjoint à la supérieure de n'avoir jamais d'argent en dépôt, mais de le remettre entre les mains de la cellérière, suivant les constitutions, même dans les maisons qui vivent d'aumônes.

Elle recommande fort au visiteur d'être d'un secret inviolable à l'égard de ce que chaque religieuse lui confiera ; de ne point se rebuter de toutes les petites choses dont on lui fera le détail, afin que les religieuses soient bien convaincues qu'elles ont un supérieur vigilant qui examine tout, et s'attache à l'exactitude des observances. Cette réflexion, dit-elle, les tient dans le devoir, parce que la plupart des femmes sont naturellement timides et jalouses de leur honneur.

Elle défend expressément de faire trop bonne chère au visiteur, qu'elle exhorte fort lui-même à ne le point souffrir.

Il serait trop long de faire une analyse plus exacte de ce livre ; il suffira d'ajouter qu'on en a si bien reconnu le mérite, que le Père Alphonse de Jésus-Maria qui, dans la suite, fut élu général de la réforme, y fit un avant-propos qu'il adresse aux religieuses déchaussées, pour leur en recommander la méditation et la lecture.

Nous ne dirons rien des méditations sur le Pater, quoique l'ouvrage soit très-édifiant et très-bien écrit : mais plusieurs critiques ne l'attribuent pas à sainte Thérèse ; et en effet il est d'un style et d'un tour différents des autres.

Il n'y a point eu d'ouvrage de notre sainte qui n'ait eu l'approbation du public. Sitôt que ses œuvres parurent, le tribunal de l'Inquisition les approuva par un décret authentique et très-honorable. Le roi Philippe 2, qui voulut en avoir les originaux en sa disposition, les fit mettre à sa bibliothèque de Saint-Laurent dans l'Escurial. Quoiqu'il y ait en ce lieu plusieurs autres écrits originaux de divers saints, il y en eut trois auxquels ce prince voulut qu'on rendît un honneur particulier, qui sont les ouvrages de saint Augustin, de saint Chrysostôme, et de sainte Thérèse, qu'il fit placer sous une grille de fer dans une riche armoire toujours fermée, et dont il portait la clé sur lui.

Cependant les commissaires que le roi avait associés au nonce pour juger avec lui les différends entre les Carmes de l'une et l'autre observance, le firent un peu revenir de ses préventions ; il nomma pour supérieur de la reforme le Père Ange de Salazar, très-affectionné pour ce nouvel institut, et qui commença de rendre à Thérèse la liberté d'aller où elle voudrait. Elle avait reçu de Dieu intérieurement des assurances que la persécution finirait bientôt ; et les réformés, dans une assemblée où ils délibérèrent sur ce qu'ils avaient à faire pour la conservation de leur ordre, ayant décidé qu'il fallait envoyer à Rome pour y soutenir leurs intérêts, ils prièrent Thérèse de choisir d'entre eux pour député celui qui lui paraitrait le plus propre à cette négociation. Elle jeta les yeux sur le Père Jean de Jésus Rocca, qui lui représenta beaucoup de difficultés pour éluder son choix ; mais elle les aplanit toutes, et le fit résoudre à partir.

Elle continua de vivre avec une tranquillité parfaite, jusqu'à ce que cette affaire fût tout-à-fait terminée ; et l'on voit par une lettre qu'elle écrivit alors à son frère, que les persécutions ne lui ôtaient pas la liberté de son humeur. Enfin tout réussit à Rome et en Espagne à l'avantage des réformés, dont on reconnut l'innocence ; on y fut persuadé de l'utilité que cette réforme apportait à l'Église ; il fut réglé qu'ils auraient un Provincial particulier, et que les mitigés n'auraient plus nulle inspection sur eux.

Après que la paix eut été parfaitement rétablie dans l'ordre des Carmes, on nomma le Père Gratien pour provincial de la réforme ; et ce fervent religieux n'oublia rien pour contribuer de tout son pouvoir à donner plus d'étendue aux nouveaux établissements commis à ses soins ; Thérèse lui écrivit une belle lettre pour le féliciter sur l'affranchissement de toutes ses peines.

Elle vit renaître avec plaisir les occasions de fonder d'autres monastères. Il y avait à Villeneuve-Laxave, neuf demoiselles retirées ensemble depuis

quelques années, qui vivaient dans une grande mortification, et souhaitaient fort d'être Carmélites. On en avait écrit à la Sainte, pour la prier de répondre à leurs désirs, et de venir faire un établissement de son ordre en ce lieu-là. Cette fondation lui parut assez difficile ; et pour plusieurs raisons, elle ne pouvait s'assurer si ces filles avaient les qualités requises ; elles n'avaient pas de maison, ni même de quoi subsister ; et d'ailleurs il ne lui paraissait pas aisé qu'un si grand nombre de personnes pussent s'accommoder à la manière de vivre des Carmélites, ni qu'étant des filles accoutumées depuis longtemps à un genre de vie qu'elles s'étaient prescrite, elles se soumissent volontiers dans un noviciat aux premiers éléments de la discipline religieuse. Cependant ses meilleurs amis lui conseillèrent cette fondation ; et J.-C. lui fit connaître, dans la prière, qu'elle ne devait pas la différer. Elle n'y apporta donc plus d'obstacle. Ainsi après avoir quitté Tolède, et passé quelque temps dans le couvent d'Avila, elle se mit en chemin avec trois ou quatre religieuses.

Depuis qu'elle était sortie si honorablement des persécutions qu'elle avait souffertes, sa réputation avait encore reçu un nouveau lustre. Tous les peuples sur la route accouraient en foule pour la voir, et pour recevoir sa bénédiction. Ceux qui l'accompagnaient ne pouvaient empêcher la foule de l'accabler, particulièrement dans un lieu appelé Ville-Roblede, où la Sainte alla loger dans la maison d'une bonne femme. Il y vint tant de monde, qu'on fut obligé de mettre deux gardes à la porte, afin qu'elle pût diner en repos. Cela ne fut pas même suffisant; car il y en eut qui montèrent par-dessus les murailles de la cour. Au sortir de cette bourgade, il se trouva tant de peuples assemblés, qu'aux jours des plus grandes fêtes, et aux processions les plus solennelles, il n'y en eût pas eu davantage. Ils arrivèrent encore à un autre bourg où ils eurent la même peine ; en sorte qu'il fallut en partir trois heures avant le jour ; car l'impétuosité de la foule lui paraissait moins supportable que le froid et l'obscurité de la nuit. Le bruit de sa venue courait d'un lieu à un autre avant qu'elle fût arrivée, et l'on se disputait à qui aurait l'honneur de la loger et de la traiter. Un riche laboureur, fort affectionné à l'ordre des Carmes, sachant que sainte Thérèse devait passer par son village, fit accommoder sa maison, prépara un bon dîner, et réunit toute sa famille, qui était fort grande. Il fit assembler aussi ses troupeaux, afin que Thérèse put aussi bien bénir les animaux que les hommes. Quand elle arriva à ce village, elle ne voulut ni ne put s'y arrêter ; de sorte que ce bon laboureur sortit au-dehors avec tout son train, pour avoir sa bénédiction qu'il n'avait pas eu dans son logis. Thérèse fut touchée de ce spectacle, et recommanda toute sa famille au Seigneur.

Elle passa outre, et trouva sur son chemin un monastère de carmes déchaussés, nommé Notre-Dame du Secours, où elle s'arrêta. Il avait été bâti dans un désert autrefois habité par la bienheureuse Catherine de Cardonne, que ses éminentes vertus et sa naissance illustre ont rendue si célèbre en Espagne. Cette fervente solitaire avait renoncé depuis plusieurs années aux avantages de sa condition, aux emplois éclatants qu'elle avait eus à la cour, et s'était retirée dans une solitude à l'écart, où par inspiration divine elle avait dans la suite établi un couvent de carmes déchaussés qu'elle avait fait venir de Pastrane. Il n'y avait que trois ans qu'elle était morte, lorsque Thérèse passait par ce désert, et l'on y racontait encore avec admiration ses dons sublimes d'oraison et ses mortifications excessives qui réjouirent beaucoup la piété de notre Sainte, et dont elle fait un détail bien édifiant dans le livre de ses fondations.

Ainsi ce serait ôter à l'histoire de Thérèse un épisode trop agréable et trop touchant, que de ne pas un peu s'étendre sur la vie de cette fameuse pénitente, qu'on peut appeler la première solitaire de l'Espagne. Ce que nous en dirons est attesté par des personnes qui ont vécu avec elle, et de qui l'ont appris les auteurs espagnols, d'où nous lirons ce que nous allons dire ; outre ce que nous en apprenons de sainte Thérèse, qui s'est beaucoup étendue à cette occasion, et nous donne lieu de rapporter, à son exemple, toutes les particularités merveilleuses dont elle parait si touchée.

D'ailleurs le parfait attachement que cette grande solitaire parut avoir à la réforme des carmélites et des carmes, et ce qu'elle fit pour en augmenter les progrès et la gloire, mérite qu'on ne retranche rien de ce qui peut contribuer à la sienne.

Catherine de Cardonne naquit à Naples, en l'an 1514. Elle ortait de l'illustre maison de ce nom établie en Catalogne ; son père s'appelait dom Raymond de Cardonne, allié à la maison royale d'Arragon ; on n'a point su le nom de sa mère, qu'on croit être une dame de Flandre ; on sait seulement qu'elle était proche parente de la princesse de Salerne.

Catherine ayant perdu son père à l'âge de huit ans, quoique si jeune encore, fut inspirée de Dieu de passer sa vie à faire pénitence des péchés qu'il avait pu commettre ; elle fut mise chez la princesse de Salerne, sa parente, parce que les lois de la bienséance ne permettaient pas à sa mère de prendre soin de son éducation. A l'âge de treize ans, un gentilhomme napolitain, touché de son mérite, qui consistait plus dans les qualités de son esprit que dans les grâces extérieures, la fit demander on mariage. On l'y fit consentir avec peine ; mais au bout de quelque temps ce gentilhomme qui la devait

épouser mourut ; et elle se retira dans un couvent de capucines, où elle s'abandonna à toutes les rigueurs de la pénitence. Elle vivait fort retirée, passait beaucoup d'heures en oraison le jour et la nuit, et ne quittait point les livres spirituels.

Le prince de de Salerne ayant quitté le service de l'empereur Charles-Quint pour passer à celui du roi de France, la princesse sa femme reçut depuis ordre de Philippe II de passer à Valladolid en Espagne. Avant que de partir, elle pria fort Catherine de Cardonne de l'accompagner ; elle n'y consentit pas d'abord ; mais enfin la princesse lui fit de si vive instances, qu'elle ne put la refuser, quand on l'eut assurée qu'on la laisserait vivre selon ses désirs de retraite. La princesse étant arrivée a Valladolid, y forma une cour très-brillante et très-nombreuse. Elle avait beaucoup de beauté, aimait la magnificence, et savait s'attirer le respect et les hommages de tous ceux qui l'approchaient. Catherine l'accompagnait partout, et se trouvait toujours présente aux visites qu'elle recevait. Il venait souvent un certain religieux au palais de la princesse, nommé Cazale, que sa noblesse et son esprit faisaient recevoir. La princesse ne se plaisait pas moins à l'entendre dans les conversations particulières, que dans les prédications, où il montrait beaucoup d'éloquence et d'agrément ; mais Catherine ne goûtait ni ses talents ni ses maximes. Il mettait dans les affaires du salut tant de facilités et de plaisir, qu'il en bannissait les moindres violences ; et il donnait à l'efficace des mérites de Jésus-Christ une étendue qui rendait dans l'homme toutes les bonnes œuvres et toutes les vertus inutiles. Catherine marquait toujours un visage sévère quand il étalait ses principes ; et la princesse, qui était plus habile dans les lois de la politesse, que dans celles de la religion, reprenait quelquefois Catherine de combattre avec trop peu de complaisance les opinions d'un si grand docteur. Catherine lui représentait ce qu'il y avait de dangereux dans les discours de cet homme ; mais ne la persuada pas d'abord.

Un jour qu'il vint au palais, Catherine témoigna tant de chagrin de le voir, qu'il ne put s'empêcher de lui en demander la cause ; elle lui dit franchement que, dans son sermon sur la fête de Pâques, qu'elle avait entendu le matin, il avait dit beaucoup de choses indiscrètes. Elle s'échauffa même, si fort, que la princesse fut obligée de la prier de se taire, et de ménager davantage un si grand prédicateur qui plaisait à toute la cour. Quand il fut sorti, Catherine dit que cet homme était très-indigne de sa réputation, et qu'elle espérait par la miséricorde de Dieu qu'il ne prêcherait plus. Cependant Cazale avait averti le jour de Pâques qu'il prêcherait le samedi suivant ; et il s'assembla ce jour-là pour l'entendre, une compagnie

très nombreuse. Tandis que les dames qui accompagnaient la princesse, raillaient Catherine de sa prédiction, le prédicateur vint proche de l'autel pour se mettre à genoux, pour se préparer à monter en chaire ; et au même moment parut un officier de l'inquisition, qui cria an milieu de rassemblée qu'on n'eût point à entendre le sermon du docteur Cazale, parce qu'il le faisait prisonnier de la part du Saint-Office. Cet emprisonnement se fit l'an 1558, et l'année suivante Cazale fut condamné à être brûlé.

Peu de temps après, la princesse de Salerne mourut de chagrin de ce que le roi ne lui fit pas justice sur la conservation de ses biens ; et ce prince, qui connaissait le mérite de Catherine, la remit entre les mains de son premier ministre, le prince Ruygomez, afin que la princesse d'Eboli sa femme put jouir d'une si bonne compagnie. On lui donna le soin de l'éducation de dom Carlos, fils de Philippe II, et de dom Juan d'Autriche, fils naturel de l'empereur Charles-Quint. Elle s'attira si bien l'amitié de ces deux princes, qu'ils la respectaient comme leur mère, et ne lui donnaient jamais d'autre nom. La cour n'eut rien pour elle de contagieux ; elle se conduisait par des principes si contraires aux fausses maximes qu'on y reçoit, et aux intrigues qu'on y ménage, que rien ne l'empêcha de continuer à vivre avec autant de retraite et de mortification, qu'elle avait fait jusqu'alors. Elle ne se montrait en public qu'autant que l'exigeaient les fonctions de son emploi. Elle vivait aussi sobrement que si les nourritures les plus exquises lui eussent manqué, et pratiquait des exercices de pénitence très-austères.

Cependant les facilités qu'elle se conservait pour vivre en solitude au milieu de la cour, ne paraissaient pas suffire à son zèle, et elle se sentit inspirée de s'aller cacher dans le fond des déserts, afin de s'y pouvoir uniquement occuper à la contemplation des choses divines, et de satisfaire ses désirs de pénitence dont elle était si vivement touchée. Elle comprenait toute la difficulté de cette entreprise, et combien une conduite pareille était nouvelle en Espagne; mais ces pensées ne la quittant point, elle consulta quelques directeurs, qui n'osaient lui conseiller de suivre son inclination ; et enfin elle s'adressa à deux autres, dont saint Pierre d'Alcantara était un, qui la fortifièrent dans ses sentiments, et l'exhortèrent à les mettre à exécution.

Pendant que Catherine était agitée de ces pensées, le prince Ruygomez ayant acheté une grande terre, y voulut mener la princesse sa femme, et Catherine le pria qu'elle la put accompagner. Lorsqu'ils furent arrivés en ce lieu, un prêtre solitaire dans ces quartiers, vint pour parler au prince de quelques affaires. Catherine, qui connaissait le mérite de ce saint homme, lui déclara son dessein en particulier, et le pria de l'aider à l'accomplir. Ce

prêtre fut étonné de voir dans une dame de condition des sentiments si rares ; il lui offrit ses services, et lui promit de faire tout ce qu'elle voudrait. La veille de son départ, elle écrivit une belle lettre au prince et à la princesse d'Eboli, où elle leur mandait que, ne pouvant plus résistera l'inspiration divine qui la pressait de s'aller cacher au fond du désert, elle les conjurait par l'amitié qu'ils avaient eue pour elle, de la laisser désormais en repos, sans se mettre en peine de la chercher, parce que, quand même on la trouverait, on ne la ferait point retourner à la cour. Elle ajoutait qu'elle ne les oublierait pas dans ses prières, elles suppliait d'assurer les deux princes qu'elle se souviendrait toujours d'eux devant le Seigneur. Et ayant laissé cette lettre en un lieu où elle savait bien qu'on la trouverait le lendemain matin, elle sortit de nuit du château, et se rendit dans un endroit où le saint prêtre l'attendait avec un de ses amis. Ils lui coupèrent les cheveux, lui mirent un habit d'ermite, comme ils avaient entre eux résolu, pour mieux déguiser son sexe ; se chargèrent de plusieurs instruments de pénitence, qu'elle voulut emporter, et prirent le chemin de l'évêché de Cuença.

Ils furent d'abord trouver l'évêque, pour lui demander la permission d'habiter dans son diocèse ; et après l'avoir obtenue, ils s'avancèrent vers la ville de La Roda. Lorsqu'ils furent sur une petite colline à un quart de lieue de la ville :

C'est ici, dit Catherine, où Dieu veut que j'établisse ma demeure ; n'allons pas, je vous prie, plus avant. Alors ses deux compagnons cherchèrent en cet endroit quelque retraite commode où elle put se mettre à l'abri de la rigueur des saisons et des injures du temps. Ils découvrirent entre des halliers d'épines, difficiles à percer, un enfoncement fort creux, et plus propre à servir de tanière aux renards, que de cellule à un ermite. C'était une petite grotte si serrée et si basse, qu'il n'y avait pas assez de place pour y tenir une personne debout ; et Catherine, qui était fort déliée, et d'une taille assez petite, avait de la peine à s'y cacher, parce que l'entrée en était fort étroite. Ils fermèrent l'ouverture de ce trou d'une claie de genêt qu'ils fabriquèrent, pour ôter aux yeux des passants la vue de cette habitation, et mettre à couvert l'ermite qui s'y devait renfermer. Cette grotte est à une demie lieue d'un monastère appelé Fonte-Sainte, que les religieux trinitaires avaient bâti quelques années auparavant au milieu de ce désert.

Après que l'ermitage de Catherine eut été accommodé de la sorte, ses deux compagnons prirent congé d'elle, et lui ayant souhaité la persévérance dans sa vocation, avec une abondance de grâces du ciel, ils ne lui laissèrent pour tout bien de la terre, que trois pains qu'ils lui avaient apportés. Ce fut à quoi

se réduisirent les provisions de cette grande dame nourrie auparavant à la cour, à la table du roi, dans le sein des richesses et des délices. Elle se trouvait néanmoins si contente de sa pauvreté, qu'il lui semblait n'avoir encore été libre et pleinement satisfaite que dans ce moment. Elle regardait les herbes de ces terres désertes, et les fruits des arbres sauvages, comme les aliments les plus délicieux à son goût. Le creux de son rocher lui paraissait plus agréable que les magnifiques appartements des palais où elle avait demeuré ; et se voyant dépouillée de toutes les richesses périssables, elle sentait dans son cœur autant de complaisance que si elle eût été maîtresse de tout l'univers.

Sainte-Thérèse s'écrie en cet endroit: Quel devait être, Seigneur, l'amour dont brûlait pour vous cette âme héroïque, puisqu'il lui fallait oublier ainsi le soin de sa nourriture, les périls où elle s'exposait, et le hasard ou elle mettait sa réputation lorsqu'on ne pourrait découvrir ce qu'elle serait devenue ! Quelle devait être cette sainte ivresse qui lui faisait ainsi renoncer à tous les biens, à tous les plaisirs et à tous les honneurs du monde, dans l'appréhension de rencontrer quelque obstacle qui l'empêchât de jouir sans cesse de la présence du divin Époux !

Catherine commença sa retraite en 1562, la même année que Thérèse commença la réforme de son ordre dans le couvent de Saint-Joseph d'Avila.
|

On ne saurait exprimer la joie que goûta Catherine, de se voir ainsi séparée de tous les objets sensibles, et en liberté de ne plus s'occuper que de Dieu, elle n'eut point d'autre lit que la terre durant l'hiver, et durant l'été une grosse pierre lui servit de chevet, et son habit grossier fut sa seule couverture. Elle n'employa jamais autre chose pour se garantir des gelées, et se défendre des extrêmes ardeurs du soleil que la claie de genêts qu'on avait attachée à sa porte. Ses meubles étaient des cilices, des disciplines, des chaînes de fer, et d'autres semblables instruments. Son oratoire était un crucifix qu'elle avait apporté avec elle ; et pour consacrer toute sa montagne, elle y planta des croix de bois en divers lieux, où elle allait faire de dévotes stations. Les dimanches et les fêtes, elle allait au couvent de Notre-Dame de Fonte-Sainte entendre la messe, et recevoir les sacrements. Elle prit un père, de ce couvent pour son confesseur, sans lui découvrir son état ni sa vocation ; et elle avait coutume pour mieux déguiser son sexe de grossir sa voix quand elle parlait, et conservait dans l'église un grand silence, et une posture très-recueillie.

L'ermite fut bientôt remarqué des habitants de ces lieux, et des autres

personnes qui venaient faire leurs dévotions à Fonte-Sainte, parce qu'on n'avait jamais vu de solitaire semblable dans ce pays, où l'on n'en avait pas même entendu parler. Chacun avait les yeux attachés sur un objet si nouveau. Quand on lui faisait quelque question inutile ou curieuse, elle n'y répondait point ; et si c'était quelque chose de nécessaire, sa réponse était courte et modeste. Lorsqu'elle voulait se retirer dans sa solitude, pour ne point donner à connaître le lieu de sa demeure, elle prenait tant de détours, qu'elle lassait enfin la curiosité de ceux qui l'observaient. Elle ne pouvait néanmoins se délivrer de leur importunité qu'avec bien des peines et bien des fatigues, parce qu'étant nu-pieds, il lui fallait marcher en cheminant sur des ronces, sur des épines et sur des cailloux qui l'incommodaient beaucoup.

Après qu'elle eut mangé les trois pains que ses conducteurs lui avaient laissés, elle choisit pour sa nourriture les herbes crues de la campagne, et se condamna même à paître sur la terre comme ferait une brebis, sans s'aider de ses mains. Elle a depuis avoué que cette nourriture avait pour elle un goût plus agréable que tout ce qu'elle avait mangé de meilleur à la table du roi d'Espagne.

Elle continua cette manière de vie durant les trois années qu'elle fut inconnue dans sa solitude. Il lui prit souvent des défaillances où ses longues abstinences la réduisaient ; mais elle en fut toujours miraculeusement guérie. Elle s'était accoutumée à ne prendre qu'une heure de sommeil, et dans ses plus grands affaiblissements ne se permettait qu'une demi-heure de plus. Tout le temps qu'elle avait était employé à la prière, soit à réciter les psaumes, soit à l'oraison mentale, où Dieu lui faisait des grâces extraordinaires. Ses macérations et ses disciplines allaient au-delà de ce qu'on peut imaginer, et l'ardeur de la pénitence ne put jamais être en nulle autre personne aussi violente qu'en Catherine. Elle prenait un extrême plaisir à contempler les créatures, et trouvait dans l'ordre de l'univers une harmonie qui la charmait ; elle s'affligeait néanmoins quelquefois que le péché eût renversé un si bel ordre, et qu'un seul homme fut capable de tout déranger dans les lois générales du monde.

Pendant la nuit, et lorsque rien ne troublait la sérénité de l'air, elle se mettait ou à la porte de sa grotte, ou sur la pointe de quelque colline, pour considérer le mouvement des cieux, et pour admirer la lumière des astres ; elle sentait une vive joie durant le silence de ces nuits tranquilles, à voir tous les éléments dans le calme, tous les animaux de la terre dans une profonde paix, et tout le monde dans le repos. Les bêtes les plus sauvages

s'apprivoisaient autour d'elle ; et les insectes les plus dangereux rampaient aux environs de sa grotte sans l'offenser.

Après que Catherine eut passé de la sorte trois années, inconnue aux hommes, Dieu permit qu'un berger, homme de bien et très-simple, la rencontra par hasard un jour qu'elle cueillait des herbes et qu'elle arrachait des racines pour sa nourriture, assez près de sa grotte. Il s'approcha d'elle sans qu'elle l'aperçut, et vint si près qu'elle vit bien qu'il était inutile de prétendre s'échapper en prenant la fuite. Ce berger la salua à sa façon rustique, et l'abordant lui tint ce langage : Mon frère l'ermite, tous ceux de ce pays souhaitent fort de vous connaître ; et je sais que les habitants de notre village et des environs de cette montagne ont une grande envie de vous voir ; ils vous ont considéré dans l'église de Fonte-Sainte, et vous ont remarqué si retiré, si ami du silence, si caché dans votre capuche, que vous leur êtes un sujet d'admiration. Je vous assure qu'ils seraient ravis de converser avec vous, et de vous rendre tous les services possibles. Nous avons tâché jusqu'à présent de découvrir le lieu de votre retraite, sans que personne l'ait pu savoir ; et tout le monde souhaite d'apprendre où vous demeurez ; mais, puisque Dieu m'a fait la grâce de vous rencontrer, vous me direz, s'il vous plaie, le lieu de votre ermitage, car je veux vous apporter tous les jours la moitié de ce qui me sera donné pour manger aux champs. Si je porte cette bonne nouvelle à mon maître, il ne manquera pas de vous pourvoir de toutes les choses dont vous avez besoin, car c'est un bon homme qui souhaite fort de vous connaître ; mais, pour commencer dès aujourd'hui à vous rendre service, tenez, voilà un morceau de mon pain, que je vous donne de bon cœur pour l'amour de Dieu : jetez-là vos herbes, et les laissez pour les bêtes ; demain je vous apporterai davantage de ma portion.

La solitaire fut très-affligée de cette aventure, parce qu'elle craignit que sa grotte ne fût découverte. Elle remercia néanmoins honnêtement le berger, prit le pain qu'il lui offrait ; et, sans lui vouloir dire sa demeure, le quitta en prenant des détours fort écartés afin qu'il ne put rien découvrir. Lorsqu'elle fut rentrée chez elle, la faim qui la pressait, l'obligea de gouter à ce pain ; mais comme il était fort grossier, le non usage où elle était depuis si longtemps de manger des choses solides, avait rendu ses gencives si tendres et si délicates, qu'elle souffrit beaucoup en mangeant ce pain.

Cependant le berger, qui n'avait pu savoir de l'ermite l'endroit où il demeurait, comprit néanmoins que ce ne devait pas être bien loin du lieu où il l'avait rencontré ; il y vint donc le lendemain, et, après avoir

soigneusement observé tous les lieux où il passait, il s'aperçut que vers une petite élévation de la montagne, l'herbe était un peu plus foulée qu'ailleurs ; il se laissa conduire à ces traces, et vint droit à un passage qui était au milieu de plusieurs buissons d'épines, et fermé d'un fagot de bois sec ; il s'approcha, et trouva que c'était une grotte pratiquée dans cette montagne. Il essaya par curiosité de l'ouvrir. Ce fagot, qui servait de porte, était attaché par le haut et par le bas avec des cordes faites de genêt, et par dedans il y avait une corde qui servait à l'ermite pour se renfermer. Il ne fallait pas de grands efforts pour rompre de telles barrières ; mais le berger jugeant que l'ermite était alors dans sa retraite, ne voulut pas l'interrompre durant ses prières.

An bout de quelque temps il le conjura, comme saint Antoine avait fait à saint Paul autrefois, de lui ouvrir sa cabane ; l'ermite lui refusa d'abord, mais enfin se laissa vaincre; et lui donna entrée dans sa grotte. Le berger fut extrêmement satisfait de cette découverte, et lui marqua la joie qu'il allait donner à son maître, en lui portant cette bonne nouvelle. L'ermite pria instamment le berger de le laisser en repos, et de ne dire à personne le lieu de sa demeure ; mais cet homme lui dit qu'il avait promis à son maître de la lui apprendre, et que tout ce qu'il pouvait faire était de n'en parler à nul autre. Cependant tout le monde le sut bientôt. Il venait à sa grotte une affluence de peuples, qui s'en retournaient pénétrés de dévotion, après avoir été les témoins de la vie pénitente et austère de notre ermite. On le regardait comme un homme ; cependant quelques bergers soupçonnaient que c'était une femme, et crurent, à quelques réponses de l'ermite, se devoir confirmer dans leur opinion. Ils en parlèrent à quelques prêtres, que leur curiosité conduisit dans la grotte de l'ermite, lorsqu'il en était absent. Après avoir bien cherché, ils trouvèrent des lettres de don Juan d'Autriche, qui donnaient à Catherine le nom de mère.

Ce prince,, qu'elle avait toujours affectionné beaucoup plus que don Carlos, était en commerce de lettres avec elle, par l'entremise de l'ecclésiastique qui l'avait conduite au désert, et se trouvait parfaitement bien des avis que Catherine continuait de lui donner. Les prêtres, s'étant éclaircis de leurs soupçons, publièrent partout cette nouvelle, qui, non seulement fit respecter davantage le mérite de la solitaire, mais fit connaître encore que c'était une personne de première distinction. Il ne manquait plus que de savoir comment elle se nommait : mais un religieux trinitaire de Fonte-Sainte, qui vint un jour pour la voir, ne l'ayant pas rencontrée, trouva dans sa grotte une paire d'heures où il y avait écrit au dernier feuillet :

La princesse d'Eboli a donné ces Heures à Catherine de Cardonne. Ce père tint la chose secrète, et l'on ne nomma plus l'ermite autrement que la bonne femme. Le concours des peuples augmentait toujours ; en sorte que Catherine, qui s'en trouvait incommodée., quoique sa charité la portât à les secourir, songea sérieusement à choisir une autre demeure. Elle eut d'abord le dessein de se faire religieuse ; mais elle trouva beaucoup de difficulté à cette entreprise. Comme elle voulait laisser sa grotte à quelqu'un, elle pensait à en faire présent aux religieux de Saint-François ; mais ayant été avertie par un laboureur qu'il y avait des carmes déchaussés à Pastrane, qui menaient une vie extrêmement austère et retirée, elle goûta fort tout ce qu'elle entendit dire de cette nouvelle réforme ; et, voyant bien que Dieu voulait qu'elle se manifestât au monde, après avoir passé huit années dans sa solitude, elle résolut d'aller à Pastrane, où elle espérait recevoir, pour ses desseins, beaucoup d'assistance du prince d'Eboli, qui l'avait toujours extrêmement considérée.

Elle écrivit à ce prince, qui lui envoya le père Marian pour la faire venir à Pastrane, où elle fut reçue avec toute la joie qu'on se peut imaginer. Le père Marian lui avait appris sur la route le mérite de sainte Thérèse ; elle fut voir les Carmélites dès qu'elle fut arrivée ; son entretien grossier surprit tous ceux qui avaient su combien de politesse elle avait eue autrefois dans le monde ; mais l'habitude de sa vie érémitique avait fait évanouir tous ses agréments. La mère prieure, qui savait son dessein de se faire religieuse, la pria fort de choisir le couvent de Pastrane pour sa retraite ; mais elle répondit qu'elle était indigne d'un tel honneur ; et ce qu'il y a de plus vrai, c'est qu'elle trouvait encore dans l'habillement et dans la coiffure d'une religieuse trop d'ajustement : ainsi voulant conserver son capuche, où elle se tenait cachée, elle prit l'habit des pères carmes, qu'elle porta jusqu'à la mort.

Le bruit des aventures de Catherine s'étant répandu à la cour, la princesse Jeanne lui envoya ordre de la venir trouver à Madrid, où ses exemples édifièrent beaucoup les courtisans qui se souvenaient de l'éclat de son mérite ; elle parut, dit sainte Thérèse, avec beaucoup de répugnance à la cour, qu'elle avait quittée avec tant de joie. Sa conversation était devenue fort simple, mais ne laissait pas de plaire. Elle fut néanmoins réprimandée par le nonce, qui lui voulut faire quitter son habit d'homme et son capuche ; mais enfin persuadé de la simplicité de ses intentions, il la laissa faire. De Madrid Catherine vint à Tolède, et se retira quelques jours dans le couvent des Carmélites ; et c'est par ce moyen que sainte Thérèse, y venant depuis, apprit de la vie de cette sainte, toutes les merveilles qu'elle en a rapportées

dans le Livre de ses fondations.

Catherine, au bout de quelques jours, retourna à Madrid pour y solliciter les patentes de la fondation qu'elle voulait faire à sa grotte, d'un couvent de carmes déchaussés ; elle vit souvent don Juan d'Autriche, et lui prédit la victoire de Lépante sur les Turcs. Elle remporta de Madrid non seulement les expéditions nécessaires, mais beaucoup d'aumônes pour son nouvel établissement. Le couvent des carmes fut bâti à l'endroit de sa grotte, où est l'église de ces religieux, et l'on fit une nouvelle demeure à Catherine, avec une communication souterraine pour venir à l'église. Elle passait dans cette nouvelle grotte, dit sainte Thérèse, la plus grande partie du jour et de la nuit pendant les cinq ans qu'elle vécut encore, et l'on a regardé comme une chose surnaturelle, que des mortifications aussi excessives que les siennes, n'aient pas plus tôt fini ses jours. Les Carmes de ce monastère nouveau vivaient dans des austérités prodigieuses, et l'on n'a rien rapporté des solitaires de la Thébaïde, qui n'ait été pratiqué parmi eux.

Catherine leur rendait tous les services qu'elle pouvait, les assistait dans leurs maladies, les fortifiait par ses discours, les encourageait par ses exemples, et répandait sur le prochain tous les secours de sa charité.

Enfin, après avoir pratiqué des austérités inouïes pendant les treize ou quatorze années de sa retraite, et reçu de Dieu les dons les plus sublimes de l'oraison, le Vendredi-Saint de l'année 1577, comme les religieux chantaient la Passion dans le chœur de leur église, elle sentit une si violente douleur, en méditant sur le crucifiement de Jésus-Christ, qu'elle tomba dans une telle faiblesse, qu'on crut qu'elle ne passerait pas le Samedi-Saint. Néanmoins elle se trouva un peu mieux ce jour-là, et, avant repris courage, elle rappela ses forces pour se mettre en état de recevoir le lendemain, jour de la solennité de Pâques, les religieux qui devaient venir en procession à sa grotte. Mais son mal la reprit le matin, et les carmes la firent porter dans un endroit plus proche de leur couvent, où ils étaient plus à portée de la secourir ; ce n'était pas un lieu fort commode, mais il l'était toujours plus que sa caverne. Ces pères mirent auprès d'elle deux femmes dévotes pour lui rendre tous les services dont elle avait besoin, et ne cessèrent de l'exhorter dans ses derniers moments. Elle reçut leur assistance avec beaucoup d'actions de grâces, leur parla elle-même de Dieu dans les sentiments les plus remplis de douleur de ses péchés et du désir qu'elle avait de voir Jésus-Christ, et mourut de la sorte le onzième de mai 1577.

Les Carmes de ce monastère, où nous avons vu auparavant arriver Thérèse, vinrent en procession au-devant de leur prieur qui accompagnait la Sainte.

Leur contenance modeste, leur profond recueillement et leurs voix mortifiées, qui chantaient le Te Deum, touchèrent sensiblement notre Sainte : « Je ne vis rien en ce lieu, dit-elle, qui ne m'édifiât extrêmement ; mais ma consolation était mêlée d'une confusion qui me dure encore, quand je pense que celle qui a passé sa vie dans une pénitence si rude, était fille comme moi, plus délicatement élevée à cause de sa condition, moins pécheresse sans comparaison que je ne suis, moins prévenue des faveurs que le Seigneur m'a faites en tant de manières, dont, une des plus grandes et des plus touchantes, est de ne m'avoir pas précipitée dans l'enfer que j'avais mérité par mes péchés. » Elle quitta ce désert toute remplie de l'idée des vertus qu'on y pratiquait, et se rendit à Villeneuve, où elle fut reçue solennellement.

Les neuf demoiselles, qui depuis longtemps l'attendaient, furent ravies de joie son arrivée. Elle examina leurs esprits ; elle admira leur ferveur, dont elle faisait dit-elle, plus d'estime que des revenus les plus considérables, et les perfectionna beaucoup par ses instructions. Thérèse, loin de trouver dans cette ville des oppositions à son dessein, n'y reçut que des acclamations publiques. Le monastère fut fondé sous le litre de Sainte-Anne. Les neuf demoiselles y prirent l'habit ; et, après que la Sainte eut fait en ce lieu un séjour de deux mois, elle en partit pour Tolède, où sa présence était nécessaire.

Pendant qu'elle y était, on donna l'évêché de Palence à l'évêque d'Avila. Thérèse qui depuis longtemps souhaitait de voir sous l'obéissance de l'ordre le monastère Saint-Joseph d'Avila, prit cette occasion pour l'y mettre ; et ayant su la translation de cet évêque, avant qu'il partît pour Palence, elle traita de cette affaire avec les religieuses ; ainsi cela se fit avec le consentement de toutes les personnes intéressées. L'évêque, par inclination pour sa réforme, n'était pas d'abord de cet avis, mais elle le détermina par ses raisons, et elle lui écrivit ensuite sur cela une lettre bien prudente.

Ce prélat, qui connaissait le mérite de la Sainte mieux que personne, et l'utilité des couvents qu'elle fondait, voulut en avoir un aussi dans son diocèse, et il avait invité la Sainte à le venir établir. Comme elle passait par Valladolid pour se rendre à Palence, elle y fut surprise par une paralysie si dangereuse, et par des maux de cœur si violents, qu'elle se crut proche de sa mort ; de sorte qu'elle fut obligée de s'arrêter pendant un mois, sans que la force et la vigueur de son courage pussent surmonter la faiblesse de la nature, qui se trouvait trop attaquée par le mal. Durant ce séjour à Valladolid, elle reçut des lettres de la prieure de Villeneuve de Laxave, qui

lui mandait que son couvent souffrait beaucoup de misère, et qu'elle avait peine à se résoudre à faire faire profession à neuf demoiselles qui n'apportaient presque rien à la religion. Thérèse fit réponse qu'on se gardât bien d'en renvoyer une seule, et qu'il fallait prendre confiance en Dieu pour l'avenir. Les suites firent voir qu'elle en avait bien jugé; car Dieu fit plusieurs miracles pour secourir ces religieuses.

L'année qui précéda cette fondation avait été stérile en cette contrée, et l'on y était par conséquent dans une fort grande nécessité. Les religieuses, pour provision de leur année, n'avaient en tout qu'environ neuf boisseaux de farine, sans argent pour en acheter d'autres, et sans crédit pour en emprunter. La prieure s'était donné beaucoup de peine pour faire venir quelques aumônes au monastère, et n'avait reçu que deux réals ; mais, pleine de la confiance en Dieu que la Sainte lui avait inspirée, elle fit distribuer la farine qui était dans sa maison, où dix-sept personnes s'en nourrirent pendant six mois sans qu'elle leur manquât jusqu'au nouveau blé.

Pendant le cours d'une maladie universelle que répandit la misère en tous ces quartiers, les religieuses en furent attaquées comme les autres ; et ne trouvant point à vendre leurs ouvrages, se virent bien embarrassées ; mais Dieu permit qu'un poirier de leur enclos fut chargé d'une si grande quantité de fruits, qu'elles en cueillaient tous les jours des poires autant qu'il en fallait pour le couvent, les accommodant tantôt d'une façon, tantôt d'une autre. Elles en vendirent même dans la ville, et cette abondance dura deux mois, autant que les maladies.

Les incommodités que la Sainte souffrit dans Valladolid ne l'empêchèrent pas de travailler à l'explication du cantique de Salomon. Nous n'avons plus qu'un fragment de l'ouvrage sur ce livre plein de mystères. Elle l'avait commencé par obéissance à son confesseur, et le supprima par soumission à un autre, qui ne fit pas paraître beaucoup de prudence, en exigeant d'elle ce sacrifice ; car ce qui nous en reste nous oblige de penser ainsi.

Quand Thérèse quitta cette ville, elle n'était pas encore bien guérie ; elle en partit néanmoins pour Palence, où elle arriva le lendemain des Innocents. La maison avait déjà été préparée par un chanoine de ses amis qu'elle en avait prié. Le monastère fut érigé le jour suivant, sous le nom de Saint-Joseph. L'évêque, plein de joie à la vue de cet établissement, fit la consécration de l'église : il y répandit beaucoup d'aumônes, et toute la ville généralement parut se réjouir de cette fondation. L'esprit de ces peuples plaisait fort à Thérèse, et de jour en jour ce monastère lui donnait une satisfaction nouvelle. Durant le séjour qu'elle y fit, elle écrivit une lettre fort

sensée au père Gratien, sur quelques particularités qui regardaient la police de ces monastères.

Une nuit que la Sainte écrivait dans sa cellule, on ne sait pas quoi, elle fut tout-à-coup si dégagée des sens, qu'une religieuse y entra sans qu'elle l'entendit. Cette sœur s'assît auprès d'elle, et la considérait attentivement avec une extrême surprise. La Sainte de temps en temps posait sa plume, et interrompait ce qu'elle écrivait par de profonds soupirs qui lui échappaient. Ses yeux paraissaient si pleins de feu, et son visage si éclatant, que la religieuse en lui touchée d'une vive crainte ; car il y avait dans son extérieur une majesté qui représentait les divines opérations qu'elle éprouvait. La religieuse sortit sans être aperçue ; peut-être travaillait-elle alors à ces Méditations après la communion, qu'on appelle en espagnol Exclamations : du moins c'est dans cette année qu'elle les composa. Jamais l'amour ne s'est exprimé par des termes si pleins de force, et avec des transports si violents, que dans cet écrit ; les hommes ne sauraient parler un tel langage, et le Dieu qui l'animait fut sans doute l'auteur de ce style ardent et sublime. Il serait bien difficile de lire un tel ouvrage sans être vivement touché : bien des gens l'ont reconnu par expérience, et ont été convertis par cette lecture.

Avant que la Sainte quittât Palence, elle reçut des lettres de l'évêque d'Osme, qui la priait d'aller fonder un monastère à Sorie. Une dame riche et sans enfants souhaitait avec ardeur cet établissement. Ce diocèse avait pour évêque le docteur Velasquez, qui, du temps qu'il était chanoine à Tolède, avait confessé Thérèse pendant le long séjour qu'elle y avait fait ; et elle lui avait trop d'obligations pour le refuser. Elle prit donc avec elle six religieuses, et se fit encore accompagner de quelques pères réformés. Lorsqu'elle fut arrivée à Sorie, les religieuses, sans nuls obstacles, furent mises dans une grande maison qu'on leur avait destinée. On célébra la première messe le 14 juin 1581, et ce lieu fut nommé le monastère de la Trinité.

Après que Thérèse eut resté quelque temps en cette ville, elle en partit pour revenir à Avila avec sa fidèle compagne, la sœur Anne de Saint-Barthélemi, si célèbre par son esprit et par ses vertus, qui n'ont pas moins éclairé la France que l'Espagne. La Sainte fut fort incommodée sur la route par ses diverses maladies et par les difficultés des chemins. Dés qu'elle fut arrivée, le père provincial vint la voir, et les religieuses de Saint-Joseph le conjurèrent instamment de leur donner Thérèse pour prieure. Elle était si fatigué de tous ses voyages, qu'elle ne se trouvait guère en état de les continuer, et le séjour de son premier monastère lui convenait mieux que

tout autre. La religieuse qui était alors prieure. lui céda volontiers sa place ; car elles avaient l'expérience que partout où elle était il n'y manquait rien. Dès que Thérèse fut prieure, elle prit soin de rétablir dans ce monastère la discipline qui s'y trouvait beaucoup affaiblie par la dépendance où les avait mises leur pauvreté, et les complaisances qu'elles avaient eues pour les gens du monde. Mais Thérèse pourvut à tout, et prit également soin de la nourriture des corps et des âmes.

Il n'y avait pas trois mois qu'elle était en charge, lorsque le père Jean de la Croix lui amena des voitures pour la conduire à Grenade, afin d'y faire une fondation depuis longtemps projetée. La Sainte se trouva trop affaiblie pour y aller, et elle y envoya quatre religieuses, dont elle en nomma une pour être prieure. Une dame de distinction, à la prière de qui cet établissement se formait, les reçut honorablement, les enrichit du ses bienfaits, et mit cette fondation en bon état.

Cependant depuis six ans quelques pères illustres de la Compagnie de Jésus, invitaient Thérèse à faire un établissement de carmélites à Burgos. L'archevêque en avait déjà donné la permission, à la prière de l'évêque de Palence, son ami : mais il avait averti que, si l'on voulait établir ce monastère sans revenus, il fallait avoir la permission des magistrats de la ville. Une dame qui s'intéressait beaucoup à cet établissement, lui écrivit que cette permission était obtenue, et qu'on lui serait obligé de partir le plus tôt qu'elle pourrait.

Quelque envie qu'elle en eût, cela lui parut assez difficile à cause de l'accablement où elle était réduite. La rigueur de l'hiver ne convenait guère à ses maladies, qui lui faisaient craindre le froid, auquel elle était fort sensible, et qui se faisait toujours sentir à Burgos beaucoup plus qu'ailleurs ; de sorte qu'elle eût bien voulu donner la conduite de cette affaire à la prieure de Palence, fille de condition, et d'une éminente vertu ; mais Jésus-Christ lui fit entendre dans la prière, qu'elle ne devait pas s'effrayer, et qu'il était la véritable chaleur.

Nous avons pu remarquer plusieurs fois, dans le cours de cette histoire, qu'elle eut souvent de ces inspirations claires et décisives, qu'on appelle, dans le langage de la théologie spirituelle, des voies intérieures, tant il y a de certitude dans leur impression ; mais jamais Thérèse ne se régla sur tout ce qu'elle entendit de la sorte. Quand ses confesseurs lui ordonnaient de faire autrement, elle leur obéissait sans résistance, après leur avoir déclaré ce qui se passait dans son âme.

Elle reçut encore une seconde lettre de cette dame, qui la pressait de partir ; ainsi le lendemain de la Circoncision, en l'année 1582, elle se mit en chemin avec trois religieuses qu'elle prit d'Avila ; cinq autres qu'elle devait prendre à Palence, et trois pères carmes, dont le provincial en était un, parce qu'il voulait visiter le couvent de Sorie, qu'il n'avait pas encore vu depuis son établissement ; mais plutôt, parce que me croyant, dit-elle, encore bonne à quelque chose, et me voyant vieille et infirme, il voulait prendre soin de ma santé dans une saison si rigoureuse.

Thérèse approchait de la mort, et Dieu qui voulait couronner une si belle vie par le triomphe de ses souffrances, lui en préparait de nouvelles. Elle s'en douta bien par le renouvellement de courage qu'elle se sentit ; car cela ne manquait jamais de lui arriver quand la Providence lui destinait quelque nouveau sujet de peine. Dès les premiers jours du voyage les pluies, les neiges, et toutes les incommodités de l'hiver vinrent fondre sur cette petite troupe. Thérèse fut fort tourmentée par sa paralysie. Elle passa par Médine, et de là fut à Valladolid, où son mal augmenta si considérablement, que les médecins lui persuadèrent d'en partir au plus tôt, parce que si elle différait, elle n'aurait plus la force de le faire. Elle se hâta donc d'aller à Palence, où il vint au devant d'elle une si grande, quantité de peuple, qu'à peine pouvait-elle descendre de son chariot. Les religieuses la reçurent en chantant le Te Deum. Elles avaient même tapissé leur cloitre ; et elles la prièrent instamment de passer dans leur monastère quelques jours. Il semblait même à propos de le faire, à cause des pluies qui continuaient ; et les chemins étaient tellement inondés, qu'on aurait dû plutôt prendre des bateaux que des chariots pour y passer. La Sainte insistait toujours pour son départ ; mais, afin de ne rien faire imprudemment, elle envoya reconnaître les chemins par un homme, qui rapporta qu'ils étaient impraticables. Thérèse, fit réflexion sur son rapport, et dans le même temps Jésus-Christ lui dit intérieurement de ne rien craindre, et qu'il serait avec elle ; cette parole la fit résoudre à partir ; ce n'était point du tout le sentiment de ses amis, qui ne pouvaient approuver la témérité de son entreprise. On eut beau lui représenter toutes sortes de raisons, elle conjura ses compagnes d'avoir pour elle cette complaisance, et Dieu fut fidèle à sa parole.

Un religieux de sa réforme qui l'accompagnait à ce voyage, lui parlant, sur les chemins de la réputation qu'elle avait d'être sainte, elle lui fit cette réponse : On a dit de moi trois choses ; que j'étais assez bien faite ; que j'avais de l'esprit, et que j'étais sainte ; j'ai cru les deux premières durant quelque temps, et je me suis confessée d'une vanité si pitoyable ; mais pour la troisième, je n'ai jamais été assez folle pour me la persuader un moment.

Le jour qu'elles sortirent de Palence, leurs chariots enfonçaient si avant dans les boues, qu'il fallait prendre les chevaux de l'un pour les atteler à l'autre. Les pères carmes travaillaient de toutes leurs forces, et avaient beaucoup de peine, parce qu'elles n'avaient que déjeunes charretiers, peu soigneux. La présence du père provincial encourageait beaucoup Thérèse, qu'il soulageait de son mieux. Ses soins s'étendaient à tout, et son esprit égal et tranquille ne s'inquiétait de rien. Elles arrivèrent le soir à une hôtellerie si pauvre et si dépourvue, qu'on n'y trouva pas même un lit pour la Sainte, quoique, dans l'état où elle était, elle eût assez besoin de ce petit soulagement. On lui annonçait de si mauvaises nouvelles du chemin qui restait à faire jusqu'à Burgos, qu'il semblait être de la prudence de s'arrêter en ce lieu-là, tout incommode qu'il fût; mais Thérèse, rassurée par Jésus-Christ, encouragea sa troupe à continuer le voyage, et l'on prit un guide pour les conduire. L'eau était répandue sur toute la campagne ; on ne voyait dans une grande étendue de pays que le ciel et l'eau, et pour arriver à Burgos il fallait passer sur des ponts que l'inondation couvrait d'un pied, et qui avaient si peu de largeur, que pour peu que les chariots vinssent à s'écarter, ils seraient tombes dans la rivière. Lorsqu'on fut proche de ces ponts, le péril parut tel qu'il était. Le père Gratien, provincial, quelque courage qu'il eût, lorsqu'il se vit au milieu de l'eau, sans savoir le chemin qu'on devait prendre, et sans le secours d'aucun bateau, ne laissa pas d'appréhender ; et la Sainte elle-même, quelque assurance que Jésus-Christ lui eût donnée, ne fut pas exemple de frayeur. On peut juger en quel état étaient ses compagnes. Toutes se confessèrent, et la Sainte les embrassa tendrement avec les paroles les plus héroïques et les plus touchantes. Après qu'elles eurent récité le symbole de la foi, Thérèse, sans être nullement troublée, mais d'un visage où régnait la paix, les exhorta de la sorte : Quel plus grand bonheur, mes filles, vous pourrait-il arriver que de mourir en cette occasion, et par ce genre de martyre, pour la gloire de Dieu ? Mais attendez, je vais passer la première ; si je suis submergée, je vous conjure instamment, retournez à l'hôtellerie. A ces mots elle s'avance d'un pas ferme, et comme si les eaux eussent respecté la grandeur de sa foi, elle passa sans nul accident. Quand elle fut à l'autre bord, quoique sa paralysie lui embarrassât la langue, et la fit parler avec peine, elle se fit entendre du mieux qu'elle put à sa troupe pour l'encourager. Ils avaient tous été si frappés de sa résolution hardie, que personne ne balança plus à la suivre, et leur confiance ne fut point trompée. Enfin, après tant de traverses et de périls, elles arrivèrent à Burgos ce même jour vingt-cinq de janvier ; et la Sainte, avant que de songer à se reposer, voulut aller se prosterner devant le crucifix célèbre et miraculeux, que l'on garde avec tant de vénération dans

cette ville.

Je vous avoue, dit-elle, en faisant le récit de cette aventure, que je ne suis jamais si contente que quand ces établissements se font après beaucoup d'obstacles et de peines :et ce sont ceux que je vous raconte le plus volontiers.

Avant que de se coucher, elle s'était tenue assise auprès du feu plus qu'à l'ordinaire, parce que ses habits étaient fort mouillés ; et la nuit suivante elle fut si tourmentée par ses vomissements et par les ulcères qui la piquaient dans la gorge, qu'elle en jeta beaucoup de sang par la bouche. Le lendemain, comme elle ne pouvait se lever, on approcha son lit d'une fenêtre, d'où elle rendit des réponses et régla beaucoup d'affaires. La ville lui députa quelques principaux citoyens pour lui venir faire compliment, et elle les reçut avec sa politesse accoutumée.

Le provincial, sans perdre de temps, alla trouver l'archevêque, qui refusa la permission ; et allégua pour raison, que, quand il avait proposé cet établissement à Thérèse, il n'avait pas prétendu qu'elle l'entreprît si promptement, mais seulement la faire venir sur les lieux pour y examiner tontes choses. Peut-être ce prélat ignorait-il les lettres réitérées et pressantes qu'elle avait reçues. Thérèse, au bout de quelques jours, alla elle-même lui rendre visite ; mais elle n'en put rien obtenir, quoiqu'il l'affectionnât fort, et il voulut qu'on différât. La Sainte, qui tâchait de se conserver avec ses filles dans une grande retraite, allait avec elles de grand matin à l'église les jours de fête seulement, et fort incommodée des boues et des eaux qui étaient en abondance dans la ville. Un jour qu'elle eut à passer un ruisseau dans un endroit fort étroit, elle pria une femme qui était au passage de lui faire un peu de place. Cette femme qui la vit dans un habillement si pauvre, lui répondit avec un terme de mépris : Passe si tu veux ; et la poussa si rudement, qu'elle la jeta dans la boue. Les compagnes de Thérèse s'en irritèrent ; mais elle leur dit : Laissez, laissez, mes filles, cette bonne femme a bien rencontré, et a fait cela fort à propos.

Cependant le provincial commençait à s'ennuyer de tant de travaux inutiles, et pensait à s'en retourner. Rien ne pouvait être plus fâcheux pour la Sainte, que cette résolution. Elle eut recours à la prière, et Jésus-Christ la fortifia de telle sorte, qu'elle fut la première à persuader au père provincial, qui devait prêcher le Carême à Valladolid, de ne point s'inquiéter d'elle, de partir sans retardement, et de la laisser à Uurgos pour poursuivre l'affaire.

Ce père, avant son départ, fit en sorte qu'on donnât à ses religieuses un petit

logement dans l'hôpital de la Conception. Elles y souffrirent beaucoup de froid, à cause qu'on les logea dans de mauvaises petites chambres proches des tuiles, qu'elles eurent même beaucoup de peine à avoir, parce qu'elles faisaient partie de quelques appartements que des dames dévotes avaient dans cet hôpital, et qui s'étaient fait prier beaucoup pour les prêter.

Thérèse fut toujours malade en ce lieu. Elle avait un si grand dégoût, qu'elle ne pouvait même regarder la viande. Un jour, elle dit qu'elle croyait qu'une orange lui ouvrirait l'appétit ; peu d'heures après une dame lui en envoya quelques-unes en petit nombre, mais excellentes. La Sainte les reçut avec grand plaisir, et les ayant mises dans sa manche, elle dit qu'elle voulait descendre dans les salles pour y visiter un malade qui se plaignait beaucoup. Lorsqu'elle fut avec les pauvres, elle leur distribua toutes ses oranges ; ses compagnes s'affligèrent qu'elle n'en eût point réserve pour elle. Je les désirais plus pour eux que pour moi, répondit-elle d'un air content ; me voilà fort joyeuse d'avoir fait cette distribution.

Il y avait en cet hôpital un homme qui souffrait des douleurs aiguës, et qui poussait de si hauts cris qu'il incommodait tous les malades. La Sainte, qui compatissait aux uns et aux autres, vint le trouver où il était ; dès que le pauvre l'aperçut, il ne cria plus. Mon enfant, lui dit Thérèse, pourquoi criez-vous si haut? tâchez d'endurer avec patience ce mal pour l'amour de Dieu. Le malade lui répondit que ses douleurs étaient si grandes, qu'il semblait qu'on lui arrachait le cœur ; elle demeura quelque temps auprès de lui, et le recommanda fort à Dieu. Ses douleurs et ses cris cessèrent ; et quoiqu'on lui appliquât encore des remèdes violents, il ne criait pas plus que s'il n'eut point eu de mal. Jamais personne n'eut dans ses manières et dans ses discours un art plus sur pour consoler les personnes affligées. Les pauvres conjuraient souvent l'hospitalière de leur amener cette sainte femme, parce qu'ils n'avaient qu'à la voir pour être aussitôt consolés ; aussi, quand elle s'en alla, tous les malades la pleurèrent et se crurent abandonnés.

Enfin, après avoir vaincu beaucoup d'obstacles, elle obtint la permission de l'archevêque, et on lui chercha une maison. Celle qu'on lui trouva ne paraissait lui convenir au sentiment de personne. Elle l'alla voir elle-même, et elle lui plut si fort, qu'elle l'acheta. Ce qu'il y eut de plus surprenant, c'est qu'en ce temps-là plusieurs communautés voulant bâtir dans la ville, la même maison avait été fort visitée et fort examinée, sans que personne l'eût trouvée à son gré, et il semblait que Dieu l'eût réservée pour Thérèse, et pour la lui faire avoir à bon marché. Le monastère fut érigé sous le titre de Saint-Joseph, avec les formalités accoutumées. Le même jour l'archevêque

prêcha : il rendit témoignage à la haute estime que méritait Thérèse, et qu'il se repentait d'avoir causé du retardement à sa fondation.

Après qu'elle eut achevé cet ouvrage, elle y jeta les yeux, et pria Dieu de donner la nourriture à celles à qui il venait de donner une maison. Dieu l'assura du secours de sa providence, et lui fit connaître qu'elle pouvait partir sans inquiétude.

Elle vint de Burgos à Palence, d'où elle écrivit à don Sanchez d'Avila une lettre où l'on voit par la liberté de son style, que ses indispositions excessives ne l'inquiétaient pas beaucoup. Ensuite elle vint à Médine, d'où elle se disposait à revenir à son couvent d'Avila, dont elle était prieure, mais elle connut qu'il fallait prendre d'autres mesures et changer de dessein ; car le père Antoine de Jésus, vicaire provincial, l'attendait à Médine pour la conduire à Albe où la duchesse la demandait. Cette nouvelle l'affligea beaucoup, parce qu'elle se croyait plus utile à Avila ; mais sans répliquer ni consulter le besoin qu'elle avait de se reposer après tant de travaux et de maladies, elle monta dans un chariot, fort accablée de ses maux, et proche d'un petit bourg qui est sur la roule, elle tomba en faiblesse, d'une manière qui toucha de pitié tous ceux qui l'accompagnaient. Elle ne trouva en ce lieu rien de propre à manger qu'un peu de figues ; la sœur Anne de Saint-Barthélemi, sa compagne, en était désolée : Ne vous affligez pas, ma fille, lui dit Thérèse, ces figues-là sont fort bonnes, et il y a beaucoup de pauvres qui n'en ont pas tant pour se nourrir. Elle arrive le lendemain après dîner à la ville d'Albe, toute fatiguée des violentes secousses de la voiture, et des incommodités de la route. Elle fut descendre chez la duchesse, qui l'attendait, et lui voulut donner à souper pour la soulager un peu dans l'accablement où elle la voyait ; mais la Sainte la refusa, parce qu'il y avait dans la ville un monastère de son ordre. Ainsi, après avoir donné plusieurs heures à la duchesse, elle se rendit à son couvent sur les six heures du soir, le jour de la Saint-Matthieu 1582. La prieure et les religieuses la supplièrent instamment de se coucher pour se reposer ; elle leur obéit, en disant : Dieu me veuille aider, je me sens dans une lassitude et un abattement extrême. Il y a plus de vingt ans que je m me suis couchée de si bonne heure.

Le lendemain elle se leva, visita toute la maison, entendit la messe, communia ; et, dans tous ces exercices, dont elle s'acquittait avec la ferveur d'un ange, elle traîna ses jours jusqu'à la fête de Saint-Michel, tantôt succombant à ses maux, tantôt se relevant.

Le jour de Saint-Michel, après avoir entendu la messe et communié, elle se

trouva si considérablement affaiblie par un flux de sang qui la tourmentait, qu'elle se mit au lit ; sa fidèle compagne, la sœur Anne de Saint-Barthélemi, demeurait nuit et jour auprès d'elle, pour satisfaire encore plus à son amitié qu'à son devoir, et même pour consoler la communauté, qui savait l'attachement que la Sainte avait pour elle. La duchesse d'Albe entrait tous les jours dans le couvent, et rendait à Thérèse toutes sortes de services de ses propres mains, sans que personne put l'en empêcher. Le premier jour d'octobre, après qu'elle eut passé toute la nuit à prier, elle fit appeler le père Antoine de Jésus pour se confesser. Ce père, après sa confession, la conjura de s'adresser à Dieu, pour en obtenir qu'il ne la retirât pas encore du monde ; elle lui répondit qu'elle n'y était plus nécessaire; et dès ce jour-là elle commença à donner à ses religieuses de salutaires avis, en leur annonçant qu'elle devait bientôt les quitter. Le père Antoine lui demanda si, supposé qu'elle mourût, elle ne voulait pas que son corps fût porté à Saint-Joseph d'Avila, qui était son propre couvent ?

Ai-je quelque chose qui m'appartienne, lui répondit-elle, et ne me donnera-t-on pas bien ici un peu de terre ? Comme, la veille de Saint-François, elle sentit l'heure de sa mort approcher, elle demanda les sacrements ; tandis qu'on était allé quérir le saint Viatique, elle joignit les mains, et dit a ses religieuses ces touchantes et

dernières paroles :

Mes filles et mesdames, je vous prie, pour l'amour de Dieu, que les règles et les constitutions soient exactement observées, et que vous ne vous arrêtiez pas aux exemples de cette indigne pécheresse qui va mourir ; pensez plutôt à lui pardonner. Ce discours fit fondre en larmes toutes ses sœurs, dont pas une n'eut la force de lui répondre. Dès qu'elle aperçut dans sa cellule Jésus-Christ sous les voiles eucharistiques, toute accablée qu'elle était de sa paralysie, elle se leva si courageusement à son séant, que si on ne l'eût retenue, elle se serait jetée à terre. Son amour, à la vue de cet aliment céleste, lui donna des forces. Son visage se ranima. et parut s'embellir et se rajeunir ; alors, tournant ses yeux ardents vers Jésus-Christ, elle dit ces paroles : Venez, Seigneur, venez, cher Époux : enfin l'heure est venue, et je vais sortir de cet exil. Il est temps, et il est bien juste que je vous voie, après que ce violent désir m'a si longtemps dévoré le cœur.

Quand elle eut reçu cette divine nourriture, elle demanda l'Extrême-Onction, et répondit attentivement à toutes les prières des sacrés ministres. Elle ne se lassait point de répéter : Enfin, Seigneur, je suis fille de l'Église ;

et trouvait dans cette pensée une consolation sensible. Le Jour de Saint-François, après avoir passé la nuit à souffrir des maux extrêmes, vers les sept heures du matin, elle laissa pencher sa tête sur les bras de la sœur Anne de Saint-Barthélemi, tenant de sa main défaillante un crucifix qu'elle ne quitta point, et qu'on ne put lui ôter qu'après sa mort. Elle demeura paisiblement dans cette posture les yeux ouverts, et fixement attachés sur l'image du Sauveur jusqu'à neuf heures du soir, qu'elle mourut entre les bras de cette tendre et fidèle amie, que la violence de sa douleur pensa faire expirer avec elle.

Thérèse vécut soixante-sept ans, six mois, sept jours. Elle passa quarante-sept ans dans la religion, vingt-sept ans au monastère de l'Incarnation, et les vingt dernières dans sa réforme, dont elle vit l'accroissement jusqu'à seize couvents de religieuses, et quatorze de religieux. Le jour de sa mort, qui fut en l'année 1582, le quatrième d'octobre, se trouve aujourd'hui le quinzième, depuis la réformation du calendrier.

Si les suites de cette mort n'ajoutent rien à la sainteté de Thérèse, elles sont du moins des témoignages éclatants qu'elle est reconnue pour une sainte du premier ordre, à des titres bien incontestables. Nous en rapporterons quelques-uns, et nous les choisirons entre ceux qui sont mis dans la bulle de sa canonisation, et qui sont tirés des informations juridiques que l'on fit en Espagne par ordre du pape Paul V.

Au moment que la Sainte expirait, plusieurs religieuses d'une vertu solide et éprouvée, virent différents signes miraculeux : un globe de lumière qui s'élevait dans les airs ; une colombe qui de sa cellule s'élevait au Ciel ; Jésus-Christ lui-même, environné de ses anges, autour de son lit ; et plusieurs autres prodiges authentiquement attestés, dont le récit édifierait la piété des fidèles, mais qu'il est inutile d'exposer à l'incrédulité des profanes.

La mort n'effaça point les traits de la Sainte ; les rides de la vieillesse disparurent sur son visage, et ses membres demeurèrent aussi flexibles que si elle eut été encore en vie. Une odeur agréable parfuma non seulement toute sa cellule et les environs, mais se répandit au loin dans le monastère.

Le corps demeura exposé depuis le soir qu'elle mourut jusqu'au lendemain qu'on célébra la messe ; il fut mis ensuite dans un lieu qui servait alors de chœur d'en-bas, et on le posa entre les deux grilles de ce chœur, pour être plus sûrement gardé et tenu plus décemment. Il se fit à ce tombeau plusieurs miracles.

Cependant Dieu fit connaître que ce saint corps n'était pas enterré selon

excellence de sa dignité, et que les religieuses d'Albe n'avaient pas du le traiter comme les autres. Elles se souvinrent de tant de prodiges dont Thérèse les avait rendues les témoins, de tant d'exemples de ferveur, de tant de vertus éminemment pratiquées, et regrettèrent le peu de précaution qu'elles avaient eue pour rendre à ce dépôt précieux tout l'honneur et toute la vénération qu'on lui devait. De temps en temps elles entendaient frapper de grands coups autour du sépulcre ; il en sortait souvent une odeur qui parfumait les environs ; et tous ces signes leur annonçaient ce que Dieu semblait exiger d'elles.

Le père provincial vint visiter le monastère, et elles lui firent le récit de ces merveilles. Il résolut aussitôt de déterrer le corps, mais le voulut faire secrètement, de crainte que les ducs d'Albe n'en fussent offensés Ainsi, ayant un soir fait fermer les portes, lui et son compagnon travaillèrent avec les religieuses à ôter le monceau de pierres qu'on avait jetées dans la fosse et sur le cercueil. Plus on approchait, et plus augmentait la bonne odeur. Il faut remarquer qu'il y avait déjà neuf mois que sainte Thérèse était morte. Il découvrirent la caisse ; ils trouvèrent la planche de dessus déjà pourrie et pleine de mousse ; l'habit de la Sainte, qui ne touchait point la chair, était pourri de même, et le corps était plein de la terre que la corruption de l'habit avait formée : en sorte qu'il fallut le ratisser avec un couteau pour le nettoyer. Quand ils l'eurent bien découvert, ils le trouvèrent aussi entier, aussi flexible et aussi blanc qu'au moment qu'elle était morte. Aussitôt ils se jetèrent tous à genoux, pour rendre hommage à la sainteté de leur mère, et pour adorer les miséricordes de Dieu. Ils revêtirent le corps d'un nouvel habit, et le mirent dans un linceuil de toile fine. Le provincial en coupa la main gauche pour la porter au monastère d'Avila ; les religieuses d'Albe s'en affligèrent beaucoup, mais il ne laissa pas de le faire ; et, le corps ayant été renfermé dans une caisse neuve, il le fit remettre dans son premier sépulcre, parce qu'il n'était pas encore temps d'y faire un plus grand appareil.

Cela demeura de la sorte jusqu'en l'année 1585, que les Carmes réformés tinrent un chapitre général à Pastrane. Dom Alvare de Mendoce, évêque de Palence, et auparavant d'Avila, avait beaucoup prié le Père Gratien d'obtenir à ce chapitre que le corps de la Sainte fut porté dans une grande chapelle qu'il y avait fait bâtir du temps qu'il en était évêque. Le Père Gratien fit tout ce qu'il put pour faire agréer la proposition aux pères assemblés. Il allégua que la ville d'Avila avait donné naissance à la Sainte ; que le monastère d'où la réforme tirait son origine y était ; qu'il semblait plus convenable pour l'honneur et la dévotion de cette sainte de déposer son

corps dans cette ville, qui était très-peuplée et très-célèbre, et où il y avait une église cathédrale, plusieurs couvents de religieux et de religieuses, que non pas dans Albe, où il n'y avait rien de tout cela ; que Thérèse elle-même avait eu ce dessein, puisqu'on sortant de Burgos elle serait revenue dans Avila, si on ne l'en eût pas empêchée, et qu'elle n'avait été à Albe que par obéissance au père Antoine, par complaisance pour la duchesse, et pour se reposer en chemin.

Après que les pères eurent examiné toutes ces raisons, le nouveau provincial portant la parole, il fut ordonné que le corps serait transporté au monastère de Saint-Joseph d'Avila, mais le plus secrètement que l'on pourrait, pour ne point en donner connaissance aux ducs d'Albe. Deux commissaires furent députes du chapitre pour exécuter cette translation. Ils vinrent notifier leurs patentes à la prieure d'Albe et aux trois plus anciennes religieuses ; et en leur présence, pendant que la communauté récitait les matines au chœur, ils enlevèrent le corps après en avoir coupé le bras gauche pour le laisser au monastère d'Albe. Ils trouvèrent le corps aussi entier et dans le même état qu'à la première visite qu'on en avait faite il y avait deux ans ; les habits étaient tout pourris, et le linceul nullement endommagé.

On peul se représenter la douleur de ses filles, lorsqu'au sortir de leurs prières elles apprirent qu'on leur avait enlevé leur trésor. Les commissaires étant arrivés à Avila, le corps fut reçu des religieuses de Saint-Joseph avec une joie qu'on ne saurait exprimer. Il fut déposé d'abord dans le chapitre sous un magnifique dais et enrichi de tous les ornements les plus précieux. Cette translation ne put être si secrète qu'on ne le sût. Quelques personnes de la première distinction, et fort affectionnées à sainte Thérèse, demandèrent au provincial la permission de visiter ces précieuses reliques. On la leur accorda sans peine, et ils vinrent de la cour descendre chez l'évêque d'Avila, à qui ils déclarèrent ce qui les amenait. L'évêque envoya dire aux religieuses qu'il se rendrait à leur couvent avec vingt personnes, qu'il leur ordonnait de laisser entrer avec lui pour voir le corps de leur sainte mère.

L'évêque se fit accompagner de quelques médecins habile ; qui visitèrent exactement le corps, et furent si surpris de le trouver entier, ferme, flexible, avec les nerfs toujours liés ensemble, sans nulle corruption, et d'où sortait une agréable odeur ; qu'ils déclarèrent que cela était trop au-dessus des lois de la nature, pour n'être pas regardé comme un véritable miracle.

Ces nouvelles se divulguèrent et vinrent enfin jusqu'à dom Ferdinand de

Tolède, oncle du duc d'Albe, et qui, en l'absence de ce prince, veillait à ses intérêts. Il avait un mérite rare, et une grande réputation ; de sorte qu'ayant informé le pape de l'enlèvement qu'on avait fait dans les domaines de son neveu, le Saint-Père en écrivit au nonce qu'il avait en Espagne en 1586, et lui manda d'ordonner aux carmes de faire reporter le corps de sainte Thérèse à la ville d'Albe. Le provincial obéit. Cela se fit néanmoins avec beaucoup de secret, pour éviter l'émotion populaire. On présenta le corps aux religieuses d'Albe, où l'on arriva le 25 d'août 1586. On leur demanda si elles le reconnaissaient ; elles le vérifièrent, et déclarèrent que la translation était fidèle ; et dans la suite on érigea un monument magnifique dans une chapelle spacieuse du monastère, où ce dépôt précieux se conserve encore aujourd'hui.

Les actes publics qu'on a dressés pour la canonisation de sainte Thérèse, ont été faits avec la plus grande exactitude. Paul V donna la commission de les examiner à l'archevêque de Tolède, et aux évêques d'Avila et de Salamanque. Quand les actes eurent été envoyés à Rome, le pape commit trois auditeurs du palais apostolique, très-vigilants et très-éclairés, pour en faire la discussion. Leur rapport fut que la sainteté de la vierge Thérèse était parfaitement bien prouvée dans ces actes ; et le Saint-Père les remit aux cardinaux des rites, pour en faire un nouvel examen.

Cependant l'ordre de la réforme de Thérèse s'étendait toujours en Espagne, et les monastères de Carmes et de Carmélites se multipliaient. Les dons célestes ne cessaient point d'enrichir ces paisibles retraites, et ces âmes pures et détachées répandaient au loin la bonne odeur de leurs vertus. Monsieur de Bérulle fut inspiré de faire un voyage en Espagne pour y travailler à l'établissement d'une colonie de cet ordre dans la France. Son dessein réussit heureusement, et il amena dans ce royaume quelques carmélites choisies des plus éminentes en sainteté, et des plus familières compagnes de Thérèse. Le détail de leur arrivée, leur établissement et leurs progrès sont suffisamment expliqués dans la vie de ce grand cardinal ; et nous nous contenterons de louer le Seigneur d'avoir éclairé l'Église de France par de si vives lumières, et donné de si grands exemples de ferveur à tous les fidèles. Chacun sait que le mérite de ces religieuses est au-dessus de tous les éloges ; si l'on entreprenait de leur en faire, on respecterait peu leur modestie ; et d'ailleurs, on n'ajouterait rien à la renommée.

Cette colonie française avant été établie en 1603, Paul 5, qui connaissait non seulement le mérite éclatant de notre Sainte, mais combien les religieux et les religieuses de la réforme étaient utiles à l'Église, pour y

donner l'exemple des vertus les plus parfaites, ne perdit aucune occasion de contribuer à l'étendue de cet ordre, et peu de temps avant que de mourir, il écrivit un bref au roi de France, Henri IV, pour l'inviter à recevoir dans son royaume un détachement de ces religieux, pour qui ce grand prince était déjà favorablement prévenu par tout ce qu'il en avait appris, et par la vie que menaient les carmélites. Voici le bref que le pape lui envoya.

A NOTRE TRÈS-CHER FILS, HENRI IV, ROI TRÈS-CHRÉTIEN, PAUL V, PAPE.

Notre très cher fils en Jésus-Christ : Salut et bénédiction apostolique. L'unique consolation que nous ayons pour adoucir nos inquiétudes au milieu de nos grands travaux et de nos soins continuels, c'est de voir que, malgré les troubles et les artifices que le démon met incessamment en usage pour s'opposer au culte de la religion et au salut des âmes, on ne manque pas néanmoins de fidèles zélés pour la gloire de Dieu, et animés de charité pour leur prochain, qui, par leurs discours et par leurs exemples, s'efforcent de ramener dans le droit chemin ceux qui s'égarent, et de donner du secours et de la joie à ceux qui travaillent dans la vigne du Seigneur. Certainement on peut mettre parmi ce nombre nos chers fils les frères carmes déchaussés, qui, dans notre bonne ville de Rome, et dans toute l'Italie, ont donné de si beaux exemples de ferveur et de vertus par leurs oraisons, par leurs pénitences, par leurs prédications, par le ministère de la confession et par l'application à tant d'œuvres saintes dont les âmes fidèles retirent un si grand fruit ; cela mérite bien l'extrême affection que nous avons pour eux dans le Seigneur, et que tout le monde les respecte et les honore. Or. comme nous avons appris que ces religieux sont très-souhaités dans le florissant royaume de votre majesté ; que nous jugeons d'ailleurs que la présence de ces saints solitaires sera très-utile pour rétablir

l'ancienne discipline ecclésiastique dans votre royaume, appelé, à si juste titre, très chrétien ; et qu'enfin vous nous avez paru si prudemment et si dévotement désirer de les avoir, nous exhortons et conjurons instamment votre majesté, par ces présentes, de recevoir en France l'ordre des carmes déchaussés. Nous espérons qu'en peu de temps, votre majesté fera l'expérience du profit qu'en retireront vos sujets. Il est en vérité surprenant combien ils sont capables d'inspirer la piété dans les cœurs, parce qu'ils cherchent purement la gloire de Dieu, et le salut des âmes, et qu'ils font profession de la pauvreté la plus parfaite dans la simplicité de leur cœur. Notre vénérable frère le cardinal François de Joyeuse, qui vous présentera cette lettre, vous déclarera plus en détail la sainteté de cette religion ; et il est chargé de notre part de vous exhorter vivement à cette œuvre de piété ; aussi nous supplions votre majesté de l'écouter comme nous-même, et d'ajouter à ses paroles autant de foi que si nous vous parlions immédiatement. Nous pouvons vous assurer que nous recevrons beaucoup de joie lorsque nous saurons que nos chers fils et frères les Carmes-Déchaussés auront été reçus de votre majesté dans son vaste royaume de

France ; qu'ils y seront sous vos auspices, et qu'ils y auront fixé leur séjour, comme nous le souhaitons. Nous prions Dieu qu'il vous conserve sous sa protection, et qu'il augmente en vous les dons de sa grâce et de votre zèle pour le rétablissement de la religion catholique. Nous donnons notre bénédiction apostolique du fond de notre cœur à votre majesté.

Donné à Rome en l’église de Saint Pierre, le 28 avril 1610, et de notre pontificat le cinquième

Grégoire quinzième, qui fut le successeur de Paul cinquième sur la chaire pontificale, poursuivit avec beaucoup de zèle la

canonisation de Thérèse ; il entendit le rapport des cardinaux, reçut la décision unanime de tous les différents examinateurs, et rendit public le culte de la Sainte par sa déclaration solennelle du mois de mars mil six cent vingt-et-un.

BULLE DE LA CANONISATION DE LA BIENHEUREUSE VIERGE THÉRÈSE.
GRÉGOIRE, ÉVÊQUE, SERVITEUR DES SERVITEURS DE DIEU. A PERPÉTUELLE MÉMOIRE.

Le Tout-Puissant Verbe de Dieu, étant descendu du sein de son Père en ce bas monde, pour nous retirer de la puissance des ténèbres, après avoir accompli le temps de sa dispensation, et devant retourner de ce monde à son Père, n'a point choisi beaucoup de personnes nobles, ni beaucoup de philosophes du siècle, pour propager, dans l'univers entier, l'Église de ses élus qu'il avait acquise par son sang, comme aussi pour l'instruire par la parole de vie, pour confondre la sagesse des sages du monde, et pour détruire tout orgueil qui s'élevait contre Dieu ; mais il a fait choix des personnes du peuple, qui étaient comme la lie et le rebut des hommes, lesquels pussent s'acquitter de la fonction à laquelle il les avait prédestinés de toute éternité, non point dans la sublimité du style, ni dans les paroles d'une sagesse humaine, mais dans la simplicité et dans la vérité. Et aussi dans la suite des temps, lorsque, suivant ses décrets éternels, il a daigné visiter son peuple par ses fidèles serviteurs, souvent il a employé pour ce ministère des hommes simples et humbles, par le moyen desquels il a communiqué de grands biens à l'Église

catholique, leur révélant ainsi, suivant ses paroles, les mystères du royaume du ciel cachés aux grands du monde, les illuminant de grâces divines si abondamment, qu'ils enrichissent l'Église par les exemples de toutes les vertus, et lui donnant un nouvel éclat par la gloire des signes et des prodiges. Mais, en nos jours, il a opéré un salut signalé par les mains d'une femme, en suscitant dans son Église, comme une nouvelle Débora, la vierge Thérèse, laquelle, avant remporté une victoire admirable en domptant sa chair par une virginité perpétuelle, triomphant du monde par une humilité merveilleuse, et terrassant toutes les embûches du démon par un grand nombre de vertus éminentes ; aspirant à de plus hauts exploits, et s'élevant au dessus de la condition et de la portée de son sexe par la grandeur de son courage, elle a ceint de force ses reins, et a formé un bataillon de personnes fermes et valeureuses, qui combattissent avec des armes spirituelles pour la maison du Dieu des armées, pour sa loi et pour ses commandements, laquelle vierge, pour l'accomplissement d'un si grand œuvre, Notre-Seigneur a remplie de l'esprit de sagesse et d'entendement, et l'a tellement inondée des trésors de sa grâce, que sa splendeur, comme une étoile dans le firmament, éclate et brille dans la maison de Dieu pour une

éternité. Nous avons donc jugé digne et convenable que celle que JÉSUS-CHRIST, Notre Seigneur, fils unique du Père éternel, a daigné manifester à son peuple, comme une épouse ornée d'une couronne et parée de ses joyaux dans la gloire des miracles ; suivant notre sollicitude pastorale dans l'Église universelle, à laquelle, bien que sans le mériter, nous présidons ; nous avons, dis-je, jugé convenable de décréter d'autorité apostolique, qu'elle soit honorée comme une sainte et une élue du Seigneur, afin que tous les peuples confessent Dieu dans ses. merveilles, et que tout homme connaisse que ses miséricordes ne sont point taries ; en sorte que, bien que nos péchés exigeant les fléaux de sa justice, il nous visite avec la verge de son indignation, il ne retient pas néanmoins, ou ne retire point ses miséricordes et ses largesses par les traits acérés de sa colère, lorsque, dans nos afflictions, il nous munit de nouveaux secours, et va multipliant ses amis, qui défendent et protègent son Église par les suffrages de leurs mérites et de leurs intercessions ; et afin que tous les fidèles de JÉSUS-CHRIST entendent quelle abondance de son esprit Dieu a versé sur sa servante, et qu'ainsi la dévotion croisse de jour en jour à son égard, nous avons trouvé à propos d'insérer ici quelques-unes de ses vertus signalées et éminentes, et aussi quelques merveilles de celles que Dieu a opérées par elle.

Thérèse naquit à Avila, au royaume de Castille, l'an de notre salut 1515, de parents nobles de race et de vertu, par lesquels étant élevée en la crainte de Dieu, elle donna des témoignages admirables de sa future sainteté, dès son jeune âge, d'autant que, lisant les actions et les exploits des saints martyrs, son cœur fut tellement pénétré du feu du Saint-Esprit, qu'elle s'enfuit de la maison de ses parents avec son frère, qui était encore dans l'enfance, pour passer en Afrique, et y répandre son sang pour la foi de JÉSUS-CHRIST. Mais étant détournée de son dessein par la rencontre de son oncle, déplorant par des larmes continuelles la perte de l'heureux partage qu'on lui avait ravi, elle compensa le désir ardent du martyre par des aumônes et autres œuvres pieuses. Étant parvenue à l'âge de vingt ans, elle se consacra entièrement au service de JÉSUS-CHRIST, et suivant la vocation du ciel, elle prit l'habit de religieuse dans le monastère de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, qui gardait la règle mitigée, afin qu'étant plantée dans la maison du Seigneur, elle y poussât des fleurs. Après dix-huit ans de profession dans cette maison, affligée de maladies graves, et tourmentée par diverses tentations, sans être soulagée des consolations d'en-haut, elle supporta le tout avec l'assistance de Dieu, si constamment, que, par cette preuve de sa foi, elle fût trouvée plus précieuse que l'or qui est affiné par le feu, et digne d'honneur, de louange et de gloire au jour de la révélation de

JÉSUS-CHRIST. Et parce que, pour élever un haut édifice des vertus chrétiennes, il a fallu mettre le fondement de la foi, Thérèse l'a posé si ferme et si stable, que, suivant la parole du Seigneur, elle doit être comparée à l'homme sage qui a bâti sa maison sur la pierre ; d'autant qu'elle croyait et révérait tellement les saints sacrements de l'Église et les autres points et mystères de notre religion, qu'elle ne pouvait avoir plus de certitude d'aucune chose que ce fut, comme elle le disait et le témoignait souvent. Étant éclairée de cette lumière de la foi, elle contemplait si clairement des yeux de l'âme le corps de JÉSUS-CHRIST au saint sacrement de l'Eucharistie, qu'elle disait qu'elle ne portait point envie à ceux qui le voyaient des yeux du corps. Quant à la vertu d'espérance, elle en avait une si vive en Notre-Seigneur, qu'elle déplorait sans cesse sa captivité de cette vie mortelle, qui lui empêchait la jouissance continuelle de sa majesté, et assez ordinairement étant ravie en extase, et considérant les joies du paradis, elle croyait y participer. Entre toutes les vertus de Thérèse, a particulièrement éclaté l'amour de Dieu. Il était si ardent dans son cœur, que ses confesseurs admiraient et louaient sa charité, non comme celle d'un homme, mais comme celle d''un chérubin, laquelle a été aussi augmentée par Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST en plusieurs visions et révélations, lui ayant fait la grâce de la prendre pour son épouse, en lui donnant la main droite, et lui disant ces paroles : « Désormais, comme une vraie épouse, tu soigneras mon honneur ; maintenant je suis ton unique, et tu es toute à moi. » Elle a vu aussi un ange qui lui traversait les entrailles avec un trait ardent ; alors l'amour divin remplissait tellement son cœur, que, guidée par ce feu sacré, elle fit un vœu bien difficile à exécuter ; savoir, de faire toujours ce qu'elle connaîtrait de plus parfait, et à la plus grande gloire de Dieu. Mais, après sa mort, en une vision, elle déclara à une religieuse qu'elle n'était pas morte par la force de la maladie, mais par l'excès d'un embrasement de l'amour divin. Rien ne peut égaler sa charité envers le prochain; elle pleurait continuellement les ténèbres des infidèles et des hérétiques ; et pour obtenir leur conversion, elle offrait au Seigneur des jeûnes, des disciplines et autres mortifications. Cette sainte vierge résolut aussi dans son cœur de ne laisser passer aucun jour sans rendre quelque office de charité au prochain ; en quoi elle a tellement été favorisée, qu'elle n'a jamais manqué d'occasion pour l'exercer. Quant à ce qui est d'aimer ses ennemis, elle a merveilleusement suivi notre. Seigneur JÉSUS-CHRIST, parce que, souffrant de grandes adversités et d'horribles persécutions, elle aimait néanmoins ceux qui la persécutaient, et priait pour ceux qui la haïssaient ; les injustices et les injures qu'on lui faisait redoublaient son amour et sa charité : aussi de graves personnages avaient-

ils coutume de dire que celui qui voulait être aimé de Thérèse devait l'offenser ou lui nuire. Pour les vœux qu'elle a prononcés lors de sa profession, elle les a remplis avec un zèle scrupuleux ; non seulement elle soumettait toutes ses actions à l'avis et à la direction de ses supérieurs avec la plus grande humilité, mais elle prit le ferme propos de conformer toutes ses pensées à leur volonté. Elle a aussi jeté au feu, en vertu de cette soumission, un livre rempli d'une insigne piété qu'elle avait composé sur le Cantique des cantiques, pour obéir en cela à son confesseur. Elle avait coutume de dire qu'elle pourrait se tromper à discerner les visions et les révélations, mais non pas à rendre l'obéissance aux supérieurs. Elle a tellement chéri la pauvreté, qu'elle gagnait sa nourriture par le travail de ses mains : lorsqu'elle trouvait quelque religieuse mal vêtue, elle échangeait aussitôt ses habits avec les siens ; et si quelquefois le nécessaire venait à lui manquer, elle s'en réjouissait, rendant plus de grâces à Dieu de cette disette que d'un bienfait signalé. Parmi toutes les vertus dans lesquelles elle a excellé, comme épouse de notre divin Sauveur, celle de chasteté a paru encore avec plus d'éclat ; elle a accompli rigoureusement, jusqu'à la mort, le vœu qu'elle en avait fait dès son enfance, et a conservé, tant en corps qu'en esprit, une pureté angélique et sans tache. Elle était humble de cœur. Favorisée de plus en plus des dons de l'Esprit-Saint, elle demandait au Seigneur qu'il mît des bornes à ses grâces, et qu'il n'oubliât pas sitôt ses offenses. Pour les insultes et les affronts, elle les désirait ardemment ; ayant en horreur les honneurs du monde, elle fuyait jusqu'à la vue des hommes. Patiente à l'excès, sa devise était pâtir ou mourir. Outre ces présents de la libéralité divine, le Tout-Puissant l'a encore enrichie d'une infinité d'autres grâces. Il l'a remplie de l'esprit d'intelligence, de manière que, non seulement elle laissât dans l'Église de Dieu des exemples de bonnes œuvres, mais encore qu'elle l'arrosât des pluies d'une sagesse céleste, ayant écrit des livres de la théologie mystique, et d'autres qui abondent en piété, desquels les fidèles recueillent des fruit en abondance, y étant excités à désirer de jouir du séjour des saints. Inspirée par la grâce divine, elle a commencé la réforme du Carmel, et a réussi non seulement à l'égard des femmes, mais même à l'égard des hommes.

Plusieurs monastères de religieux et de religieuses ont été établis par toute l'Espagne et en d'autres lieux de la chrétienté, quoiqu'elle n'eût ni argent, ni revenu quelconque, se confiant à la seule miséricorde de Dieu, dans ses fondations. Pour l'établissement de ces maisons, non seulement elle était dépourvue de tout secours et appui humain, mais aussi, souvent elle a éprouvé la résistance et la contradiction des princes et des puissants du

siècle. Cependant le Seigneur bénissant ses œuvres, les monastères ont pris racine en accroissement, et ont abondamment fructifié dans la maison du Seigneur. Dieu a voulu signaler les grandes vertus de Thérèse par des miracles, lorsqu'elle était encore sur la terre. Nous en insérerons ici quelques-uns. Ayant une grande disette de blé dans le diocèse de Cuense, et se trouvant à peine dans le monastère de Ville-Neuve de la Xare autant de farine qu'il en fallait pour nourrir, l'espace d'un mois, dix-huit religieuses ; par les mérites et l'intercession de cette sainte vierge, le Dieu tout-puissant, qui nourrit et substante ceux qui espèrent en lui, la multiplia tellement, que, bien que, pendant six mois on en tirât abondamment pour la nourriture des servantes de Dieu, jamais elle ne se diminua jusqu'à la récolte. Anne de la Trinité, religieuse du couvent de Médine-du-Champ, était attaquée de fièvre et d'un érysipèle an visage. Thérèse la caressa d'abord, puis touchant légèrement les parties affligées : « Courage! dit-elle, ma fille, Dieu vous délivrera, j'espère, de cette maladie : » aussitôt la fièvre et l'érysipèle disparurent. Alberte, prieure du même monastère, était en danger de mort, par suite d'une pleurésie, mais la sainte vierge Thérèse lui ayant touché le côté où était le mal, dit qu'elle se portait bien, et lui commanda de se lever. La religieuse parfaitement guérie se leva, en louant Notre-Seigneur. Enfin, étant venu le temps auquel elle devait recevoir de la main de Dieu la couronne de gloire, tant pour les maux supportés pour son honneur que pour les bonnes œuvres faites en vue de l'utilité de l'Église, elle tomba malade à Albe. Pendant tout le temps de sa maladie, elle s'entretenait avec ses sœurs de l'amour divin, remerciant souvent Dieu de l'avoir mise dans le sein de l'Église catholique, recommandant, comme ses premières vertus, la pauvreté et l'obéissance aux supérieurs ; ayant aussi reçu en toute humilité le sacré Viatique de son pèlerinage et le sacrement de l'Extrème-Onction, tenant en main l'image de Jésus-Christ crucifié, son âme s'envola aux demeures de la béatitude éternelle. Or, Dieu a manifesté, par plusieurs signes, à quel sublime degré de gloire il a élevé Thérèse ; car elle a apparu à plusieurs religieuses dévotes et craignant Dieu ; l'une a vu, sur le toit de l'église, dans le chœur et sur la chambre où elle est morte, une multitude de lumières célestes.

L'autre a vu, près de son lit, notre Seigneur Jésus-Christ, éclatant de splendeur et entouré d'une grande troupe d'anges. Une autre a vu beaucoup de personnes vêtues de blanc entrer dans sa cellule et se mettre autour de son lit. Il y en eut une aussi qui, au moment où elle rendit l'esprit, vit sortir de sa bouche une colombe blanche ; une autre vit sortir par la fenêtre une splendeur semblable à un cristal. Même un arbre près de sa chambre,

couvert de chaux, masqué par une muraille et sec depuis longues années, se trouva soudainement chargé de fleurs à l'instant où elle expira. Son corps parut, après ce dernier passage, d'une très-grande beauté, sans aucune ride, d'une blancheur merveilleuse, ainsi que les habits et les linges dont elle avait usé pendant sa maladie, exhalant une odeur délicieuse, au grand étonnement et à l'admiration de chacun. Il y a eu aussi plusieurs miracles que Dieu a opérés par les mérites de sa servante, qui ont rendu glorieuse son entrée dans le ciel. Une religieuse, qui depuis longtemps avait mal aux yeux et une douleur de tête, prit la main de la vierge défunte, et l'ayant portée sur sa tête et sur ses yeux, fut guérie sur-le-champ. Une autre, baisant ses pieds, recouvra le sens de l'odorat qu'elle avait perdu, et sentit corporellement l'odeur du parfum qu'elle exhalait par la vertu divine. Son corps fut mis dans un cercueil de bois, sans aucun préparatif, et inhumé bien avant dans la terre ; la fosse fut même remplie de chaux et de grosses pierres ; cependant il sortait de son sépulcre une odeur si merveilleuse, qu'on résolut de déterrer ce corps sacré. Il fut trouvé entier, sans corruption et aussi flexible que s'il eût été fraîchement enterré, étant en outre trempé d'une liqueur

odoriférante qu'il rend encore jusqu'à présent, Dieu témoignant la sainteté de sa servante par un miracle continuel. C'est pourquoi le corps fut revêtu de nouveaux habits et posé dans un nouveau cercueil, les autres étant consommés de pourriture ; il fut porté après au même lieu, où ayant demeuré l'espace de trois années, le sépulcre fut ouvert pour en tirer ce précieux dépôt, et le porter à Avila. Souvent visité par l'ordre des commissaires apostoliques, il fut toujours trouvé incorrompu, maniable, trempé de la même liqueur et exhalant une pareille odeur. Or, dans la succession des temps, Dieu a manifesté aux hommes la gloire de sa servante par de fréquentes grâces qu'il a accordées par son intercession à ceux qui se sont recommandés pieusement à ses prières. Un enfant âgé de quatre ans avait le corps tellement retiré et si difforme, qu'il ne pouvait marcher, ni remuer étant couché. Ayant cette maladie depuis sa naissance, et n'en ressentant aucune douleur, on le jugeait tout-à-fait incurable ; mais ayant été porté, pendant neuf jours, dans la chambre où la sainte vierge avait demeuré pendant sa vie, il sentit en soi une vertu extraordinaire, et fut soudainement guéri. Les forces lui revinrent, il marcha sans aide et sans appui au grand étonnement de tous, et publia hautement qu'il avait obtenu sa guérison par le moyen de la mère Thérèse de Jésus. Anne de Saint-Michel, religieuse, tourmentée depuis deux ans de douleurs aiguës, ayant trois chancres à la poitrine, ne pouvant reposer, tourner le cou, ni élever les

bras, s'appliqua une parcelle des reliques de sainte Thérèse. S'étant recommandée à elle du fond de son cœur, elle fut guérie en un instant de toutes les plaies de son corps, et même d'un mal intérieur dont elle était travaillée depuis longtemps. François Perez, recteur d'une église paroissiale, était tellement tourmenté d'un abcès qui s'était forme à l'entrée de l'estomac, que le bras s'étant aussi retiré, il ne put célébrer la messe pendant l'espace de cinq mois. Les remèdes humains étant impuissants, il eut recours aux divins. Élevant ses yeux vers les montagnes de Dieu, il obtint la santé ; car, portant sur sa poitrine une lettre écrite de la main de Thérèse, il fut guéri du mal qu'il avait en cette partie ; et visitant son sépulcre et appliquant le bras, qui se garde à Albe, sur le sien qui était encore retiré, il en obtint une parfaite guérison. Jean de Leyra avait un mal de gorge si violent, qu'il pouvait à peine respirer ; et déjà il était réduit à toute extrémité, lorsqu'il mit avec une grande confiance un mouchoir dont sainte Thérèse s'était servie sur la partie où était le mal ; s'étant ensuite laissé aller au sommeil, il se trouva guéri à son réveil, et s'écria qu'il devait sa guérison aux mérites de la bienheureuse Thérèse. La sainteté de Thérèse étant reconnue dans toute sorte de nations, son nom étant en très-grand honneur parmi les fidèles, Dieu, par son intercession, opérant tant de miracles qui s'augmentaient de jour en jour ainsi que sa vénération, on en a dressé des procès-verbaux dans différents endroits de l'Espagne qui ont été envoyés à ce Saint-Siège ; et Philippe, troisième roi catholique d'Espagne, faisant en ceci grande instance, l'affaire diligemment discutée, tant à la sacrée congrégation des rites que dans la rote, notre prédécesseur, Paul V, d'heureuse mémoire, a permis qu'on fit son office dans tout l'ordre des carmes, comme d'une vierge bienheureuse. Le même Philippe III, ayant supplié derechef notre prédécesseur Paul V, de passer outre à la canonisation de la bienheureuse vierge Thérèse, il commit de nouveau l'affaire aux cardinaux de la sacrée congrégation des Rites, qui décrétèrent qu'on ferait de nouveaux procès-verbaux par autorité apostolique, et députèrent à cet effet le cardinal Bernard de Rojas, de bonne mémoire, archevêque de Tolède, et les vénérables frères évêques d'Avila et de Salamanque, qui, s'étant acquittés avec soin de cette commission, en renvoyèrent tous les actes au même Paul V, notre prédécesseur. Il ordonna à trois auditeurs des causes du palais apostolique, savoir : François, archevêque de Damas, lieutenant, maintenant cardinal de la sainte Église romaine; Jean-Baptiste Coccine, doyen ; et Alphonse Mauzanède, d'examiner ces actes avec la plus grande attention et de lui en dire leur avis. Ayant considéré soigneusement toutes choses, selon que le requérait l'importance de l'affaire, ils ont fait rapport que la sainteté de vie et les

miracles de la bienheureuse vierge Thérèse étaient pleinement justifiés, et que tout ce qui est requis par les sacrés canons pour sa canonisation s'y trouvait abondamment vérifié, et qu'on y pouvait passer outre. Afin que l'affaire se fit avec la maturité qui était convenable à une chose si importante, le même Paul ordonna à nos chers fils les cardinaux de la sainte Église romaine, de la congrégation des Rites sacrés, qu'ils vissent de nouveau lesdits procès, et prissent connaissance exacte de toute la cause. Or le même Paul V, ayant achevé son pèlerinage en cette vie mortelle ; et nous, quoique sans aucun mérite, par la seule bonté de Dieu, avant été appelés au gouvernement de l'Église, nous avons cru qu'il fallait avancer cette affaire pour l'augmentation de la gloire de Dieu et l'utilité de la sainte Église ; et avons estimé que ce serait un grand moyen pour adoucir les misères de ces temps, si la dévotion des fidèles de Jésus-Christ était accrue envers les saints et les élus de Dieu qu'ils intercédassent pour nous dans de si grandes nécessités. Partant, nous commandâmes aux dits cardinaux d'exécuter au plus tôt ce qui leur avait été enjoint par notre prédécesseur, ce qu'ayant accompli avec la diligence convenable, et tous ayant opiné unanimement à ce qu'on canonisât la vierge Thérèse, notre vénérable frère François Maria, évêque du Port, cardinal du Mont, exposa brièvement devant nous, dans notre consistoire, le sommaire de tout le procès, et son avis avec celui de ses collègues. Ce qu'étant entendu, les autres cardinaux, qui étaient présents, prononcèrent, d'un commun suffrage, qu'il fallait passer outre. Donc, notre cher fils Jules Zambeccarius, avocat consistorial de notre cour, ayant harangué pour sa canonisation, et nous ayant supplié humblement, au nom de notre très-cher fils en Jésus-Christ, Philippe, roi catholique d'Espagne, d'y daigner procéder, nous fîmes réponse que nous consulterions sur une chose si importante nos vénérables frères les cardinaux de la sainte Église romaine, et les évêques qui pour lors étaient en cour ; nous exhortâmes ardemment, au nom de Jésus-Christ, les cardinaux et les évêques présents, à persister soigneusement en oraison, et à humilier leurs âmes devant Dieu par des jeûnes et des aumônes ; à prier avec nous le Seigneur de répandre sur nous la lumière de vérité, pour connaître et accomplir sa divine volonté. Dans le consistoire demi-public, qui fut tenu ensuite, non seulement les cardinaux y étant appelés, mais aussi les patriarches, archevêques et évêques qui étaient en notre cour, nos notaires du siège apostolique, les auditeurs des causes du sacré palais, aussi présents, ayant mentionné plusieurs faits relatifs à la sainteté insigne de la servante de Dieu, de la multitude des miracles, et de la dévotion des peuples envers elle dans toute la chrétienté ; après avoir aussi exposé les instances qui nous étaient faites, non seulement au nom de très-grands rois,

mais aussi au nom de notre très-cher fils en Jésus-Christ, Ferdinand, roi des Romains, élu empereur, et plusieurs autres princes chrétiens ; tous, d'un accord et d'une commune voix, bénissant le Seigneur, qui honore ses amis, ont été d'avis qu'il fallait canoniser la bienheureuse Thérèse et la mettre au rang des saintes vierges, desquels tous ayant oui le consentement, nous nous sommes grandement réjouis d'une intime affection de cœur au Seigneur, rendant grâces à Dieu et à son fils Notre-Seigneur Jésus-Christ, de ce qu'il avait regardé son Église des yeux de la miséricorde ; et qu'il avait voulu l'illustrer d'une si grande gloire. Partant, nous publiâmes le jour de la canonisation, et enjoignîmes à nos mêmes frères et fils de persévérer en oraisons, et de continuer à faire des aumônes, à ce que, dans l'exécution d'une si grande œuvre, la splendeur du Seigneur fût sur nous, et que sa majesté dirigeât l'œuvre de nos mains, pour accomplir sa volonté. Enfin toutes les choses qui devaient être faites suivant les sacrées constitutions et la coutume de l'Église romaine avant été exécutées aujourd'hui dans l'église de Saint-Pierre, nous nous sommes assemblés avec nos vénérables frères les cardinaux de la sainte. Église romaine, avec les patriarches, archevêques, évêques, prélats de la cour romaine, officiers et nos amis, le clergé séculier et régulier, et une très-grande multitude de peuple. Les demandes pour la canonisation ayant été réitérées, au nom de notre très-cher fils en Jésus-Christ, Philippe, roi catholique, par notre bien-aimé fils Louis, cardinal du titre de Sainte-Marie Transpontine, surnommé Ludovisio, notre neveu selon la chair ; par Jules, l'avocat susdit, après avoir chanté les sacrées prières et les litanies, et ayant imploré humblement les grâces du Saint-Esprit, en l'honneur de la sainte Trinité et à l'exaltation de la foi catholique, avec l'autorité de Dieu Tout-Puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, celle des bienheureux apôtres et la nôtre, du conseil et du consentement unanime de nos vénérables frères les cardinaux de la sainte Église romaine, des patriarches, archevêques et évêques, présents en cour de Rome, nous avons défini que la vierge Thérèse, de bonne mémoire, native d'Avila, de laquelle la sainteté était pleinement vérifiée, avec sa sincérité de foi et l'excellence de ses miracles, doit être tenue comme sainte, et avons décrété qu'elle doit être enrôlée au catalogue des saintes vierges, comme nous le définissons, le décrétons et l'admettons par la teneur de ces présentes ; avons mandé et mandons que tous les fidèles de Jésus-Christ l'honorent et la révèrent comme vraiment sainte, ordonnant que. par toute l'Église, on puisse bâtir et consacrer en son honneur des temples et des autels, dans lesquels on offre des sacrifices à Dieu ; et que tous les ans, le cinquième d'octobre, auquel jour elle a été transportée à la gloire céleste, son office puisse être célébré comme d'une sainte Vierge,

suivant l'usage du bréviaire romain. Avec la même autorité nous avons remis et remettons miséricordieusement en Notre-Seigneur à tous les fidèles de Jésus-Christ, qui tous les ans en la même fête visiteront le sépulcre où repose son corps, une année et une quarantaine ; et à ceux qui visiteront dans l'octave de cette fête, quarante jours de pénitence à eux enjointe, ou due en quelque manière que ce soit. Finalement, ayant rendu grâces à Dieu de ce qu'il lui avait plu illustrer son Église de cette insigne et nouvelle lumière ; et après avoir chanté en l'honneur de sainte Thérèse, l'oraison solennelle des saintes vierges, nous avons célébré la messe à l'autel du prince des apôtres, avec la commémoration de cette sainte vierge ; et avons concédé à tous les fidèles de Jésus-Christ, qui étaient là présents, indulgence plénière de tous leurs péchés. Il est donc raisonnable que, pour un si grand bienfait, avec toute sorte d'humilité, nous bénissions et nous glorifiions tous celui auquel convient toute bénédiction, honneur, gloire, puissance dans les siècles des siècles, demandant à Dieu par des prières continuelles que, par intercession de son élue, il détourne sa face de nos péchés ; qu'il nous regarde et nous montre la lumière de ses miséricordes, et qu'il envoie sa crainte aux nations qui ne le connaissent point, afin qu'elles sachent qu'il n'y a point d'autre Dieu que le nôtre. Au reste, parce qu'il serait difficile que les présentes lettres fussent portées en tous les lieux où il serait nécessaire, nous voulons que partout on ajoute la même foi aux copies ; et même à celles qui seront imprimées, étant signées de quelques notaires publics, et munies du sceau de quelque personne constituée en dignité ecclésiastique, qu'on ferait à ces présentes, si elles étaient produites ou montrées. Que personne donc n'entreprenne d'enfreindre ce témoignage de nos définitions, décret, adscription, commandement, statut, ordonnance et volonté, ou d'y contrevenir avec une hardiesse téméraire. Que si quelqu'un avait cette présomption que d'attenter à ceci, qu'il sache qu'il encourra l'indignation de Dieu tout-puissant et de ses bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul. Donné à Rome, à Saint-Pierre, l'an de l'incarnation de Notre-Seigneur 1621, le douzième jour de mars, et le deuxième de notre pontificat.

Fac-similé du manuscrit en ligne @ bne.es
V.O. Libro de la Vida PDF

Licence

Table des matières